TERMINATOR 3 : L'APOCALYPSE EST POUR DEMAIN !

MAD MOVIES

MAD MOVIES

LE PLUS FORT DU CINEMA

LE DIABLE SORT DE SA BOÎTE...

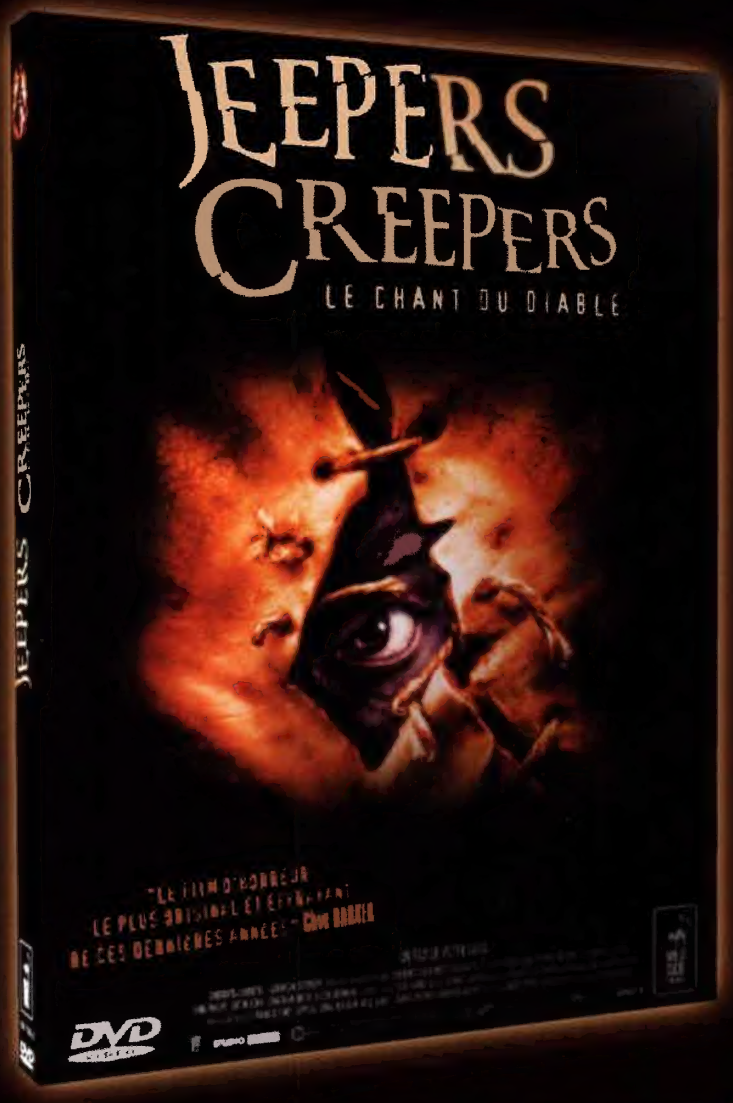
DAREDEVIL

...JUSTICE N'EST PAS RENDUE

BLACK MASK 2 LES SUPERSTARS DU CATCH ★ **CYPHER** VOYAGE AU CENTRE DE LA MÉMOIRE ★ **TRAQUÉ** À COUTEAUX TIRÉS ★ **STAR TREK NEMESIS** LES EFFETS SPÉCIAUX DU FILM ★ INTERVIEW CARRIÈRE **SHINYA TSUKAMOTO**

LE DVD NE PEUT ETRE VENDU SEPAREMENT

"LE FILM D'HORREUR LE PLUS ORIGINAL ET EFFRAYANT DE CES DERNIÈRES ANNÉES" Clive BARKER



BONUS DVD VIDEO

- Commentaire audio du réalisateur
- Documentaire sur le film fantastique "The American Nightmare" (80min)
- Making of (60min)
- 9 scènes coupées + scène d'ouverture originale + fin alternative (17min)
- Galerie photos
- Bandes-annonces
- Filmographies
- Liens Internet
- Langues VF & VOST
- Son 5.1 DOLBY DIGITAL et dts

© 2001 United Artist. Tous droits réservés. Droits et conception graphique Wild Side Video

mcm ALLOCINE.COM

EN VHS ET DOUBLE

DÉCOUVREZ EN EXCLUSIVITÉ LE DOCUMENTAIRE
"THE AMERICAN NIGHTMARE" (1H20)

LES FILMS D'HORREUR ONT TÉMOIGNÉ SOUVENT BEAUCOUP PLUS QUE DE SIMPLES FRAYEURS. POUR LES MEILLEURS, ILS REFLÈTENT LES ANGOISSES ET LES INQUIÉTUDES DE TOUTE UNE SOCIÉTÉ. DANS CE DOCUMENTAIRE, VOUS VERREZ LES PLUS GRANDS MAÎTRES DU CINÉMA FANTASTIQUE COMME GEORGE ROMERO, TOBE HOOPER, WES CRAVEN, DAVID CRONENBERG, JOHN CARPENTER... DISCUTANT DE LA CRÉATION DE LEURS FILMS DANS LES ANNÉES 60 ET 70 ET DE LA MANIÈRE DONT ILS FAISAIENT RÉFÉRENCE AUX ÉVÉNEMENTS CONTEMPORAINS.

John Carpenter
"IL FAUT VOUS FAIRE PEUR, C'EST LE BUT PRINCIPAL. ET ÇA DEVIENT UNE EXPÉRIENCE AGRÉABLE."

David Cronenberg
"UNE FOIS QU'ON A PENSÉ À L'IMPENSABLE ET IMAGINÉ L'INIMAGINABLE, ON PREND LE CONTRÔLE DE ÇA. C'EST L'ASTUCE."

Tobe Hooper
"JE FAIS TOUJOURS APPEL À CES MOMENTS, À CES CHOSES QUI M'ONT TERRIFIÉ. MOTHRA NE M'A JAMAIS FAIT PEUR, GODZILLLA NE M'A JAMAIS FAIT PEUR, CE SONT LES GENS QUI ME FONT PEUR."

George Romero
"ON SAIT QU'ON VA TOUS MOURIR. ON EST DES MORTS-VIVANTS."

Wes Craven
"MÊME SI LES GOSSES FONT DES CAUCHEMARS, ILS Y TROUVENT UNE CHOSE DONT ILS ONT BESOIN."

DVD VIDEO **DIGIPACK LE 19 MARS**

fun radio DES HITS & DU FUN

WILD SIDE VIDEO

POUR TOUT SAVOIR : WWW.WILDSIDEPROJECT.COM

SUPER-TÉLÉ MADE IN USA

On ne peut pas gagner à tous les coups. Après les heureuses surprises que furent **X-Men**, les deux **Blade** et surtout **Spider-Man**, et en attendant de voir si les promesses avancées par **X-Men 2**, **Hulk** et **The League of Extraordinary Gentlemen** seront tenues, force est de constater que le film comic-book du moment, à savoir **Daredevil**, est un foirage complet. Mais on ne va pas revenir une énième fois sur le pourquoi du comment, d'autant plus que la critique du film, que vous pouvez consulter en page 36, vous offre une explication assez détaillée de la catastrophe.

Ce mois-ci, on profitera plus volontiers d'un séjour à Los Angeles, à l'occasion du Marché du Film (compte-rendu complet dans le prochain numéro), pour vous parler un petit peu de certaines choses, aussi absurdes qu'hilarantes (au second degré bien sûr), qu'on peut voir sur le petit écran, de ce côté de l'Atlantique, lorsqu'on joue abondamment de la télécommande. Pour commencer, la chaîne Discovery Sante, disponible sur le câble, proposait le 18 février dernier un reality show d'une durée de 10h au concept totalement inédit, puisqu'il s'agissait de montrer des accouchements en direct. Ça paraît déjà suffisamment fou comme ça, mais le plus improbable survient lorsque les cameramen prient une infirmière en train d'intuber un bébé souffrant de problèmes respiratoires de se déplacer sur sa gauche, de manière à libérer le champ de la caméra. Sans parler des nourrissons qui, fraîchement sortis du ventre de leur mère, se voyaient coiffés du bonnet en laine de rigueur, mais estampillé du logo de la chaîne ! Tout juste né, et déjà star. Ensuite, lors d'un débat proposé par la chaîne CNN sur l'éventuelle guerre en Irak, la comédienne Janeane Garofalo, qui, comme la majorité des personnalités hollywoodiennes, exprimait son mécontentement face à la conjoncture actuelle, s'est vue ridiculisée dans les grandes largeurs sans même pouvoir réagir. Pendant son intervention, la chaîne a volontairement changé le sous-titre « Célébrité contre la guerre » en « Comique devenue activiste » ! Autant vous dire qu'aux États-Unis, ça ne pardonne pas. À partir de ce moment-là, son discours avait beau être le plus intelligent du monde, plus personne n'y prêtait la moindre attention. Enfin, les informations locales de 23h, sur la chaîne CBS. Les présentateurs relatent le terrible incendie qui a eu lieu la veille dans une salle de concert à Rhode Island, une ville au nord de New York, et qui a fait une centaine de victimes. Un drame sans précédent. Dans un souci d'Audimat, ceux-ci accompagnent alors leur sujet d'un petit quizz de survie. *« Dans une situation comme celle-ci, comment réagiriez-vous ? A) Je me dirige calmement vers une issue de secours. B) J'aide mes camarades à s'en sortir. C) J'essaye de maîtriser le feu. D) Je panique. »* Celui qui répond D) n'aura bien entendu pas le droit de rejouer au prochain tour ! On dit que le ridicule ne tue pas. Faut croire que la bêtise non plus.

Damien Granger

PS : Si vous avez été intrigué ou amusé par ces trois maigres exemples, n'hésitez pas à regarder l'émission **+ Clair**, un zapping orchestré par Christian Desplaces et diffusé tous les samedis à 12h30 sur Canal +. Promis, ça vaut le détour !

MAD MOVIES

Notez notre nouvelle adresse : 6, rue Rodier 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635

Rédaction, Administration : 6, rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634 **Fondateur** : Jean-Pierre Putters **Directeur de la rédaction** : Gérard Cohen **Rédacteur en chef** : Damien Granger **Secrétaire de rédaction** : Arnaud Bordas **Rédacteurs pour ce numéro** : Frédéric Ambroisine, Fathi Beddiar, Arnaud Bordas, Alexandre Bustillo, Manuel Colombier, Yannick Dahan, Cédric Delelée, Julien Dupuy, Cyrille Giraud, Stéphane Moïssakis, Thien Nguyen, Jean-Pierre Putters, Bertrand Rougier, Fabrice Sapolsky, Julien Sévéon, Marc Toullec **Correspondant aux Etats-Unis** : Didier Allouch **Conception graphique** : I. Ferreira/Atipik **Photogravure** : Unipag **Impression** : Léonce Deprez Z.I. 62 620 Ruitz. **Abonnements et anciens numéros** : DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19 Tél. : 01 44 84 85 29
Publicité : Sandrine Gueho Tél. : 01 44 635 632 Fax : 01 44 635 634 **Remerciements** : Michèle Abitbol-Lasry, Amsell Entertainment, Yves Barast, Sophie Bataille, Marie Anne Benardais, Sandra Boixel, Florence de Bourgues, Daniel Bouteiller, Isabelle Buron, Cahiers du Cinéma, Agence Cat's, La Chauve-Souris, Valéria Ciezar, Dreamland Editeur, Sylvie Forestier, Free Dolphin, Benjamin Gaessler, Sophie Giraud, Christophe L., Séverine Lajarrige, Anne Lara, Sébastien Lemonnier, Hugues Leroyer, Fanny Louie, Bruno Maccarone, Karine Mestrejean, Elizabeth Meunier, Jean-Claude Michel, Michael Msihid, Céline Petit, Nathalie Proth, Rapid Heart Pictures, Stéphanie Renaud, Alexis Rubinowicz, Jean-Christophe Spadaccini, Valérie Taillefer, Sabine Thellier, Jean-Pierre Vasseur, Akinhola Wazi, York Pictures, Emmanuelle Zinggeler.
Commission paritaire : N° 0707 K 81858 **ISSN** : N° 0338-6791 **Dépôt légal à parution Directeur de la publication** : Benjamin Cohen
Editeur : **Custom Publishing France** SAS au capital de 40 000 € - RCS Paris : B 394 412 928.
Principal actionnaire : Fairway sarl - **Imprimé en France/Printed in France**
Une série limitée de Mad Movies n°151 est vendue avec le film **Le Cirque des vampires** inédit en DVD video.

! Mars 2003 !
Solid Snake infiltre votre Xbox
KONAMI
XBOX
MISSION INFO:
[0001]
[0002]
[0003]
[0004]
[0005]
[0006]
[0007]
[0008]
[0009]
[0010]
[0011]
[0012]
©1987 2003 KONAMI COMPUTER ENTERTAINMENT JAPAN. METAL GEAR SOLID® AND METAL GEAR SOLID®2 : SUBSTANCE™ ARE TRADEMARKS OF KONAMI COMPUTER ENTERTAINMENT JAPAN, INC.
MICROSOFT, XBOX, AND THE XBOX LOGOS ARE EITHER REGISTERED TRADEMARKS OR TRADEMARKS OF MICROSOFT CORPORATION IN THE U.S. AND/OR OTHER COUNTRIES.
WWW.KONAMI-EUROPE.COM
KONAMI® IS A REGISTERED TRADEMARK OF KONAMI CORPORATION.
Disponible également sur PC
TACTICAL ESPIONAGE ACTION
METAL GEAR SOLID 2
SUBSTANCE
13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE
Hot Line
08 92 68 16 15*
3615 KONAMI*
Public Adulte
DÉCONSEILLÉ aux moins de 16
Bushnell
No. 1 in the USA
Solid Snake
vous observe
avec l'Image View !
RMCONCEPT

SOMMAIRE 151

24 TERMINATOR 3 : LE SOULÈVEMENT DES MACHINES
Le perfecto cuir sur les épaules, les lunettes noires sur le nez, le sourire carnassier, la pétoire fumante et le walkman hurlant « Tatin tin, tin tin » dans ses oreilles, notre Cyrille Giraud nous livre une nouvelle preview de **T3** dans les gencives. Pas de doute, c'est un homme, un vrai !

30 BLACK MASK 2
Tsui Hark adaptant le Black Mask sur un scénario de nos poteaux Julien Carbon et Laurent Courtiaud ? Forcément, ça donne la trique... Ni une, ni deux, l'ami Frédéric Ambroisine se lance dans une preview pour faire le tour de la question !

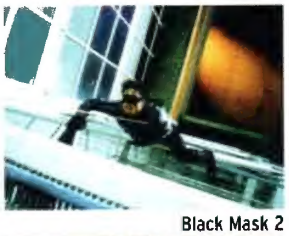
34 WILLARD
Fathi est content : le nouveau film de R. Lee Ermey va bientôt sortir. On a beau lui expliquer que les stars principales de **Willard** sont des rats, et éventuellement Crispin Glover et Laura Harring, il s'en tamponne ! Donc bon... vous l'aurez compris... R. Lee Ermey joue dans **Willard**...

36 DAREDEVIL
Bientôt sur le DVD : « Bullseye ? Bullshit ! **Daredevil** sent mauvais du slip, c'est tout... » ou encore « Ce film n'est pas une gloire à tous les avocats aveugles qui se déguisent en justicier cuir la nuit tombée, bravant les dangers de la nuit qui tombe sur eux tel un loup à l'affût... ». Vous pouvez remercier Stéphane et Cédric...

44 DOSSIER LES FILMS COMICS RATÉS
Échaudé par le ratage de **DD**, Stéphane Moïssakis, dit Spider-Greek, vous propose de replonger dans les gamelles super-héroïques à l'écran. De quoi rigoler un coup ? Lui, il en pleure encore...

48 CYPHER
Né Mamadou Ougouboulé, Bertrand Rougier a subi un lavage de cerveau dans son enfance afin de devenir un grand journaliste critique professionnel. Certains résidus mémoriels de sa vie passée lui sont revenus durant la vision de **Cypher**. Obligé, il devait soumettre le réalisateur Vincenzo Natali à la question...

Terminator 3


Black Mask 2

Cypher

Shinya Tsukamoto

54 TRAQUÉ
William Friedkin est de retour et, fatalement, son apôtre Fathi se devait de célébrer **Traqué**, un film comme il nous avait habitué à ne plus en faire. De son côté, le première classe Bordas se penche sur la personnalité complexe du réalisateur et sur le tournage du film...

58 STAR TREK NEMESIS
Étant donné que même Yannick Dahan n'a pas aimé le dernier opus Trekkien (et pourtant, il nous aura bourré le mou avec !), nous avons envoyé notre brave Julien Dupuy pour régler la situation en une interview sur les SFX bien sentie. Il est fort, Pedro !

62 CARRIÈRE SHINYA TSUKAMOTO
De passage à Paris lors de la dernière édition de L'Étrange Festival, l'halluciné Shinya Tsukamoto s'est fait soumettre à la question par l'ami Fathi. De quoi revenir sur les points vitaux de sa carrière.

96 FILM DÉCRYPTÉ : STAR TREK LE FILM
Yannick Dahan, **Star Trek. Star Trek**, Yannick Dahan. Quand on a dit ça, on a tout dit non ? En effet, pour se remettre de la purge **Nemesis**, le sieur Dahan nous aura forcé la main pour écrire sur le film où tout a commencé. Qu'est-ce qu'on fait pas avec une hache sous la gorge...

RUBRIQUES
4 Édito / 8 Courrier des lecteurs / 10 Notules lunaires / 14 Notules asiatiques / 16 Hommage Kinji Fukasaku / 18 Festival / 20 Dans les griffes du cinéphage / 22 Avis chiffrés / 23 Abonnement / 69 Mad'Gazine / 78 Mad DVD / 86 Anciens numéros / 88 Mad in France / 91 Fantastic Guide / 98 Petites annonces

FUN TV ET DYNAMIC VISIONS
PRÉSENTENT

FUN TV

A VOS MANGAS!!

VOTE POUR TON MANGA PRÉFÉRÉ ET GAGNE 1 AN DE DVD

L'INTÉGRALE DE LA SÉRIE ÉLUE SERA PRÉSENTÉE SUR FUN TV

ANIMÉ MAD MOVIES Japan Expo www.japan-expo.com

DU 15 MARS AU 28 JUIN, FUN TV TE PROPOSE TOUS LES SAMEDIS DE DÉCOUVRIR DEUX MANGAS ET DE VOTER POUR LA SÉRIE QUE TU PRÉFÈRES PAR TÉLÉPHONE AU 0897 66 1 2 3 4 OU SMS EN ENVOYANT MANGAS AU 61006 OU SUR WWW.FUNTV.FR

TU PEUX ÉGALEMENT VOTER EN RETOURNANT CE COUPON À :
FUN TV "A VOS MANGAS"- 89, avenue Charles de Gaulle 92575 NEUILLY SUR SEINE CEDEX

NOM :..... PRÉNOM :.....

ADRESSE : .....

CP :..... VILLE :..... PAYS :.....

Je vote pour (coche la case de ton choix) :

❶ - HELLSING ❒
❷ - COWBOY BEBOP ❒
❸ - BOOGIEPOP PHANTOM ❒
❹ - STRANGE DAWN ❒

MAD MOVIES

POUR FAIRE TON CHOIX ET GAGNER 1 AN DE DVD DYNAMIC VISIONS ?

Rendez-vous sur FUN TV dans l'émission "**A vos mangas**", présentée par Audrey, tous les samedis à 22 H 30.

FUN TV est disponible en exclusivité satellite sur TPS (canal 71) et les principaux réseaux câblés (Noos...).

Audiotel : 0,56 €/appel - SMS : 0,35 €/+ prix du SMS.
Le règlement complet du jeu concours a été déposé chez Maître Nadar, Huissier de Justice à Neuilly sur Seine (92200) et peut être adressé gratuitement à toute personne en faisant la demande à : MB Web "A vos mangas" - 89, avenue Charles de Gaulle 92525 Neuilly sur Seine cedex.

Agence BULLET - Gakkou Ikiteiji © Saimaa, Strange Dawn © 2002 Jun.Ichi Sato - HAL - Strange Dawn Committee, Boogiepop Phantom © Kouhei Kadono / Musashino Boogiepop committee, Hellsing - Kouta Hirano/SHONEN GAHOSHA Co., LTD / Hellsing K.K.

COURRIER DES LECTEURS

UNE SUITE DE SEVEN, UN AMOUREUX DES PLUS BELLES HÉROÏNES DU GENRE, UNE NOUVELLE ANALYSE DU CINÉMA DE GENRE FRANÇAIS, UNE QUESTION CONCERNANT GOLLUM, LE RETOUR DE SPIELBERG SUR LE DEVANT DE LA SCÈNE (BIEN QU'IL NE SOIT JAMAIS PARTI POUR NOUS), UNE FAN DE MOÏSSAKIS (ET OUI, IL EN FAUT BIEN UNE OU DEUX...) ET ENFIN UNE (MINUSCULE) ATTAQUE DE CRÉATURE. C'EST LE CONTENU DU COURRIER DES LECTEURS DE CE MOIS DE MARS. QU'EN RETIENT-ON ? LES GARS DE LA MAD-TEAM NE PEUVENT QUAND MÊME PAS S'EMPÊCHER DE PARLER DE LEURS MÔMANS... ON EST VRAIMENT PEU DE CHOSES...

LE CHAT MAD MOVIES

Créé par Bruno Provezza, (plus connu sous le nom de Peav, et parfois, Bolo...) le chat Mad Movies permet aux lecteurs de dialoguer en direct entre eux, et aux rédacteurs de la revue de faire comme s'ils travaillaient au bureau.
Pour découvrir ce petit coin de paradis, un accès direct est disponible sur le site Mad, à l'adresse www.mad-movies.com/news.php3?223
Sinon, allez sur www.free.fr : choisissez « chat », entrez votre nom, connectez-vous. Puis tapez /join #madmovies. Et voilà.

L'éditeur de la publication n'est pas responsable du contenu des opinions exprimées sur le forum qui reste sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

COMMENT NOUS ÉCRIRE ?

Par courrier : Mad Movies,
Courrier des lecteurs,
17 rue Rodier, 75009 Paris.
Par e-mail : info@mad-movies.com
Tél. : 01 44 635 635.
Fax : 01 44 635 634

EIGHT ?

Cher Mad Movies,
C'est une des premières fois que je vous écris et je pourrais parler des heures du chef d'œuvre qu'est **Les Deux tours**, de la claque que je me suis pris en allant voir **Gangs of New York** ou bien encore de ce film incompris qu'est **The Extremists** (heu non, je dois me tromper de rubrique, là), mais à la place, je voudrais vous poser une question : est-ce bien raisonnable de donner une suite à **Seven** ? Oui, car sacrilège, un ami m'a informé (info ou intox ?) qu'une suite allait être donnée au film, toujours avec Morgan Freeman mais sans Brad Pitt (et sans David Fincher, je suppose car il va être pris sur **M :I-3**). Alors, je vous repose la question : est-ce vraiment nécessaire car pour moi, le film se suffit à lui même, pas la peine d'en rajouter. En tout cas, ce qui est sûr, c'est que je ne pardonnerai pas une suite baclée, du style **Le Masque de l'araignée**. Sur ce, même si le sujet n'est pas d'actualité, j'espère que vous aurez la gentillesse de publier ma lettre. Bonne continuation

Matthieu (Rurange)

Cher Matthieu,
Ton copain est un bon informateur. Il est effectivement question d'une suite à **Seven**, *avec Morgan Freeman, intitulée pour l'instant* **Solace** *et écrite par Ted Griffin, scénariste de* **Ocean's Eleven** *(nous en avions déjà parlé dans les flashes du n°144). Aucun réal n'est encore pressenti. Quant à David Fincher, il vient de jeter l'éponge en ce qui concerne* **M :I-3**, *pour aller tourner* **Lords of Dogtown**, *un film prenant place dans les milieux skate et surf des années 70. Pour la réalisation de* **M :I-3**, *Tom Cruise est en train de se rabattre sur Joe Carnahan, dont il a distribué récemment le premier film,* **Narc**, *un polar très dur avec Ray Liotta et Jason Patric.*

FEMMES FATALES

Aux bis-men de la rue Rodier,
J'aimerais vous parler des rôles forts de femmes et des actrices qui les interprètent, dans la vague récente de films de genre de qualité.
En effet, dans des œuvres souvent atrabilaires et desespérées, elles représentent les lueurs qui éclairent les ténèbres.
Par exemple, rendons hommage à Cate Blanchett, d'une beauté ensorcelante et enivrante dans le rôle de Galadriel dans **Le Seigneur des anneaux**, déjà si belle et si fragile dans **Intuitions**. En restant dans la Terre du Milieu, comment ne pas évoquer Liv Tyler dans la peau elfique d'Arwen, sans cesse entourée d'un halo lumineux même dans les moments de tristesse. Et la magnifique Miranda Otto, d'une grâce folle sous les traits d'Eowyn, notamment lorsque se cache en elle une redoutable guerrière. De quoi tomber amoureux par écran interposé.
Dans le fascinant et puissant **Mulholland Drive** de David Lynch, que dire des divines Laura Elena Harring et Naomi Watts ? À la fois mystérieuses et envoûtantes, elles personnifient les multiples facettes de la Femme au cinéma, exprimant de façon magistrale le désir, la séduction ou encore le désespoir. Au détour de plusieurs scènes d'anthologies (dont une scène d'amour belle à chialer), Harring et Watts offrent au spectateur ébahi une expérience sensitive d'une poésie inouïe.
Naomi Watts est aussi l'ange blond du **Cercle**. Tour à tour déterminée, forte, épuisée mais toujours lumineuse, l'héroïne du remake de **Ring** est une brillante actrice que l'on espère voir éclairer les zones d'ombres d'autres films fantastiques. Un bijou. Que dire également de Cameron Diaz, alias Jenny dans le chef d'œuvre ultime de Scorsese, **Gangs of New York** ? Une actrice admirable dans un rôle à fleur de peau. un poème parcourant 2h50 de passion dantesque. Et puis de Leonor Varela, vampire plus sexy que les Reapers, dans le monstrueux **Blade II** du génial Del Toro, où à la fin du film, elle « succombe au sommeil » dans les bras de Snipes, en s'évaporant à l'aube comme des feuilles d'automne. Sublime.
Parlons aussi de Nicole Kidman qui illumine de sa classe façon Grace Kelly, l'obscurité où se cachent les fantômes des **Autres**, de l'ange damné Heather Graham, seule rescapée de **From Hell** où l'on voit Johnny Depp renoncer à son amour pour mieux la protéger et en crever dans sa galerie d'opium, de Kirsten Dunst en Mary-Jane dans **Spider-Man**. Mais là, le vocabulaire humain n'est pas assez riche pour rendre justice à sa splendeur.
Quand vous êtes fatigués de croire et d'espérer, fermez les yeux et pensez à ces belles du septième art. Vous aurez l'impression que ce monde est un peu moins lugubre…

Michel Maximino (Riom)

Cher Michel,
Arnaud est en train de piquer certaines de tes phrases pour tenter de les ressortir à ces futures conquêtes féminines. On sait pas trop si ça va marcher en même temps, vu qu'il a tout de même la voix qui porte : quand il nous dit bonjour, on a l'impression de se faire engueuler ! Sinon, effectivement, difficile de ne pas être d'accord avec toi sur le choix de ces femmes fortes. D'ailleurs, tu remarqueras en gros que tu cites juste tous nos films préférés de l'année dernière, si l'on excepte éventuellement **Mulholland Drive**, *mais là encore… on n'a pas dit qu'on ne trouvait pas Laura Elena Harring et Naomi Watts charmantes… Quoi qu'il en soit, tu sais maintenant pourquoi on a aimé tous ses films ! Reste qu'avec un bagoût pareil, ce n'est pas à nous que tu devrais écrire mais à ta petite amie… Enfin, ce n'est qu'un conseil…*

VIVE LA FRANCE ?

Cher Mad,
Après les succès mérités d'**Amélie Poulain** et du **Pacte des loups**, j'ai l'impression que le cinéma de genre français retombe dans ses travers d'antan. L'euphorie a laissé place à une nouvelle crise d'identité, nos cinéastes se cherchent et manifestement ne trouvent pas (pas plus que nous ne nous retrouvons dans leurs films). **Vidocq**, **Bloody Mallory**, **Blanche**, **Samouraïs** et **La Sirène rouge** ont déçu. Est-ce lié uniquement à des problèmes budgétaires, Canal Plus ne pouvant plus financer autant de films depuis quelques temps ? Ou alors le malaise est-il plus profond ? Un cruel manque d'imagination des scénaristes, ajouté à une recherche inutilede la complexité chez les metteurs en scène peuvent être avancés. Peut-être devrait-on rappeler à certains que l'on peut être à la fois simple et imaginatif et réaliser des films efficaces, comme autrefois Verneuil et Lautner, pour ne citer qu'eux.

LES ALIENS DE GIGER ENVAHISSENT PARIS...

Amateurs de fantastique, rejouissez-vous ! HR Giger, le créateur d'**Alien** sera bientôt de passage à Paris.
L'occasion pour vous de plonger dans son univers lors de l'exposition organisée au bar métal « le Black Dog », du 21 mars au 6 avril 2003.
Le maître en personne vous dédicacera le livre officiel de son musée : « HR Giger at his museum » (disponible aux éditions Creox, 01 40 95 00 92 ou cv@creoxdesign.com) le 29 mars de 18 heures à 22 heures. Royal, non ?
Bar « le Black Dog »
26 rue des lombards
75004 PARIS
Tél. : 01 42 77 66 85

Parfois, la solution consiste à pêcher dans la littérature. Une bonne idée, dans la mesure où nous possédons des écrivains très doués, comme par exemple Brussolo, Grangé ou Dantec. Mais à ce jour, le premier n'a pas été adapté au cinéma (ce qui paraît incroyable), Kassovitz a en partie sabordé **Les Rivières pourpres** du deuxième en privilégiant l'ambiance au détriment de la cohérence, et Olivier Mégaton a commis un ratage total avec **La Sirène rouge**. Un vrai gachis, qui ne manque pas de m'inquiéter si jamais *Le Vol des cigognes* de Grangé (un chef d'œuvre) et *Les Racines du mal* de Dante (un monument) devaient être adaptés au grand écran. De plus, les sorties récentes de **Taxi 3** et **Brocéliande** (malgré la sympathie que je porte à Doug Headline, étant un nostalgique de la première génération de Starfix) n'encouragent pas à l'optimisme. Aussi, j'aimerais connaître votre opinion sur le sujet, et pensez vous que le cinéma français a des chances d'accoucher un jour d'un Peter Jackson, d'un Sam Raimi ou des frères Wachowski ? Sinon, en ce qui concerne votre magazine, je trouve que Mad Movies se bonifie avec les années. Les dossiers « Spécial 30ème anniversaire » de l'année dernière étaient excellents et j'ai grandement apprécié l'arrivée des dossier rétro et du film décrypté. À propos de ce dernier, la critique de **La Marque du Diable** dans le numéro 147 m'a donné l'envie de visionner le film. En le cherchant, je suis tombé par hasard sur **La Torture** d'Adrian Hoven, interprété par Erica Blanc et Anton Diffring. Ce film semblant présenter quelques similitudes avec **La Marque du diable** mais dont la date n'est mentionnée nulle part, pourriez-vous me dire lequel des deux films est antérieur à l'autre ? De plus, est ce bien le même Adrian Hoven que celui ayant signé **Les Fantaisies amoureuses de Siegfried** en 1971, avec Sybil Danning dans l'un de ses premiers rôles ? Bon, continuez sur cette voie, remettez la page pin-up que l'on n'a pas revu depuis le n°144 et tout sera parfait. Je terminerai sur une anecdote. Dans un ***Barnaby*** passé récemment à la télé (eh voui, je regarde cette série), on a pu voir dans un second rôle ce cher Orlando Bloom. Détail croustillant, l'inspecteur de police se met à parler du *Seigneur des anneaux* à son adjoint alors qu'ils se rendent dans une propriété baptisée « Lothlorien ». Barnaby, fin limier, savait-il que le jeune acteur deviendrait Legolas ?

Philippe Chouvel (Cusset)

Cher Philippe,
En ce qui concerne le cinéma de genre français, on te renverra à la réponse que nous faisions à Cappy dans le n°148 et on t'invitera à aller voir les yeux fermés (enfin, façon de parler) l'excellent **Maléfique** *d'Éric Valette, qui sort le 28 avril.*
À part ça, **La Torture** *est effectivement la suite officieuse de* **La Marque du Diable**, *que les anglo-saxons connaissent également sous les titres* **Mark of the Devil II** *ou* **Witches : Violated and Tortured to Death**. *Le film date de 1972, soit deux ans après* **La Marque du Diable**. *De plus, oui, Adrian Hoven a bien réalisé* **Les Fantaisies amoureuses de Siegfried**. *Enfin, à propos de* ***Barnaby***, *la rédaction considère qu'elle n'a pas à commenter les déviances morales de ses lecteurs...*

BOUT MANQUANT

Salut à toi, ô grand Mad Movies ! Je t'écris, non pas pour te congratuler sur la teneur de tes articles (eh oui, l'encre, ça coûte cher) mais pour te parler des **Deux tours**. En effet, j'ai entendu dire que l'on y verrait la scène réalisée par Fran Walsh (celle où Sméagol tue Déagol après que ce dernier ait trouvé l'Unique). Or, elle n'y était pas. Pourquoi ? Salut à tous, en particulier à Rafik pour tous les merveilleux articles qu'il a pondu sur **Le Seigneur des anneaux**, et bravo pour votre HS Peter Jackson. Faites le prochain sur Sam Raimi, Moïssakis s'ra content.

Morgoth, le Noir Ennemi

Cher Morgoth,
En effet, dans le HS, nous nous étions fait l'écho de cette information, selon laquelle la scène de Sméagol réalisée par Fran Walsh figurerait dans **Les Deux tours**. *En fait, au dernier moment, Jackson a préféré l'enlever pour l'intégrer au* **Retour du Roi**. *Patience donc, vous pourrez la découvrir d'ici quelques mois. Sinon, merci pour tes encouragements.*

LE RETOUR DE SPIELBY

Salut les gars,
Je sors de l'avant-première de **Arrête-moi si tu peux** et je me demande à quoi carbure Spielberg. Depuis **Il faut sauver le soldat Ryan**, il semble que Steven ait retrouvé la grâce qui l'animait du milieu des années 70 au milieu des années 80 (**Le Temple maudit** en fait). Alors que ses camarades de promotion (hormis Scorsese et son dernier chef d'œuvre) semblent s'essoufler (De Palma et l'inégal **Femme fatale**) ou se reposer sur leur passé (Coppola et son **Apocalypse Now Redux**), il s'est réinventé comme jamais avec ses trois derniers films. Après des années 90 laborieuses (qui a dit **Hook** ?), ça fait bien plaisir de retrouver Steven au mieux de sa forme. Malgré tout le fric qu'ont pu rapporter les deux **Jurassic Park**, il y manquait quand même quelque chose, non ? Quant à **La Liste de Schindler**, je trouve que ça faisait un peu devoir bien fait (d'ailleurs, ça n'a pas raté, il a eu l'Oscar). Voilà. Sinon, maintenant, j'attends la résurrection de William Friedkin (est-ce encore possible ?) dans son prochain film. Bye et vive Steven ! (désolé pour cet épanchement de bonheur, j'vais me refaire **Rencontres du 3e type**, ça va me calmer, on risque de croire que je suis fan). PS : Bertrand, quand est-ce que tu nous fais un papier sur les OAV de **Saint Seiya Hadès** ?

Justin (Romainville)

Cher Justin,
Y'a pas photo, il est indéniable que depuis quelque temps, Spielby doit s'injecter du sperme de taureau en intraveineuse. Cela dit, on t'encourage fortement à revoir **La Liste de Schindler** *en dehors du contexte polémique sur la Shoah qui entourait le film à sa sortie et en oubliant les Oscars qu'il a obtenus. C'est un authentique voyage au bout de la nuit et un monument d'émotion brute.*
Pour ce qui est de Friedkin, son come back est désormais effectif. Ça s'appelle **Traqué** *et ça sort le 26 mars.*
Tu es prévenu...
Tranbert te fait dire qu'à propos de **Saint Seiya Hadès**, *il se pourrait qu'il en parle dans un futur numéro mais pour l'instant, il attend d'avoir vu toutes les OAV pour pouvoir donner un jugement définitif (ce qu'il en a vu le laisse plutôt dubitatif).*

FAN DE...

Je vous écris, enfin surtout à Stéphane Moïssakis, pour vous remercier du magnifique article sur **Gangs of New York** paru dans le numéro 149. J'ai vu le film deux fois mais je n'avais pas compris certaines scènes, ou du moins, je n'avais pas réussi à les interpréter. Vous m'avez ouvert les yeux et je vous en remercie. Je rajouterais aussi que la conclusion de ce même article m'a profondément émue, j'ai eu des frissons (chose qui ne m'était arrivée qu'une seule fois, toujours dans votre magazine !). Alors merci !! Je ne peux m'affirmer grande et assidue lectrice de votre magazine comme d'autres (je suis relativement jeune pour pouvoir le faire, je n'ai que 15 ans !) mais sachez que dès que je le fais, c'est un réel plaisir. Merci encore pour cet article et tout le reste.
Adieu...
P.S. : Longue vie à Peter Jackson, Martin Scorsese et Mad Movies !

Fiona (Chevannes)

Chère Fiona,
Fallait pas... Fallait pas faire un compliment à Stéphane. Le voilà qui se prend maintenant pour le roi de la rédac, en montrant ta lettre à toutes les filles et en paradant torse bombé. C'est rien, remarque... On va lui rappeler son texte de preview sur **Pearl Harbor** *et le fameux 6 juin, ça va le calmer...*

NAVET ?

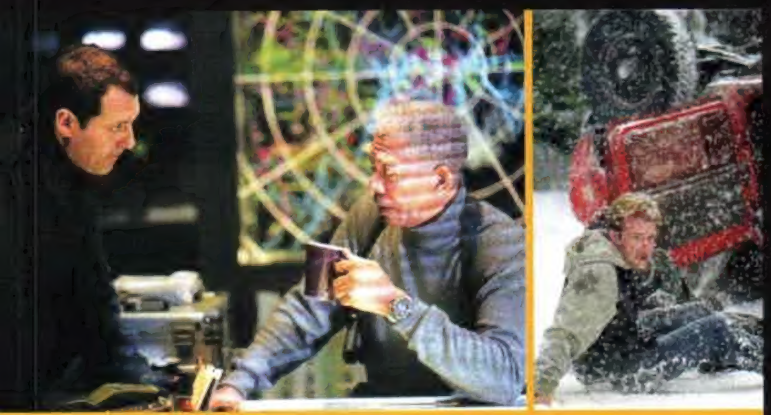
Salut les Mad-men !
Vieux lecteur depuis les années Freddy, je vous avais abandonné lors de la screamisation du genre. De plus, à l'annonce du départ de J.P.P, je vous avais envoyé une missive incendiaire vous accusant de trahir l'esprit de Mad avec votre nouvelle formule ! Heureusement, il n'y a que les imbéciles qui ont toujours raison ! En effet, je suis redevenu fan n°1 : super boulot les gars ! Spéciale dédicace à Lord Rafik et Spider-Stéphane ! Bravo pour les deux HS, par contre, merci d'avance de ne plus nous infliger des navets tels que **Créature** !

Pascal Olivier (Champagnat)

Cher Pascal,
En ce qui concerne **Créature**, *crois bien qu'on assume parfaitement ce choix bien bis, d'autant qu'il n'est pas facile de sortir un Bava ou un Hammer à chaque numéro. Damien s'est d'ailleurs retapé le film dès qu'on a reçu le DVD à la rédac ! En parlant de* **Créature** *justement, nous aimerions en profiter pour nous excuser de l'état de la copie, uniquement disponible en version recadrée.*
Étant donné que le film n'était pas disponible sur support versatile, nous nous sommes dit qu'il valait mieux ça que rien. Nous avons déjà rectifié le tir pour les sorties suivantes et espérons maintenir ce cap. Sinon, sache que les mamans de Bordas, Moïssakis et Granger sont également fans du mag, ce qui fait de toi le fan n°4. Et oui, désolé...

NOTULES LUNAIRES

Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information du fantastique.



Tom Sizemore, Morgan Freeman et Thomas Jane : deux trouffions et un américain moyen débarqués en pleine invasion extra-terrestre.

DREAMCATCHER
LE SONGE D'UNE NUIT D'HIVER

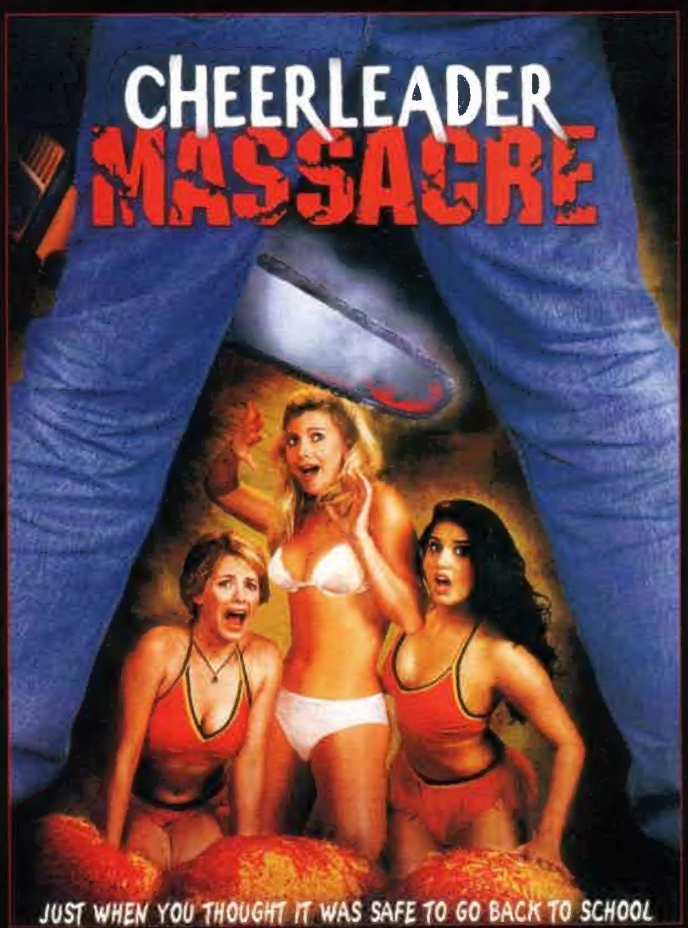
Considéré par beaucoup comme l'un des meilleurs bouquins de Stephen King (dont notre spécialiste Arnaud Bordas, qui lit même quand il dort), **Dreamcatcher**, inévitablement, se devait d'être porté à l'écran. L'adaptation n'est pas signée par n'importe qui puisque c'est William Goldman, scénariste reconnu (**Marathon Man**, **Princess Bride**...), déjà employé sur les versions cinoche de **Misery** et **Cœurs perdus en Atlantide**, qui s'en charge. Quatre amis, rapprochés par un lien télépathique qu'ils ont développés suite à un drame vécu pendant leur enfance, se réunissent dans une cabane au fond des bois à l'occasion d'une partie de chasse. L'arrivée d'un étranger va les plonger dans une aventure où ils devront affronter à la fois une invasion extra-terrestre (avec des aliens prenant forme humaine) et un militaire détraqué chargé de l'éradiquer. Comme toujours chez King, l'histoire est blindée de personnages intenses, d'où un casting brillant : les quatre potes sont incarnés par Thomas Jane (**Peur bleue**), Jason Lee (**Dogma**), Damian Lewis (***Band of Brothers***) et Timothy Olyphant (**Go**), les bidasses par Morgan Freeman et Tom Sizemore (décidément abonné à l'uniforme), sans omettre Donnie Wahlberg (**Sixième sens**) dans un rôle secondaire mais crucial.

Gros projet, donc, arrivé entre les pattes de Lawrence Kasdan. Jadis scénariste surdoué (**L'Empire contre-attaque**, **Les Aventuriers de l'arche perdue**, aouch !), le bonhomme est un peu oublié en tant que réalisateur. Statut assez injuste, car s'il s'est rendu coupable d'un machin comme **French Kiss**, on a tendance à oublier qu'il a également signé **La Fièvre au corps** et **Wyatt Earp**. Pas forcément des chefs-d'œuvre, mais des films ambitieux, jalonnés de scènes magnifiques. Le fait que Kasdan soit un directeur d'acteurs chevronné (**Grand Canyon**), particulièrement dans l'exercice casse-gueule du film de groupe (**Les Copains d'abord** et **Silverado**) est en outre un gage de qualité pour **Dreamcatcher**. Stephen King aurait vendu les droits de son bouquin pour un malheureux dollar, sans doute pour remercier la production (Castle Rock) de lui avoir déjà acheté sept titres (dont **Les Évadés**, **Dolores Claiborne** et **La Ligne verte**). N'empêche qu'il n'a pas oublié de poser des conditions : un million supplémentaire au cas où le film se ferait (gagné d'avance), et un pourcentage conséquent sur les recettes. King a peut-être décidé d'arrêter l'écriture, mais il pense à sa retraite, le cochon !

Cédric DELELÉE

■ Produits par Fear Film, **Blackout** et **When Shadows Lie Darkest** sont deux courts-métrages rassemblés sous le titre **Phobias**. Filmé en DV, **Blackout** met en scène Sara, une jeune femme maltraitée par son mari alcoolo jusqu'à ce qu'elle lui plante un couteau dans le bide pour se défendre. À peine a-t-elle le temps de se requinquer qu'elle est assaillie par des cauchemars qui lui donnent à penser que son époux est revenu d'entre les morts pour se venger. **When Shadows Lie Darkest**, tourné les week-ends sur une période d'un an et demi sans le moindre budget, date d'avant **Blackout**, dont il est en fait un brouillon : Frank, jeune homme marié à une arnaqueuse de première, est victime de cauchemars où lui apparaît un tueur masqué. Mêmes acteurs (Jon Fish, Nick Colameo, Katharine Leis), même réalisateur (Robert J. Massetti), il semble évident que ces deux films sont en fait deux versions d'un même script, à moins que ce ne soit le même film mais monté de deux manières différentes !

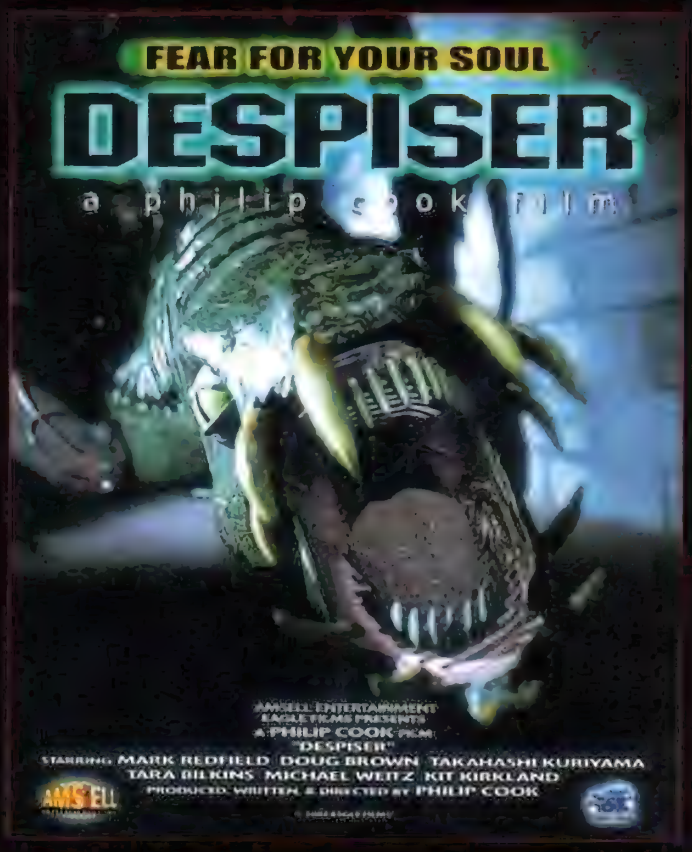
■ Jim Wynorski est peut-être cantonné dans le Z, mais en tout cas, il a plus de boulot que Coppola ou Cimino ! Son nouveau bébé, **Cheerleader Massacre**, est en fait le quatrième volet de **Slumber Party Massacre**, une série produite par Concorde, et donc Roger Corman, depuis 1982. On vous passe le résumé (des pom-pom girls ménopausées avec de gros seins laiteux sont coursées par un tueur jusque dans un chalet... ah ben si, finalement vous l'avez, le résumé), mais les détails sont



croustillants. D'abord, rien d'étonnant à ce que la scream queen Brinke Stevens soit aussi jeune dans le film: toutes ses scènes sont en fait des stock-shots de l'original. Ensuite, ceux qui pourraient penser que le compositeur crédité Dan Salvio (par ailleurs pseudo d'Ennio Morricone sur **Pour une poignée de dollars**!) est sacrément doué doivent savoir que son travail n'est en fait qu'un montage de morceaux issus des **Mercenaires de l'espace** et des **Monstres de la mer** (dont des scènes sont également recyclées), deux vieilles prods Corman signées par un James Horner tout juste sorti de l'école. Reste que coller de la musique de space-opera sur un slasher, fallait oser.

■ Les experts en SFX qui passent à la réal, c'est toujours un peu flippant (voir **Le Démon d'Halloween** de Stan Winston), mais c'est toujours digne d'être signalé. Michael Burnett, rompu à l'exercice pour avoir œuvré sur une centaine de films dont **Star Trek Nemesis**, signe donc son premier long avec **Creature Unknown**, interprété par

Chase Masterson (la série ***Star Trek Deep Space 9***, justement) et produit par Creative Light. Alors qu'un groupe d'amis se réunit pour commémorer la mort du frère de l'une d'entre eux, celle-ci se met à les accuser du crime avant que son corps ne soit découvert mutilé. Surgit alors une bikeuse qui explique aux survivants que son passé de généticienne va lui permettre de détruire la créature coupable du massacre, puisque c'est elle qui l'a créée. Comme en plus, cet être mi-humain mi-lézard (car c'en est un) a tué son fils (car c'était lui), elle est très remontée (sur sa moto). Et en plus, il y a une bécane qui poursuit un lézard qui court debout. Mortel!

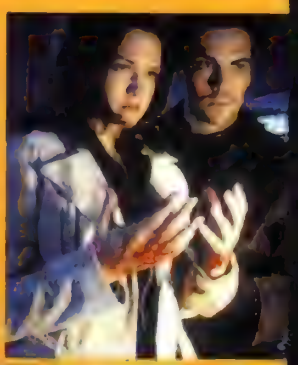


■ Ah ben tiens, puisqu'on est dans les réals qui viennent des SFX... Philip Cook en est un autre, déjà responsable de **Beyond the Rising Moon** et **Invader**. Produit pour Amsell Entertainment, **Despiser**, avec Mark Redfield, Doug Brown et Takahashi Kuriyama, est décrit comme un « **Magicien d'Oz** *sous stéroïdes* ». Mort dans un accident de voiture après une mauvaise journée (il est licencié, sa femme le plaque), un gars se retrouve au Purgatoire. Capturé par des êtres maléfiques, il est sauvé par un commando composé de gens venus de différentes périodes de l'Histoire qui vont l'entraîner dans leur lutte contre le maître des lieux, un grand machin très laid ressemblant à un croisement entre Sylvebarbe et la Créature du lac noir. Bourré d'effets spéciaux digitaux faits pour pas cher, **Despiser** va jusqu'à nous promettre des poursuites en voitures sur les ponts qui enjambent la lave menant jusqu'à la forteresse du Mal. Mélanger **Le Seigneur des anneaux** et **Fast and Furious**, fallait y penser!

DESTINATION FINALE 2
LA MORT LEUR VA SI BIEN

C'était inévitable: l'excellent concept du non moins réussi **Destination finale** ne pouvait que donner naissance à une séquelle. C'est donc parti pour **Destination finale 2**, toujours produit par New Line. « *Le film pousse à l'extrême la notion selon laquelle la mort est tout autour de nous* », annonce le producteur Craig Perry. Cette fois, ce ne sont pas les survivants du crash d'un avion qui sont concernés, mais ceux d'un carambolage sur l'autoroute. Quelques minutes avant qu'il ne se produise, Kimberly (A.J. Ripper Cook) en a eu la vision et a pu ainsi en réchapper. Elle confie cette prémonition à un policier arrivé sur les lieux (Michael **Mission évasion** Landes), qui, justement, se trouve avoir été témoin de la mort d'un des personnages du premier opus. Pour en savoir plus, elle consulte Clear (Ali **La Maison de l'horreur** Larter), seule rescapée du film précédent. Elles découvrent alors que les gens qui auraient dû mourir sur l'autoroute sont liés de près ou de loin au crash du vol 180... « *En fait, la Mort revient pour corriger ses erreurs.* », explique le réalisateur David R. Ellis, qui succède à James Wong. « *Certaines des personnes qu'Elle désirait tuer après le crash de l'avion lui ont échappées et leur heure est venue. Elle vient les chercher, et elles n'ont aucune conscience d'être sur Sa liste.* » David Ellis, ce n'est pas n'importe qui puisque c'est à lui qu'on doit les scènes d'action d'**En pleine tempête**, du premier **Harry Potter** et des prochains **Matrix**. Quant aux effets spéciaux, ils ont été confiés à Joe Bauer (**Emprise**, **The Legend of Zu**). Un soin particulier a également été apporté au casting: T.C.Carson (**U-571**), Jonathan Cherry (**They**), Keegan Conner Tracy (***Millennium***), Sarah Carter (**Dark Angel**), Linda Boyd (la série ***The Crow***), David Paetkau (**Smallville**, **Comportements troublants**), James Kirk (***Taken***), bref, que des jeunes comédiens prometteurs, sans oublier Tony Todd, qui reprend le rôle qu'il tenait dans l'original. On espère que l'hécatombe sera aussi fun qu'il y a trois ans.

Cédric DELELÉE



Ali Larter, à nouveau traquée par la Mort, le plus extrême des boogeymen.

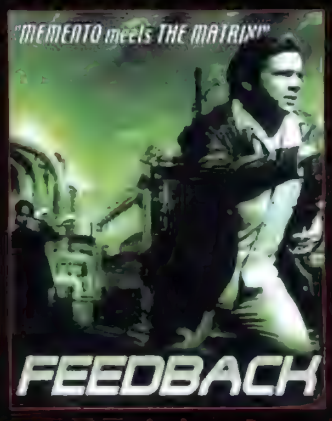
■ Réalisé par Julian Kean pour Artist View avec Jamie Bamber, Bryan Carney, Juliet Diamond et Jaason Simmons, **The Devil's Tattoo** mixe allègrement **The Thing** et, euh… **Terrain miné**. Des écolos s'infiltrent sur une plate-forme pétrolière destinée à être sabordée et découvrent qu'elle est déserte. Après que l'un d'entre eux ait rendu l'âme suite à la morsure d'un rat, ils tombent sur un enregistrement vidéo prouvant que l'absence de tout ouvrier sur la plate-forme est due aux méfaits d'une entité hostile qui passe de corps en corps, laissant ses hôtes successifs raides morts sur le parquet. Là-dessus, Steven Seagal, déguisé en cuistot pour passer inaperçu, débarque sur les lieux et

casse les bras de tout le monde, histoire d'être bien sûr d'avoir niqué la créature. Se rendant compte qu'il a buté des écolos (et donc des amis à lui), il improvise devant un public d'otaries un vibrant discours sur les bienfaits du plancton et la cruauté des hommes, puis rentre chez lui après avoir tout fait sauter et embarqué des couvertures pour se faire une nouvelle veste à franges. Bon, il est temps que j'aille me pieuter, moi… *(une p'tite verveine avant peut-être San, non ?… – ndlr)*

■ Hôpital psychiatrique Gatlin : le docteur Warick teste une nouvelle drogue qui soigne les dingues et rend les gens équilibrés complètement fous. Le suicide du chercheur ayant inventé cette drogue et la présence d'objets étranges sur les photos publicitaires destinées à la vendre amènent le toubib à penser qu'il pourrait y avoir une connexion entre le produit et les bruits inexplicables qui résonnent dans les murs de l'hôpital. Il va découvrir que la science a ouvert une porte sur l'Enfer… Réalisé par Johannes Roberts et

James Eaves pour Quantum Entertainment avec Jez Minns et Kate Copeland, **Diagnosis** présente la particularité d'inclure à son casting Uri Geller, très connu dans les années soixante-dix pour avoir tordu des cuillères par la seule force de la pensée (ce qui est, il faut bien l'avouer, très utile) et hypnotisé des gens en direct à la télévision (il les fixait dans les yeux, et après, ils dormaient).

■ Attention les neurones : film avec paradoxe temporel ! **Feedback**, réalisé par Teo Konuralp, est un techno-thriller doté d'un téléphone avec lequel on peut appeler six heures dans le passé. Explication : Lenny reçoit un appel de son pote Mick, qui lui dit de composer un numéro, de dire « *n'y va pas* » et de raccrocher. Lenny s'exécute, et tombe sur… la messagerie de Mick. Sauvé de la mort par le coup de fil, Mick explique à Lenny qu'il ne peut pas s'appeler lui-même, sous peine de modifier son propre passé (et donc ce qui est censé se produire dans le futur), mais que ce truc-là, c'est bien pratique pour gagner à la roulette. Les voilà donc partis écumer les casinos, sauf que déboulent des gars qui veulent récupérer le téléphone et que comme chacun sait, les portables, ça déconne tout le temps. Question : si vous appelez quelqu'un du futur pour le prévenir de quelque chose qu'il n'a pas encore eu l'intention de faire, est-ce que ça ne provoque pas là aussi une distorsion du présent, et donc de ce qui suit ? Alors pourquoi ne peut-on pas s'appeler soi-même ? Et puis pourquoi je peux pas appeler Damien Granger six jours dans le futur pour savoir si je peux rendre mes textes en retard (notez bien, si c'est six jours dans le passé, il est capable de me dire que, bon, ce serait bien s'il les avait ce soir) ? *(Si, si, je t'assure San, prends une verveine… – ndlr)*



LARA CROFT : TOMB RAIDER – THE CRADLE OF LIFE
LE RETOUR DE LA PÉTROLEUSE

Angelina Jolie, de nouveau dans les frusques de la sexy Lara Croft : en espérant un meilleur résultat !!!

On est tous d'accord là-dessus : **Tomb Raider** est un très mauvais film. Cela, la Paramount ne l'ignore pas et a donc décidé de sauver la franchise en effectuant un gros travail de sape pour la suite des aventures de Lara Croft. Les intentions sont claires : on vire les scènes dans le manoir Croft, on multiplie les scènes d'action à grande échelle sur tous les continents (Kenya, Hong Kong, Pays de Galles, Grèce), et surtout, pas question de ralentir le rythme avec un arrière-plan psychologique bidon concernant les relations de Lara et son paternel. Dans ce but, il est fait appel, non pas à une flopée de scénaristes repassant les uns derrière les autres, mais à un seul : Dean Georgaris, dont c'est ici le premier script porté à l'écran (devraient suivre le remake d'**Un crime dans la tête** et un **Tristan & Iseult** pour Ridley Scott), et dont le travail colle à 100 % au jeu vidéo. Pour preuve, le film démarre avec un tremblement de terre, un volcan qui entre en éruption, une cité perdue qui surgit des flots et une poursuite en jet-ski qui se termine en combat sous-marin ! Tout le reste est du même tonneau : Lara (Angelina Jolie, toujours), armée jusqu'aux dents et flanquée de quelques mâles (Gerard Butler, Djimon Hounsou, Til Schweiger), doit surmonter des épreuves éreintantes, à la pyrotechnie et aux cascades homériques, pour retrouver une sphère contenant une boite (ou l'inverse, peu importe) que des bad guys nippons et teutons veulent utiliser comme arme biologique.

Côté réalisation, Simon West cède la place à Jan de Bont, ex-chef op' de talent reconverti en ves-man très peu concerné par son métier (**Speed 2**, **Hantise**), hormis **Twister** qui a plutôt bien vieilli. Mais comme il s'agit d'un film de producteur et de seconde équipe, on ne s'inquiète pas trop pour ça. Une chose est sûre : la Paramount a tellement envie qu'on oublie le premier film que la séquelle porte exactement le même titre (**The Cradle of Life** n'est qu'un sous-titre), comme si l'original n'avait jamais existé !

Cédric DELELÉE

■ Prenez **American Psycho** et multipliez-le par deux, vous obtenez **Hunting Humans**, réalisé par Kevin Kangas pour IFM. Le jour, Aric Blue est un cadre jeune, riche et séduisant. La nuit, il se transforme en serial killer, choisissant ses victimes au hasard et narguant la police. Tout va donc pour le mieux (enfin, pas dans sa tête, mais ça, c'est autre chose). Jusqu'au jour où Aric découvre une de ses futures

victimes déjà morte, avec épinglée sur son cadavre une note lui étant adressée : un autre tueur est en ville et veut lui piquer sa place ! S'engage alors un concours tacite où les deux malades, tout en essayant de se supprimer l'un l'autre, vont rivaliser d'ingéniosité dans leur modus operandi, chacun s'attachant à prouver qu'il est le meilleur quand il s'agit de tuer quelqu'un. Rick Ganz, Bubby Lewis et Lisa Michelle Trent fréquentent ce thriller au sujet tout de même assez gratiné.

■ Nu Image adore faire mumuse avec les images de synthèse. Alors pourquoi ne pas pondre un remake des **Dents de la mer**, vu que c'est un vieux film que les djeun's ne connaissent pas et que finalement, les SFX de **Jaws**, bof... Dans le genre pompage éhonté, **Jurassic Shark** est un joyau : chef de la sécurité d'une station balnéaire, Jimmy (Alan Austin) a été traumatisé par la mort de son père, bectié par des requins géants alors qu'ils exploraient l'épave d'un galion rempli de diamants. Lorsqu'un nageur est bouffé par ce qui semble bien être l'un des squales, Jimmy veut fermer la plage, mais se heurte au refus du maire de la ville et à un Russe argenté qui veut être conduit jusqu'à l'endroit où le galion a sombré. Chargé de tuer les requins, Jimmy part en chasse avec ses plongeurs et un hélicoptère armé de missiles. Mais les mangeurs d'hommes sont beaucoup plus nombreux qu'il ne s'y attendait. C'est Danny Lerner, frère du boss de Nu Image, pour qui il a produit plein de films et réalisé **Traitor's Heart**, qui se charge de la mise en scène. On parie combien que ce sera meilleur que **Jaws 3** et **4** ?

■ Notre sous-**Seigneur des anneaux** du mois a pour titre **A Light in the Forest**, réalisé par John Carl Buechler pour RGH Lions Share Pictures. C'est Noël et Britta,

une lycéenne mal dans sa peau, déprime tellement que ça réveille Holly Boy, le bellâtre esprit de la forêt. Tandis que Britta doit, je cite, « *affronter ses peurs et effectuer un acte aérien où elle risque la mort dans l'enceinte du lycée* » (ah ben tiens, c'est aussi un sous-**Harry Potter** !), Holly Boy combat les forces du Mal (un sanglier géant, des nains aux oreilles pointues, etc.), tout ça dans le but de sauver ce que les ricains appellent « l'esprit de Noël » (je cite toujours), c'est à dire les sapins, la famille et les produits dérivés. En guise de guest-stars, nous avons droit à Lindsay Wagner (***Super Jaimie***, **Ricochet**) et Bernie Koppel (le médecin de bord de ***La Croisière s'amuse***), sans oublier un gars nommé Christopher K. Lee !

San HELVING

Flashes

● Après le joli petit succès du **Cercle** (remake de **Ring**), c'est au tour de The Eye, autre production horrifique nippone, qui va voir sa version américaine débarquer sur grand écran. Pour l'instant, on sait juste que côté scénar, c'est Massy Tadjedin (scénariste d'un obscur film nommé **Léo**) qui va sans doute s'y coller.

● **Timeline** est le dernier film de Richard Donner, adapté d'un roman de Michael Crichton (cf. Sang d'encre in Mad n°145). À l'affiche, il y aura entre autres Gerard Butler, Paul Walker, Ethan Embry, Frances O'Connor. L'histoire nous raconte les péripéties d'un groupe d'étudiants en archéologie, coincés dans la France du 14ème siècle, où ils rencontrent Jean Reno et Christian Clavier... euh... enfin, ça, c'est pas gagné hein...

● Ayé, c'est officiel ! Alfred Molina (**Les Aventuriers de l'arche perdue**, **La Mutante**) sera le méchant Docteur Octopus dans la suite des aventures de Spidey, judicieusement intitulée **The Amazing Spider-Man**. Début du tournage en avril à New York.

● Le duo qui nous a valu trois merveilleux **Scream** (c'est ironique rassurez-vous) se recompose (est-ce une si bonne idée ?). Et oui, Wes Craven et Kevin Williamson se retrouvent pour un prochain film intitulé **Cursed** et qui risque fort d'être au film de loup-garou ce que **Scream** était au slasher. Côté casting, on ne connaît que deux noms pour l'instant : la belle Neve Campbell et l'inconnue Judy Greer.

● Sale temps pour Sly ! On annonce un **Rambo 4** réalisé par... Luc Besson ! Et notre Étalon italien préféré devrait également jouer le méchant dans... **Spy Kids 3-D** ! Bon, moi, je rentre chez moi mater ma vieille VHS de **Haute sécurité**, ça me remontera le moral...

● Des gens comme Stephane Moissakis ou Fathi Beddiar ont pleuré toutes les larmes de leur corps quand le projet **Crusade**, avec Schwarzie devant la caméra et Paul Verhoeven derrière, fut abandonné à l'orée des années 90. Séchez vos pleurs, manants ! James Cameron vient d'annoncer qu'il relançait le projet avec son pote Arnold, et apparemment, toujours d'après le scénario bombesque du grand Walon Green (**La Horde sauvage**). Alléluia !

● C'est très certainement Guy Pearce qui endossera la combi moulante de Batman pour le prochain volet de la série, réalisé par Christopher Nolan, à qui l'on doit déjà les excellents **Memento** et **Insomnia**

● Spielberg enchaîne les films à une cadence infernale. En attendant de tourner **Indiana Jones 4**, son futur projet reste dans le même ton que son récent **Attrape-moi si tu peux**, puisque c'est une nouvelle comédie qu'il compte nous livrer. De nouveau, on retrouvera Tom Hanks, jouant le rôle d'un immigré d'Europe de l'Est, contraint de trouver refuge dans l'aéroport de New York après qu'une guerre ait rayé son pays de la carte.

● **Monster** est le premier film de la réalisatrice Patty Jenkins. Le scénario s'inspire d'une histoire vraie, celle de Aileen Wuornos, interprétée par Charlize Theron, une sérial killeuse inculpée pour le meurtre de nombreux hommes. Christina Ricci sera également de la partie et jouera le rôle de la petite amie de la tueuse. Bien excitant tout ça, mes cocos...

● Après le film de De Palma en 1976, voilà ***Carrie***, la série TV, réalisée par David Carson, un habitué du petit écran. C'est Angela Bettis qui campe l'ado aux effrayants dons de télékinésie. À ses côtés, Patricia Clarkson (**Les Incorruptibles**) et Rena Softer complètent le casting.

NOTULES ASIATIQUES

→ par Julien SÉVÉON

Cela faisait longtemps que l'on n'avait pas parlé du Japon. La sortie du nouveau Kiyoshi Kurosawa nous permet donc de nous pencher un peu sur le sujet. Suivent des films d'horreurs coréens, le nouveau Kim Ki-Duk, un film catastrophe thaï et une co-production thaï-singapour mélangeant cinéma live et 3D. Et pour fêter cette 10ème édition des Notules Asiatiques, la preview d'un film sur la Boxe Thaïe qui va faire très mal !

■ Kiyoshi Kurosawa (**Cure**) vient de sortir son nouveau film au Japon: **Akarui Mirai** (alias **Jellyfish Alert**). Le film met en scène deux ados prompts à utiliser la violence et qui travaillent ensemble dans une usine d'un drôle d'acabit. Mamoru, étant joué par Tadanobu Asano, le plus hype des acteurs de sa génération – **Ichi the Killer**, **Picnic**... –, Mamoru élève un poisson vénéneux qui va (sur à la suite d'un conflit professionnel) entraîner son renvoi ainsi que celui de son ami. Pour se venger, Mamoru met son poisson et la femme de celui-ci. Il se retrouve bientôt en prison, avec une seule idée en tête: s'échapper de son petit poisson – ce que fait son camarade. Lorsque Mamoru se suicide, son ami libère accidentellement le poisson, qui se retrouve dans la rivière adjacente, où il ne tarde pas à se multiplier... Film que Kurosawa veut beaucoup plus positif que ses précédents (?), **Jellyfish Alert** est à n'en pas douter une nouvelle œuvre qui va faire parler d'elle. En attendant que le réalisateur s'attaque à **Forest**, une co-production avec la Corée du Sud dont on vous avait parlé dans les Notules Asiatiques du numéro 141...

■ Il se passe ailleurs de choses en Asie que l'on peut parler à côté de films intéressants dans les Notules Asiatiques. Il est donc temps de revenir sur **The Phone**, sorti en juillet 2002 en Corée du Sud. Réalisé et interprété par Ahn Byung-ki, **The Phone** est un film d'horreur dans lequel une journaliste se met à recevoir des appels inquiétants sur son portable, provenant d'un maniaque qui la poursuit. Lorsque cette jeune fille se met à répondre à ses appels, celles-ci ont tendance à changer de comportement... À en croire les échos coréens, le film est une (très) bonne rémoise question horreur. On aurait presque pu en douter, vu le nom de la compagnie de production: Tidal Pictures!

■ L'Internet, la télé réalité et l'horreur sont au programme de **Unborn But Forgotten**, un film coréen dont le sujet nous amène

au **Hidden** de Jack Sholder et au **Kairo** de Kiyoshi Kurosawa. Un policier mène une enquête sur une série de meurtres étranges dont les victimes sont toutes des femmes. Il est aidé dans sa mission par la productrice d'une émission télé qui filme tous ses faits et gestes. Durant une descente dans une boîte, les deux partenaires assistent à la mort d'une jeune femme, tombée soudainement sur la piste de danse. La journaliste, qui n'a pas perdu une miette de la scène, voit dans son objectif un élément terrifiant que personne d'autre ne voit: quelque chose est entré dans le corps de la défunte juste avant de mourir... Petit à petit, le policier et la productrice vont découvrir que le lien commun entre tous ces décès est un site Internet nommé The White Room.

■ La Thaïlande nous sort un film de bandes qui a l'air suffisamment Mad (voir photos) pour figu-

ONG BAK

Vous auriez dû avoir une chronique de films dans ce numéro, mais la sortie toute fraîche de **Ong Bak** en Thaïlande (31 janvier) a changé la donne. C'est bien simple, **Ong Bak** est LE film que de nombreux cinéphiles et pratiquants d'arts martiaux attendaient depuis des décennies. Un vrai film sur le Muay Thai (boxe thaïlandaise), réalisé par des Thaïs, plongeant dans les racines mêmes de cet art centenaire et dans lequel prime, non pas des chorégraphies fantaisistes, mais des combats tout ce qu'il y a de plus réalistes. On a beau apprécier les acrobaties martiales des Hong-kongais, on aimerait bien aussi parfois avoir droit à des combats sérieux, sans fioritures et qui font mal. Car la pratique des arts martiaux et des sports de combat a grandement évolué durant la dernière décennie, et ceux qui appréciaient hier les cascades chinoises demandent de plus en plus de combats réalistes au cinéma...

On ne trouvera donc pas de scènes d'actions sur-découpées pour montrer un simple coup – une technique servant bien souvent à cacher l'incapacité de l'acteur à effectuer tel geste ou mouvement – mais des plans larges montrant le début, le milieu et la fin de l'action. On imagine déjà avec délectation les coups de coudes sautés et les coups de genoux dévastateurs en train d'exploser à l'écran...

En dehors du superbe film hong-kongais **Dreams of Glory**, l'une des plus belles évocations du monde de la boxe et plus particulièrement de la boxe thaïe, il n'existe rien sur le Muay Thaï au cinéma, outre des grosses bisseries comme **Kickboxer**, avec Mister Aware, ou encore **Duel of Fist**, réalisé par un Chang Cheh pas très en forme. Autant dire que **Ong Bak** est donc un véritable événement à ce niveau-là.

Selon le réalisateur, Prachya Pinkaew, **Ong Bak** est avant tout un film d'action, destiné à montrer des combats efficaces et dynamiques sur grand écran. De ce fait, le scénario tient une place minime: dans un petit village, une statue sacrée nommée Ong Bak est volée par un ancien habitant devenu ant'quaire véreux. Un jeune homme, Ting, élevé par un moine qui lui a appris les techniques traditionnelles du Muay Thai depuis son plus jeune âge, se voit alors confier la mission de récupérer la statue. Il quitte donc le village pour partir dans un lieu plein de dangers: Bangkok.

C'est un jeune acteur débutant, Phanom Yeeram, qui se retrouve dans la peau de Ting. Si Phanom a l'air de faire preuve d'une véritable connaissance du Muay Thai à l'écran, il est pourtant à la base un pratiquant de kung-fu qui fût formé spécialement à l'art thaï pour pouvoir paraître parfaitement crédible. **Ong Bak** a beau être son premier film en tant qu'acteur, ce n'est pas pour autant la première fois qu'il travaille devant une caméra, son métier de base étant cascadeur. Autant dire donc, qu'il sait utiliser son corps.

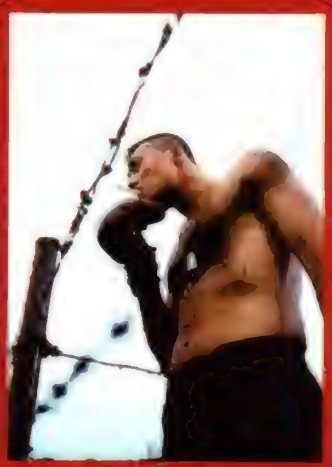
Outre la volonté affichée du réalisa-

rer dans ces pages : **Pee Mak**. Réalisé par Pisuth Praesaeng-Iam, le film raconte le comeback d'un groupe de heavy metal vieux de plus de trente ans. Usés par l'âge et incapables de se faire accepter par des fans beaucoup plus jeunes, les vieux croulants ont bien du mal à se faire une place au soleil...

Tsunamyth est un film catastrophe mettant en scène un ouragan qui tua dans les années 60 une dizaines de milliers de thaïs. Sur grand écran, les effets spéciaux de la bande-annonce passent plutôt bien, même si ils sont parfois un peu trop visibles...

My Hero, co-production entre Singapour et la Thaïlande est actuellement en développement. Le film, qui mélangera scènes live et animation en 2D et 3D, raconte l'histoire de Dan, un petit enfant de 10 ans qui a perdu son père dans des conditions mystérieuses. Il part vivre chez le meilleur ami de celui-ci, dessinateur de BD de son état. Un jour, Jack reçoit un comic book qui semble avoir été écrit par son père après sa disparition et qui suit les aventures d'un super-flic. Petit à petit, Dan se trouve projeté dans le monde de la BD qui va l'aider, il l'espère, à découvrir ce que son père est devenu... Outre le nom des personnages clairement américanisés, **My Hero** sera aussi tourné en anglais et en thaï, histoire de viser les ventes internationales.

The Good Guard est le titre du dernier Kim Ki-Duk, sorti en fin d'année dernière en Corée du Sud. Prenant un point de départ quelque peu similaire au **JSA** de Park Chan-Wook, le film raconte une bavure, le long de la zone démilitarisée entre la Corée du Nord et du Sud, où un soldat sud-coréen abat un civil qu'il prenait pour un soldat ennemi. Le film a notamment été présenté au dernier festival de Pusan, où il a reçu de très bons échos.



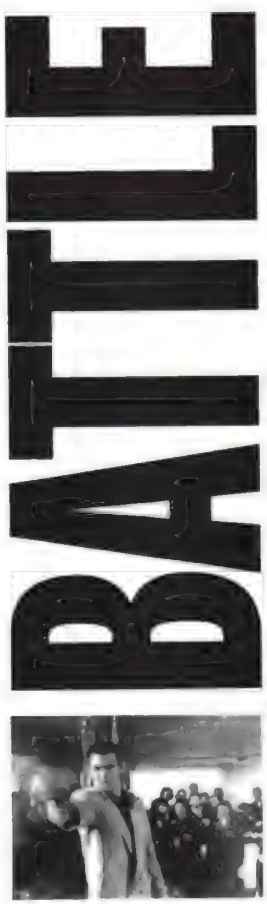
teur de faire un film sincère et authentique sur l'art martial national, **Ong Bak** se veut aussi un film qui va redynamiser le cinéma d'action local, trop enfermé, selon Prachya, dans des formules basiques. **Ong Bak** s'inscrit aussi clairement, comme le montrait le dossier du numéro 148 sur le cinéma thaï, dans cette nouvelle vague de films à la recherche d'une certaine identité thaïe et en quête de réaffirmation nationale. Une vague qui s'intéresse tour à tour au cinéma pop des années 50 et a un esthétisme bien typique (**Les Larmes du tigre noir**), à la musique « louk thoung » (**Monrak Transistor**), aux légendes traditionnelles (**Nang Nak**) et maintenant à l'art martial national, accessoirement sport préféré des thaïs (avec le foot et le golf !).

Derniers signes nous indiquant qu'**Ong Bak** est plus qu'un petit film d'action : c'est la Mongkol Film Company qui a joué le rôle de producteur, et le film a été choisi pour clôturer le prestigieux Festival du Film de Bangkok. Pour la petite anecdote, la production française **Fureur**, avec Le Bihan dans le rôle d'un kick-boxeur, fut aussi présentée durant le festival et y fut copieusement sifflée. C'est sûr qu'au pays du kick-boxing, il est bien difficile de faire passer un acteur sans véritable maîtrise de la discipline pour un champion... Et il est sûrement encore plus difficile de tenir la route face à un film comme **Ong Bak** !

FINAL BATTLE

CES DERNIERS MOIS, IL NE SE PASSE PLUS UNE SEMAINE SANS QU'UNE FIGURE MAJEURE DU CINÉMA NE DISPARAISSE. CETTE FOIS-CI, C'EST LE GRAND KINJI FUKASAKU, SPÉCIALISTE DU FILM DE YAKUSAS ET RÉALISATEUR DÉSORMAIS MONDIALEMENT CONNU DE **BATTLE ROYALE**, QUI NOUS A QUITTÉ. FICHU DÉBUT D'ANNÉE...

Kinji Fukasaku. Selon que vous prononciez son nom en présence d'un Japonais, d'un Américain ou d'un Français, vous obtiendrez un portrait très différent de ce cinéaste. Le premier vous dira avoir adoré ses films de yakuzas, le second vous avouera être tombé amoureux de son film de SF **Green Slime** et le dernier vous annoncera fièrement qu'il est le réalisateur du film **San Ku Kaï**, alias **Les Évadés de l'Espace**. Au final, tous ces commentaires résument très bien la carrière protéiforme de ce cinéaste habitué aux succès publiques et critiques. Néanmoins, si Fukasaku a été largement redécouvert durant la dernière décennie par les cinéphiles des quatre coins du monde, c'est avant tout via ces films mafieux, fleurons du genre qui ont indubitablement marqué la carrière de certains acteurs et certaines orientations du yakuza eiga (film de yakuza).



LE TEMPS DES YAKUZAS

Né en 1930 à Mito, Fukasaku s'intéresse au cinéma après la guerre, en découvrant les œuvres de cinéastes étrangers (un fait que l'on ressentira dans ses premiers films) ou locaux, comme Akira Kurosawa. Après avoir suivi des études de cinéma, écrit des critiques et plusieurs scénarios, le jeune Fukasaku incorpore la compagnie Toei, alors au fait de sa gloire, en 1953. Comme tout réalisateur en devenir au Japon, Kinji doit d'abord passer par une formation quasi rituelle de plusieurs années en tant qu'assistant réalisateur avant de pouvoir, à son tour, tourner ses propres films. Ce n'est donc qu'au bout de huit ans de pénitence que Fukasaku tourne son premier long-métrage (après plusieurs courts) : **Du rififi chez les truands**. Si le film n'est pas encensé par la critique de l'époque, cela n'empêche pas – du moins a posteriori – de remarquer que Fukasaku fait déjà preuve d'un rare talent dans la description de ses personnages, dans la cohésion de son histoire et dans la maîtrise de l'image. Le film, qui raconte une arnaque montée entre un Japonais, un Américain et un Afro-Américain, est aussi très étonnant par la vision multiraciale du monde qu'y déploie Fukasaku – un stigmate de la colonisation américaine.

Localement, Fukasaku se fait remarquer l'année suivante par la critique avec son second film, **Hokori Takaki Chosen**, un thriller politique, puis par des films de yakuzas quelque peu déviants comme **Kaisanshiki** (1967), **Okami to Buta to Ningen** (1964), **Le Caïd de Yokohama** (1969) ou encore **Guerre des gangs à Okinawa** (1971). Des films clairement estampillés mafia, mais où le réalisateur se permet de mettre un bémol sur tout le côté chevaleresque des yaks, n'hésitant même pas au passage à égratigner leur vernis – ce qui ne nous empêche pas pour autant de sentir une certaine fascination pour le Milieu. C'est durant cette période que Fukasaku établit aussi sa griffe, ayant souvent recours dans sa mise en scène à l'arrêt sur image, à l'utilisation de textes, à une voix off, ainsi qu'aux prises de vue à l'épaule.

BRISEUR D'IDOLES

En 1970, dans une certaine volonté d'apaisement entre les USA et le Japon, des producteurs américains lancent l'idée d'une co-production entre les deux pays, visant à raconter l'attaque de Pearl Harbor des deux côtés. Outre-Atlantique, c'est Richard Fleischer qui s'y colle, pendant qu'au Japon c'est Fukasaku, assisté de Toshio Masuda, qui raconte la préparation de l'attaque. Si, au final, **Tora ! Tora ! Tora !** apparaît comme une très grosse production bénéficiant d'un casting fort respectable, on est néanmoins obligé de constater que le film souffre malgré tout d'une connotation anti-nippone assez gênante.

Au début des années 70, et malgré des succès aussi bien critiques que public, Fukasaku n'a pas encore atteint la renommée qu'on lui connaît. Le film qui va changer cet état de choses sort en 73 sous le titre lourd de sens de **Battle Without Honor and Humanity**. Comme dans plusieurs de ces autres yakuza-eiga, Fukasaku situe l'intrigue de son film dans l'immédiate après guerre. Une période chaotique – qui a visiblement marqué le jeune réalisateur – où les Japonais essaient de se remettre de la guerre qu'ils ont déclaré, cherchant de nouveaux repères pour survivre alors que les Américains contrôlent le pays. Dans ce film, Fukasaku se fait chroniqueur de la vie d'un gang de yakuzas ayant réellement existé, montrant que les beaux rêves d'honneur et de respect, tant vantés par les yakuzas et de nombreux autres ninkyo yakuza-eiga (films chevaleresque de yakuzas), ne sont en fait qu'hypocrisie. Fukasaku choisit pour le rôle principal le très charismatique Bunta Sugawara, acteur avec qui il avait déjà travaillé sur **Le Caïd de Yokohama**. Et si Shoza, le personnage qu'interprète Bunta, essaie tant bien que mal de suivre le « code de vie » des yakuzas, le Milieu lui même est en complète déliquescence, les oyabuns (big-boss) et

leurs généraux étant tous plus pleutres et cupides les uns que les autres. Un fait que Fukasaku annonce de toute façon très bien par le titre de son film, qui situe tout de suite l'action à des années lumières des films mafieux interprétés par Takakura Ken, grande figure du yakuza-samouraï. La violence de nombreuses scènes contribue aussi grandement à la réussite du film, Fukasaku se livrant à de véritables petits massacres, vicieux et particulièrement sanglants, durant lesquels les tueurs comme les victimes ne font guère preuve de sang froid…
Rendue euphorique par le succès du film, la Toei décide de produire plusieurs « suites » au film, toutes réalisées par Fukasaku.

Page de gauche, de haut en bas : Du rififi chez les truands, Battle Without Honor and Humanity. Ci-dessus, de haut en bas et de gauche à droite : Guerre des Gangs à Okinawa, Crest of Betrayal, Graveyard of Honor. En bas, de gauche à droite : photo et poster de Battle Without Honor and Humanity, Graveyard of Honor, Battle Royale.

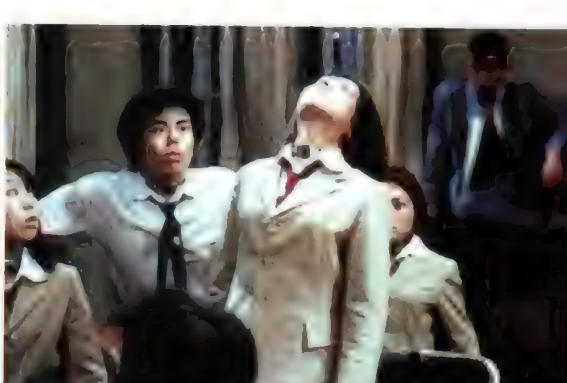
DÉTOUR PAR LA SF

Fukasaku n'abandonne pas sa formule gagnante et accouche, en 75, du **Cimetière de la morale**, autre film phare où il s'établit de nouveau comme chroniqueur, racontant cette fois-ci l'histoire (vraie) d'un mafieux devenu écrivain, Fujita Goro. Portant toujours une très grande attention au contexte socio-politique de l'époque, Fukasaku livre là un film dans la droite lignée de **Battle Without Honor and Humanity**. Et de nouveau, le réalisateur confronte la notion d'individu à celle de groupe, ce dernier, représenté bien entendu par la famille yakuza, étant totalement corrompu.
Naviguant au gré des tendances, Fukasaku se met à réaliser au tournant des années 70/80, deux films de science-fiction, un genre qui ne lui est pas totalement inconnu après la réalisation du très kitsch **Green Slime** en 68. Le premier est tout particulièrement connu en France, vu qu'il s'agit des **Évadés de l'Espace** (1978), film qui préfigure la série télé ***San Ku Kaï***. Tentative décidément très charmante, pour la Toei, de tourner un **Star Wars** nippon, **Les Évadés de l'Espace** est un space opera certes moins fortuné que celui de Lucas, mais possédant, le temps passant, beaucoup plus de charisme et d'humour.
Beaucoup plus sérieux par contre, **Virus** (1980) est une grosse production de la maison d'édition Kadokawa s'attaquant à l'un des thèmes de l'après guerre les plus récurrents de la culture nippone : l'apocalypse. Visant le marché international, le film fait un grand usage d'acteurs occidentaux (notamment Chuck Connors), mais ne réussit pas pour autant à s'imposer à l'Ouest, où le film fut d'ailleurs raccourci. Malgré une approche très réaliste d'un virus détruisant l'humanité, à l'exception de l'Antarctique et de quelques hommes, **Virus** reste tristement sous-estimé. Beaucoup attendent en tout cas une sortie complète du film (155 minutes), qui pourrait notamment combler les nombreux trous scénaristiques provoqués par les coupes.

GLOIRE TARDIVE

Durant les années 80 et 90, Fukasaku s'adonnera à des genres aussi variés que la comédie romantique (**Kamata Koshin Kyoku**, 1982), le chambarra fantastique (le très sympathique **La Légende des 8 Samuraïs**, hélas sorti coupé de par chez nous, 1983), le polar (le passable **Triple Cross**, 1992), ou le kaidan remixé (**Crest of Betrayal**, 1994 – voir dossier sur les fantômes japonais in Mad 150). Une sorte de remake de **Battle Without Honor and Humanity** sera aussi tourné par Junji Sakamoto (2000) sous le même titre original (et nommé en anglais **Another Battle**).
Après 40 ans de travail derrière la caméra, Fukasaku obtiendra, en 2000, une reconnaissance mondiale avec son très violent **Battle Royale**. C'est après avoir terminé de travailler sur un jeu vidéo à succès, **Clock Tower 3**, qu'il s'était mis au travail sur **Battle Royale 2**. Hospitalisé en fin d'année dernière suite à un cancer, il ne retournera pas sur le set et mourra le 12 janvier. C'est son fils qui a depuis repris le tournage.

Julien SÉVÉON



GÉRARDMER 2003

SOUS FORME DE JOURNAL DE BORD, COMPTE-RENDU DE NOS ENVOYÉS SPÉCIAUX À GÉRARDMER, JULIEN « PEDRO » DUPUY ET STÉPHANE « LA MOUSSE » MOÏSSAKIS, QUI, ENTRE DEUX SOIRÉES ET QUELQUES SÉANCES DE DÉDICACES, ONT EU LE TEMPS DE VOIR PRESQUE TOUS LES FILMS DE LA SÉLECTION. ICI LA RUE RODIER, À VOUS GÉRARDMER...

JOUR 1

De la neige partout ! Autant dire que sans la panoplie appropriée, inutile de traverser les chemins de la petite ville de Gérardmer. C'est bien, ça fait festival et randonnée en même temps ! Du coup, on se dirige vers l'espace Lac pour la première (et unique) projection de la journée : **Darkness** de Jaume Balaguero. Une fois que nous sommes transformés en Mister Freeze, une gentille demoiselle nous demande si l'on veut une glace avant la séance. Bah... Le moins que l'on puisse dire sur **Darkness** par contre, c'est qu'il aura laissé le jury de glace. Pas particulièrement innovant par rapport à **La Secte sans nom**, le second essai de Balaguero s'apparente à un exercice de style dans lequel les ténèbres font figure de mal ultime. L'idée de prendre le **Shining** de Kubrick (LA référence du film) à contre-pied était bonne, mais encore fallait-il tenir la distance face à ce monument. Quoi qu'il en soit, cela reste un spectacle mieux troussé que la moyenne. Juste après la projection, direction boufftance. Lors de la soirée, on croise le génialissime Bernard Farcy et instantanément, on tombe amoureux. De quoi faire de beaux rêves pour attaquer la journée du lendemain.

JOUR 2

Réalisé avec deux expatriés français au pays de l'oncle Sam, **Dead End** est une série B très habile selon certains, beaucoup trop prévisible pour d'autres. Une route, une voiture, quatre acteurs : avec ces composantes minimalistes, Jean-Baptiste Andrea et Fabrice Canepa (anciens traducteurs de romans pour la collection Arlequin !) ont au moins le mérite de maintenir notre attention intacte pendant une heure trente. Le pari était loin d'être gagné. Passons rapidement sur **Dr Sleep**, réalisé par Nick Willing (coupable d'un **Photographing Fairies** déjà bien soporifique), qui tente en vain de faire peur. Ratée, l'œuvre sombre dès son générique dans la ringardise la plus totale, un peu comme si la gentillesse de son réalisateur avait eu raison d'un film qui tente en vain d'être méchant. Le mélange des genres (film de guerre + fantastique) de **Deathwatch** avait de quoi exciter au plus haut point. Pas de chance, le film de guerre a vite raison du fantastique, qui ne devient au final qu'un simple moyen d'illustrer une métaphore au message assez creux (en gros, c'est pas bien la violence). On craint que Michael J. Bassett n'ait pas le courage de ses envies, et qu'il ait senti le besoin de justifier son mélange des genres à l'aide d'une morale cheap. Une rencontre avec le garçon va nous remettre les idées en place : Bassett est un fan, un vrai. Le problème vient de producteurs tyranniques, qui l'ont forcé à couper les plans les plus gore et ont refusé de lui allouer l'argent nécessaire pour un final à la **Akira**. Bassett vous fera part de ses frustrations dans Mad lors de la sortie du film. En attendant, allez faire un tour du côté du site Internet de ce gars fort sympathique (www.michaelbassett.com) dont on n'a pas fini de parler (il a tapé dans l'œil de Gale Anne Hurd !).

JOUR 3

On ne va pas en rajouter une couche sur **Maléfique**, d'autant plus que vous aurez l'occasion de nous entendre chanter les louanges de cette authentique série B française lors de la sortie en salle courant avril. Nous nous contenterons donc de signaler qu'Éric Valette eut l'insigne honneur d'être convoqué par Sa Majesté William Friedkin, président du jury, qui voulut lui annoncer de vive voix à quel point il

PALMARÈS
Grand Prix : **Dark Water**
Prix du Jury : **Maléfique & The Gathering**
Prix Première du public : **May**
Prix de l'inédit vidéo Mad Movies : **2009, Lost Memories**
Prix du court-métrage : **Bloody Christmas**

De gauche à droite : l'excellent Below de David Twohy.

Le sketch Going Home de l'anthologie Three.

L'agressif 28 jours après de Danny Boyle.

avait apprécié son film. La consécration en quelque sorte. Logiquement, Valette repartira du festival avec le Prix du jury. Le **May** de Lucky McKee repartira quant à lui avec le Prix Première du public. On serait tenté de considérer que c'est peu, vu l'immense qualité de ce film, qui parvient à titiller notre fibre émotive en enchaînant les moments les plus malsains. Un tel tour de force méritait bien plus et croyez bien que pour le coup, on risque bien d'en reparler aussi ! **Three** est un film à sketches mis en scène par des réalisateurs coréen (le premier segment), thaïlandais (le second) et hong-kongais (le dernier). Le premier sketch est un film de fantôme auteurisant, poseur, ennuyeux et déjà éculé. Le second est un tract pour la Thaïlande, sur lequel nous aurons la délicatesse de ne pas nous attarder. Le troisième est la seule bonne raison de visionner **Three**. Étrange, dérangeant, beau, ce **Going Home** est une véritable curiosité. Dommage que Peter Chan sombre dans le mélodrame redondant durant les cinq dernières minutes. En ce qui concerne **28 jour après** de Danny Boyle, autant dire qu'on en attendait rien, si ce n'est que le sujet nous interpelle forcément. Et pourtant, le petit miracle se produit : en touchant la DV, Boyle se met à réaliser façon cinéma d'un seul coup ! Même si son film souffre parfois des maniérismes de son auteur, nous avons affaire ici au **Resident Evil** que nous attendions tous de la part de Paul Anderson. À la sortie, on entend parler dans la foule de Zombie-MTV : mais bien sûr, coco… La journée se termine par **Cabin Fever** d'Eli Roth, dont vous aurez pu lire notre preview dans le précédent numéro. Survendu comme LE retour du film gore-con, **Cabin Fever** se verrait bien comme le **Braindead** redneck. Manque de bol, quelques éclaboussures et trois pets ne vous transforment pas en Peter Jackson texan pour

autant. Reste la magnifique plastique de l'actrice principale et le gag final sur *« les nègres »*, complètement gratuit mais tellement drôle… On zappe allègrement **Ichi The Killer**. Comme c'est du Miike, qu'il est trois heures du mat' et qu'on a pas encore mangé, vous nous comprendrez…

JOUR 4

Alors là, on fait très fort ! On ne peut pas vous parler des événements de la journée comme **Cypher** de Vincenzo Natali, étant donné que le père Rougier le fait mieux que nous page 48, et en ce qui concerne **The Gathering** de Brian Gilbert, on l'a zappé comme des buzzards ! On pensait se rattraper à Paris et là, paf, le film obtient le Prix du Jury et on est bien feintés… Ensuite, la projo de **The Eye** de Danny & Oxide (!!!) Pang est complète ! Faut dire aussi, on avait qu'à pas arriver en retard (oui, parce que le Mad-Man est toujours en retard, c'est un fait…). Du coup, on peut juste vous raconter la fête, qu'on a pas ratée pour le coup, durant laquelle nous nous sommes pleinement illustrés en dansant avec Hideo Nakata (la classe !) et en prenant une photo avec notre idole de toujours : Bernard Farcy ! Oui, bon… C'est pas de l'info certes, mais faut bien relâcher la pression de temps en temps…

JOUR 5

Trois exceptions seulement dans la triste sélection de courts-métrages : **Loup !** de Zoé Galeron, poli mais original, **Reptile** de Pascal Stervinou, qui vaut le détour, mais surtout **Bloody Christmas** de l'ami Michel Leray. Interprété par Kad (*« le pendant français de Bruce Willis »* selon le réalisateur), cette co-production Arte (comme quoi…) suit la rébellion d'un arbre de Noël contre son propriétaire. Drôle, fort bien mis en scène, inventif, ce Leray est à suivre de près. De plus, il est très facile de faire des jeux de mots sur son nom de famille… On poursuit avec **The Grudge** de Takashi Shimizu, qui a départagé le public. De deux choses l'une : soit la vacuité du scénario (où ça un scénario d'ailleurs ?) et les poncifs du film de fantôme japonais vous soûlent, soit vous acceptez le concept de ce troisième volet de la série des **Ju-On** et là, vous allez vous amuser comme un petit fou. Car **The Grudge** est composé d'une multitude de séquences indépendantes, qui partagent toutes la même trame : une victime meurt après avoir découvert un revenant. Le réalisateur n'innove alors que sur un point : l'apparition de l'ectoplasme. Il y a à boire et à manger dans ce faux film à sketches, mais certaines scènes forcent l'admiration par leur inventivité et leur intensité. Enfin, **Below** de David Twohy, clôt le festival en grandes pompes et aurait clairement mérité de faire partie de la compet'. Un sous-marin, des fantômes et un suspense monstrueux. On vous en dit pas plus, ça sort en juin, et on y reviendra…

CÉRÉMONIE DE CLÔTURE

Seule événement notable de cette cérémonie de clôture : l'apparition sur scène de Stéphane Moïssakis, très chic avec son pull mité et ses Moon Boots à lacets qui, avec une aisance peu commune (il s'est juste planté dans le nom du réalisateur, le titre du film, et la présentation du sponsor) est venu donner ET recevoir (quel talent) le prix du film vidéo Mad Movies. Accueilli par un tonnerre d'applaudissements, ce fier Grec avait à peine regagné la salle qu'une horde de fans venait lui demander à genoux et en pleurs des autographes. Le Samu a même dû intervenir suite à l'évanouissement de dizaines de jeunes filles éblouies par la présence en chair, en os et en Moon Boots de leur idole. Encore un peu et il éclipsait la présence de Bernard Farcy (que nous surnommerons affectueusement « La Farce »), dont la beauté divine et le port altier ont suffi a illuminer le festival dans son entièreté. Monsieur Farcy, merci d'exister.

Julien DUPUY (avec l'aide de Stéphane MOÏSSAKIS)

De Haut en bas et de gauche à droite : Dark Water d'Hideo Nakata, un Grand Prix sur lequel il n'est pas besoin de revenir.

L'inégal Deathwatch de Michael J. Bassett.

Le sombre Darkness de Jaume Balaguero.

Le surprenant May de Lucky McKee.

LA 25E HEURE
L'HEURE DE VÉRITÉ

« Dat' nigga Spike iz bak! ». Nombreux étaient ceux qui pensaient que le « Lil' ghetto boy » était en plein essoufflement et en manque d'inspiration depuis les échecs successifs de ses trois précédents films. Les malheureux! Spike Lee revient en pleine forme pour nous conter cette émouvante histoire qu'est **La 25e heure**. Un douloureux chemin de croix porté aux anges par un cinéaste au talent précieux et servi par des comédiens en plein état de grâce. Le choc de ce début d'année 2003.

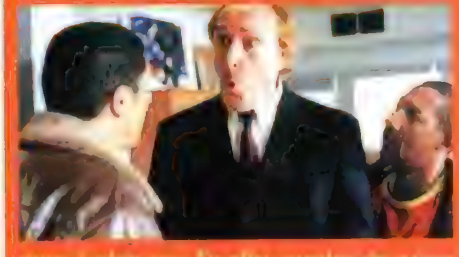
Monty Brogan (excellent Edward Norton) est un dealer à la solde de la mafia russe opérant dans les beaux quartiers de New York. Lors d'un coup de fil anonyme, des agents de la D.E.A. perquisitionnent son appartement et trouvent d'importantes sommes d'argent et de drogues. Libéré sous caution, Monty devra néanmoins purger sept ans dans un pénitencier fédéral. Ce sera lors de sa dernière nuit en liberté que Monty, accompagné de ses deux meilleurs amis (Barry Pepper et Philip Seymour Hoffman) et de sa fiancée (Rosario Dawson), tentera de déterminer les circonstances qui l'ont mené à faire face à cette douloureuse situation.

L'intrigue du film est extrêmement simple, son rôle est même tertiaire dans le déroulement du film, mais elle sert de base suffisante à Spike Lee pour nous émerveiller le temps d'une nuit riche en émotion. Optant pour une liberté de ton audacieuse, tant sur le plan de la mise en scène que du scénario, le réalisateur de **Clockers** livre une analyse de fond pertinente sur la peur, la paranoïa et la haine, tout en ne cédant pas à cette dernière gratuitement, comme il a pu nous le prouver lors de certaines de ses interventions médiatiques. En prenant pour cadre un New York grisonnant, hanté par les fantômes du 11 septembre, Spike Lee réussit le tour de force de mettre en images une histoire au contenu humaniste, dans un univers qui privilégie la polarisation à la réconciliation. Concernant la forme, c'est avec la grâce d'un Elia Kazan alliée à l'efficacité visuelle d'un Oliver Stone (leurs styles se confondent) que Spike Lee livre une œuvre aux perspectives pertinentes et au montage efficace, dominée par des couleurs vives au milieu d'un cadre démesurément terne, à l'image même du discours véhiculé par le film. Sur la direction d'acteurs, Spike Lee remporte la palme haut la main. C'est en les cadrant en plan large et en leur laissant suffisamment d'espace pour pouvoir s'investir corps et âme dans la peau de leurs personnages, que Monsieur Lee offre des prestations poignantes aux acteurs inspirés et consciencieux que sont Norton, Barry Pepper, Philip Seymour Hoffman, Anna Paquin, Rosario Dawson et surtout Brian Cox, qui campe le père du (anti?) héros. Un homme seul et perdu, dont l'amour pour son fils va l'aider à cicatriser une plaie béante laissée par la mort de sa femme. À mille lieues de ses précédentes prestations, jamais Norton n'a été aussi bon. Surtout lors de cette scène surréaliste où il affronte son reflet dans un miroir, touché par une grave crise de misanthropie, qui fait écho à un autre chef d'œuvre de Spike Lee, **Do the Right Thing**. Film témoin de la maturité de son auteur, **La 25e heure** est aussi un poème cinématographique intense et flamboyant.

Fathi BEDDIAR

THE 25TH HOUR. USA. 2002. RÉAL.: SPIKE LEE. SCÉN.: DAVID BENIOFF D'APRÈS SON ROMAN. DIR. PHOT.: RODRIGO PRIETO. MUS.: TERENCE BLANCHARD. PROD.: TOBEY MAGUIRE, JULIA CHASMAN, JON KILIK ET SPIKE LEE POUR FORTY ACRES AND A MULE FILM. INT.: EDWARD NORTON, BARRY PEPPER, PHILIP SEYMOUR HOFFMAN, BRIAN COX, ANNA PAQUIN... DUR.: 2H05. DIST.: GBVI. SORTIE LE 12 MARS 2003.

TAXI 3
L'IMPRO DU VOLANT



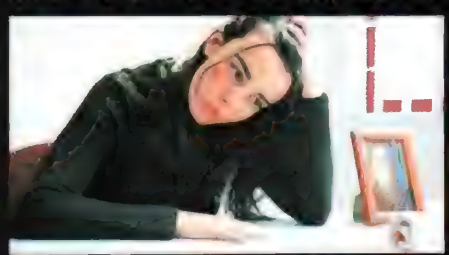
LE PACTE DU SILENCE

LA MESSE N'EST PAS FINIE

Sœur Sarah (Elodie Bouchez) est hospitalisée d'urgence dans une mission au Brésil pour cause de douloureux maux d'estomac inexplicables. Le père Joachim (Gérard Depardieu), également médecin, s'intéresse fortement à son cas, entouré d'une aura de mystère. En menant l'enquête, il découvre l'existence de sa sœur jumelle Gaëlle (Elodie Bouchez aussi), qui purge une peine de prison à Paris. Un lien trouble semble unir les deux sœurs, qui partagent certaines émotions au même moment, et le père Joachim se met en tête de découvrir leur passé, au risque d'outrepasser ses fonctions et de tomber amoureux de Gaëlle…

Suite aux bides justifiés de ses deux premiers films (**Le Ciel est à nous** et **Les Kidnappeurs**), Graham Guit abandonne les sous-Tarantineries pré-pubères et se lance dans le grand drame mystérieux, austère et solennel avec l'aide de Gérard Depardieu (le plus mauvais des acteurs de génie, et inversement). Il se trouve que l'écrasante personnalité de ce monstre sacré du cinéma pousse le film vers un croisement improbable entre **La Chèvre** (pour l'enquête en Amérique du Sud et le passif de voyou du personnage) et **Sous le soleil de Satan** (pour la soutane et l'épure non volontaire de Guit), rien de moins! En effet, impossible de se décoller de l'esprit ces deux précédents films, d'autant que l'ami Depardieu ne se charge pas spécialement de renouveler son répertoire et que le réalisateur peine clairement à donner au film une identité propre, ce qui fut déjà le cas sur ses précédentes œuvres. Au final, **Le Pacte du silence** ne peut prétendre ni au statut de film fantastique, ni à celui de thriller et les pathétiques rebondissements de son scénario (dont un twist final carrément ridicule) ne font que pousser un peu plus le spectateur vers la sortie de secours la plus proche. Ni fait, ni à faire…

Stéphane MOÏSSAKIS



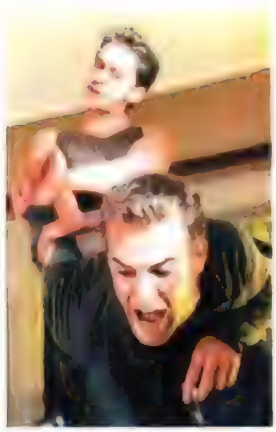
FRANCE. 2002. RÉAL.: GRAHAM GUIT. SCÉN.: ROSELYNE BOSCH D'APRÈS LE ROMAN DE MARCELLE BERNSTEIN. DIR. PHOT.: PATRICK BLOSSIER. MUS.: ALEXANDRE DESPLAT. PROD.: ILAN GOLDMAN ET CATHERINE MORISSE POUR LÉGENDES ENTREPRISES/TF1 FILMS PRODUCTION. INT.: GÉRARD DEPARDIEU, ÉLODIE BOUCHEZ, CARMEN MAURA, ISAAC SHARRY, TSILLA CHELTON, ESTELLE LARRIVAZ, LUCIE LE BRAS, HERVÉ PIERRE… DUR.: 1H35. DIST.: COLUMBIA TRISTAR FILMS. SORTIE LE 5 MARS 2003.

LES LOIS DE L'ATTRACTION

BAISE-MOI SI TU PEUX

Au Camden College, les étudiants mènent une vie de débauche, mélangeant les plaisirs de la chair à l'alcool et la drogue lors de soirées universitaires qui transforment le campus en baisodrome géant. Au sein de cette ambiance lubrique, un trio sexuellement infernal aux aventures chaudement entremêlées se détache: Sean Bateman vogue entre ses trafics de drogue et ses multiples histoires de cul; Lauren Hynde, vierge libertaire, se réserve quant à elle pour Victor, le mec de ses rêves, et Paul Denton, doté d'un joli minois au regard de braise mais à la sexualité légèrement ambiguë, cherche vainement à assouvir ses fantasmes.

Si l'idée de voir Roger Avary, co-scénariste de **Pulp Fiction** et réalisateur de **Killing Zoé**, porter à l'écran le roman de Bret Easton Ellis s'avérait excitante, il en est tout autre à l'arrivée. À croire que les réalisateurs ont bien du mal à retranscrire l'univers extrêmement satirique et provocateur de Ellis, comme en témoigne l'adaptation décevante que constituait le **American Psycho** de Mary Harron. Aussi, quand Avary s'y met à son tour, se retrouve-t-on avec une transposition prétentieuse et ô combien chiante à regarder. À vouloir trop en faire, il finit vite par agacer son spectateur, multipliant à tout bout de champ moult procédés techniques déjà vus mille fois: voix-off surabondantes, scènes filmées en accéléré, récit à la chronologie inversée (à l'instar de **Memento**), images défilant à l'envers… C'est fun cinq minutes, mais quand ça occupe les trois quarts du film, ça vire à la bouffonnerie… Peu à peu, ce trop plein de fioritures techniques nous éloignent de l'histoire et des personnages sur lesquels on aura finalement peine à se concentrer. Bien qu'Avary semblait capitaliser sur son casting de jeunes minets et minettes, issus pour quelques-uns de la télévision (entre autres James Van Der Beek, qui campe Dawson dans la série éponyme, Jessica ***7 à la maison*** Biel et Ian **Young Americans** Somerhalder), eux aussi arrivent rapidement à nous exaspérer. Passée la surprise de voir ces grands ados habituellement coincés du slibard jouer les bad boys (partouze et violentes séances de masturbation à l'appui), le film sombre très vite dans le ridicule. Même pas choquant, même pas bandant, même pas drôle, en clair, rien de bien intéressant à retenir de ce film si ce n'est cette phrase d'ouverture qui le qualifie assez justement: *« cette histoire risque peut-être de vous ennuyer »*…

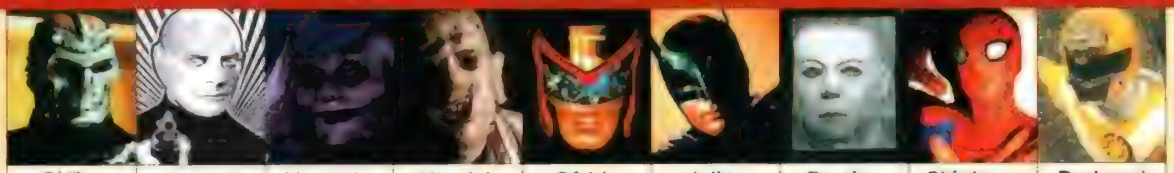


Thien NGUYEN

THE RULES OF ATTRACTION. USA. 2002. RÉAL.: ROGER AVARY. SCÉN.: ROGER AVARY D'APRÈS LE ROMAN DE BRET EASTON ELLIS. DIR. PHOT.: ROBERT BRINKMANN. MUS.: TOM HADJU ET ANDY MILBURN. PROD.: GREG SHAPIRO POUR LIONS GATE FILMS INT.: JAMES VAN DER BEEK, SHANNYN SOSSAMON, JESSICA BIEL, IAN SOMMERHALDER… DUR.: 1H50. DIST.: METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 12 MARS 2003.

AVIS CHIFFRÉS

0 nul.
1 très mauvais.
2 mauvais.
3 moyen.
4 bon.
5 très bon.
6 chef-d'œuvre.



	Didier Allouch	Arnaud Bordas	Alexandre Bustillo	Yannick Dahan	Cédric Delelée	Julien Dupuy	Damien Granger	Stéphane Moïssakis	Bertrand Rougier
LA 25ÈME HEURE	5 Le meilleur film de Spike Lee depuis Do the Right Thing.			5 Un poème urbain désenchanté et subtil. La renaissance de Spike Lee.					
ARRÊTE-MOI SI TU PEUX	5 Aussi joyeux que Minority Report était sombre. Sciant.	5 Une comédie touchante, enlevée, personnelle et surtout, irrésistible.	5 Funky, décomplexé, Spielby prend la pose et nous aussi.	4 Une comédie légère, attachante, mais qui ne casse pas des briques !	5 Vrai film d'auteur qui retrouve la grâce des comédies de Howard Hawks.	6 Spielberg rajeunit de film en film. Mais à quoi carbure-t-il ?		5 Une magnifique comédie désenchantée qui trompe son monde...	4 Spielberg ne va toujours pas au bout de ses idées. Mais il est quand même très fort.
BROCÉLIANDE		2 Malgré toute la bonne volonté du projet, c'est raté.	2 Le monstre tue mais le reste ne suit pas. Frustrant.			3 Bourré de défauts, mais profondément sympathique.	5 C'est vraiment pas parfait, mais les intentions sont tellement bonnes.		3 Un film qui a un vrai respect pour le genre. C'est déjà bien.
LE CERCLE	5 Plus qu'un remake, une très bonne relecture de l'original.	4 Aussi bon que l'original, mais en plus dépressif. La scène du cheval est terrible.	5 Verbinski fait un remake de Ring ? Résultat : un film miraculé.	4 Pour une fois, un remake supérieur à l'original !	4 Bon film d'artisan maîtrisé, mais pas si terrifiant que ça. Bon ok, un peu quand même...	3 Un remake bassement matériel. Mais il y a le savoir-faire de Bojan Bazelli et un Verbinski plutôt en forme.	3 Un beau film, mais vous connaissez l'histoire maintenant, non ?	4 Le concept n'est toujours pas pleinement exploité, mais le film dépasse nos minces attentes.	4 C'est un peu une séance de rattrapage. Mais l'original étant excellent, la copie reste bonne.
LE CHÂTEAU DANS LE CIEL	6 Si vous ne l'avez jamais vu, vous ne savez pas la chance que vous avez de découvrir ce film.	6 Quoi ? Ça date de 1986 ? Vous êtes sûr ?...	5 Une œuvre de visionnaire pas prête de se démoder. Une grosse bouffée d'air pur.	6 Comme tous les Miyazaki, une perle rare !		6 Le film d'aventure par Miyazaki. Digne de Stevenson, Walter Scott et Dumas réunis.	5 Un Miyazaki vieux de 16 ans mais qui n'a pas pris une ride !	6 Miyazaki, la tête dans les nuages ? Forcément, ça donne un pur film de rêveur...	5 Que Miyazaki m'excuse, Laputa est très légèrement inférieur à Nausicaä, Chihiro ou Mononoké.
CYPHER		2 Une vraie déception, surtout venant de la part du réal de Cube.				2 Un pitch sympa, tout juste exposé, jamais exploité.	5 Y'en a qui disent avoir grillé le twist à la première bobine. Tant pis pour eux !	2 Comme pour Cube, ça aurait pu donner un excellent court-métrage.	4 Des intentions très louables mais pas vraiment inédites.
DAREDEVIL		1 Complètement à côté de la plaque...	1 À force de bouffer à tous les râteliers, on finit par gerber.				1 Pour voir Elektra en costume, faut surtout pas s'assoupir. Et bon Dieu que c'est dur !	0 La justice est aveugle, le réalisateur aussi...	
DARK WATER	6 Une merveille de terreur minimaliste. Le film qui vous laisse blanc comme un linge.		6 L'osmose totale entre la terreur la plus viscérale et l'émotion la plus poignante.	4 Un fantastique épuré, glauque et étouffant. Dark Water enterre Ring !		5 Un film d'horreur au mécanisme inédit. Nakata est définitivement un auteur à suivre de très près.	6 Nakata nous livre un bon gros coup de flippe. Ring, à côté, c'est de la rigolade...	4 Parfois éprouvant, parfois démonstratif, mais toujours émouvant. Le principal est là.	5 Presque 6. Nakata atteint tous ses objectifs : l'angoisse, le suspense et l'émotion.
GANGS OF NEW YORK	5 Un grand film malade de ses producteurs mais habité par le génie de Scorsese.	6 Entre La Porte du Paradis et Mean Streets, 2h50 de barbarie mystique.	5 Brut de décoffrage comme un uppercut en pleine gueule : Martin rules !	5 Un somptueux brûlot barbare sur une utopie américaine jamais réalisée !	5 Chaotique et boursouflé mais flamboyant de crudité bestiale. Grand film !	4 Une intrigue fade et écœurée, contrebalancée par une toile de fond et des anecdotes incroyables.		6 Back to the ghetto, Scorsese livre une superbe œuvre séminale. Chef d'œuvre total !	6 Le film (presque) définitif sur l'ethnographie et la barbarie.
LE SEIGNEUR DES ANNEAUX LES DEUX TOURS	6 Meilleur que le premier. Trois heures de bonheur total.	6 La grâce, l'émotion, le tumulte... Un idéal de pur cinéma.	6 À en chialer tellement c'est beau. Peter Jackson est le maître du monde !	6 À quand un pélerinage en Nouvelle-Zélande ?	6 Une sublime chanson de geste, un poème épique exaltant, un cadeau des Dieux.	5 Les mêmes scories que le premier épisode, noyées dans un film tout simplement énorme.	6 Y'a rien à ajouter.	6 Aussi éprouvant qu'un million de coups de boules !	6 J'ai pleuré... Deux fois !
TRAQUÉ		5 Une abstraction sauvage et sans pitié sur l'héritage et la reconnaissance. Friedkin is back !	4 De très beaux restes.	6 Un chef-d'œuvre carnassier, intense, éprouvant, dont on ne sort pas indemne.				5 Imaginez un instant que les films de Steven Seagal soient viscéraux, réussis et surtout virtuoses...	
SOLARIS	4 Hautement respectable et tellement moins chiant que l'original.	0 Un « mixe de 2001 et du Dernier tango à Paris » ? Et mon cul, c'est du poulet ?	1 Allez Steven, c'est pas grave. T'as plein de films de wanna-be qui t'attendent.	0 Le retour de la Nouvelle Vague, produit par Cameron : on croit rêver !	2 Dans l'espace, personne ne vous entend ronfler...				2 Le chef-d'œuvre qui porte ce nom a été réalisé il y a trente ans par Tarkovski.
STAR TREK NEMESIS	1 Le 1, c'est parce que les pop-corns étaient bons dans la salle...			1 Je vais tuer Stuart Baird !		1 L'opus cinéma le plus chiant de la saga.		0 Après neuf films comme ça, j'ai tenu 40 minutes. Désolé pour la conscience professionnelle...	

- Mon petit Benicio, ça fait quand même quelques années que vous êtes dans le métier et je suis très étonné que vous ne soyez pas encore abonné à Mad Movies...

- Euh... oui... désolé... Ne vous inquiétez pas Mr Friedkin, ce sera fait dès demain.

Choisissez la durée de votre abonnement

Bulletin à découper ou à photocopier et à renvoyer à DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)
Joindre votre règlement à l'ordre de : **Mad Movies/CPF** ❑ par chèque bancaire (Eurochèques non acceptés) ❑ par carte bancaire ❑ par mandat

❑ **Oui,** je m'abonne pour **6 mois** (**6 numéros**) :
20 € au lieu de 25,80 €, prix au numéro (**-20 %** de réduction)
Je recevrai **en cadeau 1 ancien n°** au choix de Mad Movies ou d'Impact.
Je choisis le n° de **Mad Movies.**

❑ **Oui,** je m'abonne pour **1 an** (**11 numéros**) :
31 € au lieu de 47,30 €, prix au numéro (**-33 %** de réduction)
Je recevrai **en cadeau 2 anciens n°** au choix de Mad Movies et/ou d'Impact.
Je choisis le(s) n° de **Mad Movies.**

❑ **Oui,** je m'abonne pour **2 ans** (**22 numéros**) :
52 € au lieu de 94,60 €, prix au numéro (**-45 %** de réduction)
Je recevrai **en cadeau 3 anciens n°** au choix de Mad Movies et/ou d'Impact.
Je choisis le(s) n° de **Mad Movies.**

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

_ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _
Date d'expiration : _ _ _ _
Mois/Année

Date/Signature obligatoire

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER :
- Europe (parvoie de surface) : même tarif que pour la France métropolitaine.
- Hors Europe / DOM-TOM (par avion) :

6 numéros : 30 €. 11 numéros : 45 €. 22 numéros : 80 €.

❑ «Conformément à la loi informatique et Libertés du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case.»

PREVIEW ● SORTIE LE 23 JUILLET

TERMINATOR 3 : LE SOULÈVEMENT DES MACHINES

DE JONATHAN MOSTOW

TROISIÈME MI-TEMPS

APRÈS DEUX TERMINATOR PILOTÉS PAR JAMES CAMERON, LE TROISIÈME S'EST FAIT SANS LUI, MAIS TOUJOURS AVEC ARNOLD SCHWARZENEGGER DANS LE RÔLE DU CYBORG PROGRAMMÉ POUR PROTÉGER L'ESPÈCE HUMAINE CONTRE LES SUPER-ORDINATEURS DE SKYNET. UN ARNOLD CONFIANT DANS LES POSSIBILITÉS D'UN OPUS 3, DONT UNE BLONDE NORVÉGIENNE CONSTITUE L'ATTRACTION PRINCIPALE...

Los Angeles, décembre 2001. Toutes les télévisions et tabloïds bruissent de l'annonce des déboires d'Arnold Schwarzenegger, victime d'un accident de moto sur une route de Santa Monica, non loin de ses bureaux-forteresse. Grave ? La démarche raide d'un cyborg, l'acteur d'origine autrichienne, désormais à 200 % américain, annonce clairement que le choc sur le bitume ne lui a brisé que quatre côtes. Plutôt fâcheux à quelques semaines du tournage de **Terminator 3**. « *Mais je serais remis, parié,* » sourit la star. « *Si je m'en tire aussi bien, c'est justement parce que les cascades et les conseils des cascadeurs sur le tournage de* **Terminator 2** *m'ont permis de m'en sortir sans gros bobos.* » Question de réflexes donc, et de baraka. Un vieux roulé-boulé des familles et voilà le vaillant quinquagénaire prêt à honorer le plus juteux contrat de l'histoire du cinéma. Pas moins de 35 millions de dollars pour la reprise du rôle qui a fait de lui une star en 1984. Moins impôts, moins commissions des agents et avocats, ça laisse encore de quoi voir venir. Surtout pour une ex-mégastar planétaire qui, depuis cinq-six ans, collectionne les flops avec une déprimante régularité. Pratiquement le film de la dernière chance pour se remettre au niveau des champions actuels du box-office.

Ci-dessus :
On dirait pas, comme ça, mais sur cette photo, Sarah Connor est perchée sur les épaules de ce bon vieux Terminator.

CAMERON AUX ABONNÉS ABSENTS

Quand il cause de **Terminator 3** à quelques coudées du jour J, Arnold Schwarzenegger dissimule mal, non pas la douleur thoracique, mais sa déception de n'être pas parvenu à convaincre James Cameron de reprendre du service. Celui-là même qui lui donne sa chance sur le premier **Terminator** au détriment de O.J. Simpson (suggéré par les producteurs) et de Lance Henriksen (qui servit même de modèle aux maquillages). Celui-là même qui lui arrache ses meilleures performances d'acteur, à l'occasion des **Terminator** et de **True Lies**. *« Mon plus grand désir était de refaire équipe avec James Cameron. J'ai bien tenté à plusieurs reprises de le persuader de réaliser* **Terminator 3**. *Il n'a rien voulu entendre. »* déplore-t-il. Pourquoi donc ? L'histoire est alambiquée. Si James Cameron refuse obstinément de s'atteler au troisième tome de la saga qu'il a initiée, c'est pour une raison bien simple : il n'en possède plus les droits. Suite au dépôt de bilan de la société Carolco, coulé par **L'Île aux pirates** et **Lolita**, les droits en question tombent à 50 % entre les mains des deux patrons de la firme, Mario Kassar et Andrew Vajna, et à 50 % entre celles de la productrice Gale Anne Hurd, anciennement Madame Cameron et assistante du réalisateur sur le montage des projets **Terminator 1** et **2**.

Au terme d'un imbroglio juridique bien tordu et d'âpres négoces, Mario Kassar et Andrew Vajna réussissent à emporter 100 % des droits de la franchise **Terminator**. **Terminator 3** donc, suivi d'un quatrième opus, et plus si succès. Conscients que **Terminator 3** sans James Cameron, c'est un peu une voiture sans roues ou Pamela Anderson sans bonnets D, le tandem propose à l'auteur de **Titanic** de s'attaquer au retour de l'increvable cyborg. Réduit au rang de simple exécutant, le réalisateur répond « niet ». Pour lui, pas question de se soumettre, d'illustrer un scénario qu'il n'aura pas signé et approuvé à 100 %. D'autant plus frustrant que, le projet **Terminator 3**, James Cameron le nourrit depuis pratiquement la sortie triomphale du précédent. Si fort même qu'un scénario signé de sa main existe bel et bien.

Conscients que le cinéaste entêté ne fera jamais machine arrière, Mario Kassar et Andrew Vajna battent le rappel d'un suppléant à James Cameron. Autant dire que pratiquement tous les réalisateurs d'action et de science-fiction de la liste A hollywoodienne sont cités à un moment ou à un autre dans la quête de l'homme providentiel. John McTiernan, Ridley Scott, David Fincher, Roland Emmerich, Christian Duguay (**L'Art de la guerre**)… C'est pourtant une pointure moindre que les producteurs engagent. Un certain Jonathan Mostow, dont les **Breakdown** et **U-571** étalent les compétences d'un efficace technicien. *« De plus, la succession de James Cameron ne semblaient guère lui peser sur les épaules. »* souligne Andrew Vajna. Ce qui, d'emblée, épargne les complexes écrasants. *« Jonathan possède toutes les qualités pour diriger le film. »* soutient Arnold Schwarzenegger. *« Non seulement il en connaît un rayon sur les effets spéciaux, mais se montre également très patient dans leur préparation. Bien que ceux-ci importent énormément dans Terminator 3, il ne leur sacrifie pas les comédiens. Une preuve d'intelligence et une garantie de réussite pour le projet . »*

LE NOUVEAU VISAGE DE JOHN CONNOR

C'est dans le sillage immédiat de **Terminator 2** que s'engage sa suite directe. Pratiquement comme un remake, à quelques différences près. Rien de surprenant donc à ce que le bon vieux T-800 se ramène, sous la forme d'un nouvel exemplaire à l'effigie d'Arnold Schwarzenegger. Un cyborg bienveillant, à l'instar du précédent épisode de la fresque cybernétique, sapé pareil, look Harley-Davidson,

et délégué à la protection rapprochée de John Connor, futur sauveur de l'Humanité qui, quant à lui, a bien changé. Vingt-cinq ans au compteur et aujourd'hui pirate informatique vivant dans la clandestinité, il ne présente plus les traits d'Edward Furlong. Officiellement, *« pour des raisons de santés »*. Véridique pour une fois, le jeune comédien ayant préféré soigner ses vilaines addictions (drogue, alcool…) dans une clinique spécialisée plutôt que de remonter au créneau. Sage décision, dans la mesure où **Terminator 3**, c'est du sport, beaucoup d'efforts physiques. Inconciliable avec le piteux état d'un jeune homme au nez excessivement poudré.

Au remplacement d'Edward Furlong dans le rôle de John Connor, les producteurs délèguent Nick Stahl après que pratiquement tous les acteurs âgés de 17 à 25 ans se soient présentés aux auditions. Dont Shane West (**Dracula 2001**), pressenti jusqu'à la dernière minute, et même Chris Klein (**American Pie**, **Rollerball**).

Passé inaperçu dans **Comportements troublants**, Nick Stahl fait, en tant qu'interprète, ses preuves dans le sulfureux **Bully** du non moins sulfureux Larry Clark. Son rôle ? Celui d'un adolescent si instable, si infâme, que ses « meilleurs potes » l'envoient ad patres. Dans **Terminator**

Photos ci-dessus : Arnold Schwarzenegger retrouve le rôle du T-800 pour la troisième fois. Pose christique, grosse moto, pétoire en bandoulière et visage ravagé par les divers coups et blessures : plus les choses changent, plus elles restent les mêmes...

3, un autre registre moins sujet à polémiques, on lui demande surtout de détaler comme un lièvre le jour de l'ouverture de la chasse. La chasse au John Connor en l'occurrence. Pour ce qui est du chasseur, exit le T-1000 en métal liquide incarné par Robert Patrick, remplacé par la TerminatriX, alias T-X, robot de pointe spécialement conçu pour réduire les autres cyborgs à l'état de tas de ferraille tout juste bons à jouer les compressions métalliques. L'exécuteur artificiel présente le joli minois d'une blonde radieuse, genre candidate sur le tard à Star Academy. Un rôle qui, un temps, devait incomber à la brune Famke Janssen, déjà démissionnaire de **Men In Black II**, puis à la baraqué Chyna/Joanie Laurer, une championne de catch au look de nageuse de la RDA avant que les producteurs ne tentent leur chance auprès de Carrie-Anne Moss (**Matrix**), de Peta Wilson (***Nikita***) et de Natasha Henstridge (**Ghosts of Mars**).

LA CYBORG QUI VENAIT DU FROID

Dans une version antérieure du scénario, le rôle du vilain principal versait pourtant dans le masculin ordinaire. Il n'est alors question que d'armoires à glaces comme Shaquille O'Neal ou Vin Diesel. Une option qui aurait orienté **Terminator 3** vers le simple remake de son prédécesseur. La plus drôle des rumeurs sur l'attribution du personnage : Steve Buscemi !

L'ex-mannequin norvégien Kristanna Loken est donc T-X. Une belle inconnue qui, en amont, promène ses charmes dans quelques séries B ou Z (**Gangland**, **Panic**) et séries TV, dont surtout ***Mortal Kombat : Conquest***, où sa pratique virtuose des arts martiaux convainc Mario Kassar et Andrew Vajna qu'elle est bien la femme de la situation dans **Terminator 3**. D'autant plus que son doux visage de poupée Barbie contraste de manière très spectaculaire avec la violence extrême des offensives de son personnage. Quand elle éclate l'antique T-800 contre un mur qui vole en éclats. Quand elle bondit de plusieurs dizaines de mètres pour sauter sur un véhicule. Quand, façon superhéroïne des X-Men, elle transforme son avant-bras gauche en lance-flammes ! *« Je me suis entraînée six semaines durant pour être fin prête. »* enchaîne Kristanna Loken. *« Une préparation épuisante. J'ai appris à me servir d'armes à feu, j'ai également travaillé avec un mime et je me suis même initiée au Krav Maga, une forme de combat à mains nues que nous avons emprunté à l'armée israélienne. Beaucoup voient dans le person-*

Ci-dessus :
La T-X (Kristanna Loken), principale attraction de ce troisième opus, championne au bras de fer et grande méchante du film : elle, c'est sûr, elle ne bouffe pas que des yaourts...

nage de T-X la combinaison d'Arnold Schwarzenegger et de Robert Patrick avec une touche féminine. Ce n'est pas mon avis car T-X use d'abord de ses charmes pour obtenir ce qu'elle veut. » Impressionnante, la nouvelle méchante de la saga **Terminator**. Son challenge : éviter la comparaison avec le T-1000 en se hissant un chouia au-dessus. Pas impossible.

SARAH CONNOR À TITRE POSTHUME

Déjà forte d'Arnold Schwarzenegger, de Nick Stahl et de Kristinna Loken, la distribution de **Terminator 3** inclut, dans les principaux rôles, une recrue de toute dernière minute. Si tardive qu'elle arrive sur le plateau quelques jours après le début des prises de vue pour incarner Kate Brewster, la petite amie de John Connor. Elle, c'est Claire Danes, égérie de la série ***Angela, 15 ans*** et rôle-titre du **Roméo + Juliette** de Baz Luhrmann. À elle donc de remplacer au pied levé, sans préparation aucune, Sophia Bush, jugée « trop jeune » pour le rôle au vu des premières rushes. « *Une décision difficile à prendre* » justifie Jonathan Mostow, « *mais il le fallait en dépit de son charme et de son talent. J'espère pouvoir un jour travailler avec Sophia.* »
Bye bye Sophia Bush, bienvenue Claire Danes : une ravissante frimousse et une présence bénéfique pour une séquelle qui, par contre, souffre d'une absente de poids. Celle de Linda Hamilton, la Sarah Connor des deux premiers **Terminator**. Motif du refus : le scénario. « *En regard du deuxième* **Terminator**, *Sarah Connor n'évoluait guère. Et, franchement, je ne tenais vraiment pas à être aujourd'hui comparée à celle que j'étais il y a une dizaine d'années. Il valait mieux jeter l'éponge. Et puis un* **Terminator** *sans James Cameron aux commandes me paraissait difficile à avaler.* » Verdict sévère de la part d'une dame de fer aussi peu motivée à l'idée de rejouer les Rambo women qu'à trimer sous les ordres d'un autre que son ex-mari. James Cameron justement. Pourtant, Sarah Connor figure bien dans **Terminator 3.** Du moins son nom, sur un cercueil que le T-800 arrache à la terre d'un cimetière.

LE REFUS DU CHANGEMENT

Si James Cameron pointe également au générique de **Terminator 3**, c'est essentiellement comme inspirateur, le mérite de la paternité officielle du scénario revenant au tandem John D. Brancato/Michael Ferris, dont le curriculum vitæ ne présente rien de particulièrement flamboyant.
Transfuges de la série B via **Interceptor** (un sous-**Piège aéronautique**), **Mindwarp** (de la science-fiction fauchée avec Bruce Campbell) et **Into the Sun** (un ersatz retardataire de **Top Gun**), John D. Brancato et Michael Ferris accèdent à la catégorie supérieure avec le thriller **Traque sur Internet** principalement animé par Sandra Bullock et **The Game** de David Fincher. Palmarès par conséquent mitigé. Rien qui n'indique en tout cas un script révolutionnaire, sur lequel s'affairent également d'autres mercenaires du clavier, toujours prompts à reprendre le travail d'autrui. Des gens comme Tedi Sarafian, coupable d'un

Christophe Lambert inédit en salles (**Roadflower**) et d'un **Tank Girl** bien secoué.

En clair, le changement n'a l'air d'être une priorité pour personne. Pas même pour Arnold Schwarzenegger, promu gardien du temple en l'absence de James Cameron. « *Nous n'avons jamais essayé de casser le moule.* » précise-t-il. « *Plutôt que de tout chambouler et de chercher l'originalité à tout prix dans le but de nous démarquer, nous sommes restés dans la continuité. L'essentiel était de demeurer fidèle à l'univers des deux films précédents.* » Et les premières images de **Terminator 3** prennent cette direction. Des empoignades viriles, une scène de poursuite ahurissante, une armée de cyborgs à charpente métallique... Des morceaux choisis dans la tradition, comme s'il ne s'était écoulé que quatre ou cinq ans entre **Terminator 2** et **3**. Rien de neuf, à première vue, dans les effets spéciaux qui, pour rivaliser avec la concurrence féroce de **Matrix 2** et **3**, doivent pourtant marquer une évolution probante. Ce que promet Stan Winston, serviteur de la franchise dès la première heure. En charge des effets spéciaux mécaniques et des maquillages, il annonce clairement que « *Terminator 3 marque une étape de plus dans la pérennité du mythe.* ». Pratiquement obligatoire pour ne pas avoir l'air trop rétro en regard d'un **Matrix**. Dans cette optique, Mario Kassar et Andrew Vajna ne mégotent pas. Auprès des banquiers et des distributeurs, ils réunissent le budget record de 170 millions de dollars. Un risque calculé en fonction des recettes-salles du précédent **Terminator**, soit 520 millions de dollars.

VERS UN TERMINATOR 4

Sur l'enveloppe de 170 millions, 35 partent donc dans la poche d'Arnold Schwarzenegger et ses associés, et au moins autant dans le devis d'Industrial Light and Magic, la boîte de Lucas à l'origine de la révolution numérique de **Jurassic Park**. Un atout considérable et la garantie de séquences très, très spectaculaires. Somme toute, la moindre des choses de la part d'un **Terminator** digne de ce nom. Le dernier chapitre à une trilogie ? Pas du tout. En cas de succès à hauteur des espérances, Mario Kassar et Andrew Vajna mettront aussitôt en chantier un **Terminator 4** avec un Arnold Schwarzenegger déjà partant en dépit de ses 55 ans bien sonnés. Une séquelle à tourner d'urgence par conséquent. D'ailleurs, les producteurs ont déjà pris les devants en demandant à David Wilson de plancher sur le sujet. Pas forcément une idée lumineuse dans la mesure où sa signature figure sur les scénarios de deux des plus gros nanars de science-fiction de ces dernières années, **Supernova** et le remake de **Rollerball**. Mais, peut-être, James Cameron remettra-t-il le couvert ? Qui sait ? On peut toujours rêver. À moins qu'il ne prenne en main un projet récent d'Arnold Schwarzenegger, une nouvelle version de **Mondwest**, révolte des robots d'un parc d'attractions contre les visiteurs. Ce qui serait autant une revanche sur une cause perdue qu'un retour aux sources.

Cyrille GIRAUD

Ci-dessus :
Le T-800 et son instrument de travail : toute une histoire d'amour !

BLACK MASK 2 : CITY OF MASKS
DE TSUI HARK

MASK ATTACKS !

1996 : LAURENT COURTIAUD ET JULIEN CARBON, JOURNALISTES (À MAD MOVIES !) ET FANS INVÉTÉRÉS DE CINÉMA ASIATIQUE, DÉCIDENT DE TENTER LEUR CHANCE COMME SCÉNARISTES ET PARTENT S'INSTALLER À HONG KONG. LEUR RENCONTRE AVEC LE GÉNIAL TSUI HARK SE CONCRÉTISERA, NON SANS MAL, PAR CE BLACK MASK 2, SÉQUELLE DU FILM DE DANIEL LEE AVEC JET LI. RENCONTRE AVEC LE DYNAMIC DUO.

Pour aborder Tsui Hark, Carbon et Courtiaud n'y sont pas allés par quatre chemins. Ils sortirent de leurs cartons un projet qui leur tenait à cœur : **La Rose noire**, qui conte les aventures d'une justicière en collants. Les duettistes y avaient injecté toute leur culture comics, avec de nettes influences, comme *Daredevil* et *Batman*. Une vision des super héros qui différait radicalement de celle, plus décalée, de Tsui Hark, néanmoins fasciné par le genre (lequel deviendra par la suite un de leurs sujets de discussions favoris). L'entente entre les trois hommes se fera davantage sous l'angle de la cinéphilie : le sujet s'inspirait en effet d'une série de films (1) réalisés en 1965 par Chu Yuan. Pour Hark, personnage doté d'une impressionnante culture cinématographique, c'était l'occasion de remettre au goût du jour un classique, comme il l'avait notamment fait pour Wong Fei Hung (**Once Upon a Time in China**) et le sabreur manchot de Chang Cheh (**The Blade**). « *Toujours située dans les années 60, cette version de* **Black Rose** *s'avérait également très moderne.* », révèlent les auteurs, qui envisageaient de conter les origines de l'héroïne dans une ambiance nettement plus sérieuse. « *Une sorte de* **Black Rose : Year One** », en référence à la jeunesse de Batman vue par Frank Miller. Mais en dépit de l'enthousiasme commun, l'entreprise ne vit jamais le jour…

Carbon et Courtiaud se heurtèrent, à cette occasion, et pour la première fois, aux réalités du système hongkongais. Les investisseurs regrettaient en effet la trop faible présence des personnages masculins, réduits à des rôles subalternes. Un critère macho qui avait déjà influencé une parodie de **La Rose noire**, réalisée en 92 et où Tony Leung Kar-Fai tenait la vedette. « *Nous avions écrit un traitement sérieux, romantique, avec de grosses scènes d'action. Si ce film avait été prévu pour Jet Li, il aurait été possible de trouver un financement, mais avec une actrice… Impossible !* » Par conviction, Julien et Laurent préféreront abandonner plutôt que retoucher une histoire qui leur était devenue personnelle : « *C'était très fétichiste…* ». Mais leur collaboration avec le producteur de génie n'allait pas s'arrêter pour si peu !

TOUJOURS PLUS GROS !

Peu enclin à faire profil bas après un refus, Tsui Hark remet le couvert et commande aussitôt à Carbon et Courtiaud un script susceptible de proposer du jamais vu. Ce sera **Psionix**, l'histoire d'une équipe de super héros proche des X-Men et dont Jet Li devait tenir la vedette ! Un spectacle à très grande échelle pas vraiment formaté pour les moyens de l'industrie locale. Mais Tsui Hark, créateur intuitif, s'embarrasse rarement de ce genre de considérations : *« Même si ce n'est pas possible à faire, il le fait ! »*. Une attitude inverse de celle des deux français, inquiets du potentiel limité des effets spéciaux à Hong Kong : *« Nous avons préféré écrire des scènes utilisant l'identité de l'action made in HK : les arts martiaux et les effets de câbles… Nous voulions éviter la foire aux images de synthèse. »* Mais Tsui Hark, envisageant un spectacle colossal digne d'Hollywood, décide de s'en donner les moyens en recourant aux investisseurs de Chinastar, l'une des plus grosses compagnies de production de HK. Hélas, une fois de plus, les financiers déclarent forfait : *« Chinastar n'avait pas les épaules pour supporter un tel budget. De plus, il y avait quelques problèmes entre Tsui, Jet Li et la production (2). »*.
Pas en reste, Carbon et Courtiaud imaginèrent alors **Crimson Soldiers**, un film qui devait être entièrement tourné en images de synthèse. Malgré le stade avancé du développement (modélisation des décors et des personnages, captures de mouvements, etc.), le manque d'argent met encore un terme à leurs efforts. Mais, infatigables et entêtés, ils rebondissent aussitôt sur **Batman 5** (!), commande passée à Tsui Hark par la Warner, qui désirait profiter de l'exil des talents asiatiques à Hollywood. Toujours imprévisible, et pas vraiment refroidi par l'affaire **Black Rose**, Hark décide de féminiser la série en faisant passer Batgirl au premier plan : *« Tsui voulait un traitement fétichiste et parodique ! »*. Comme on le devine, le script, qui les aura quand même occupé un an, ne quittera pas les tiroirs de la FilmWorkshop…

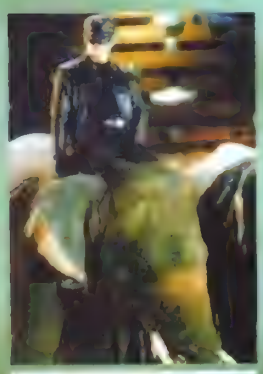
PLUSIEURS CORDES À LEUR HARK

Toujours privés de passage sur grand écran, Laurent et Julien subissent aussi de plein fouet « le contrecoup Tsui Hark », dont la réputation déteint sur ses collaborateurs et menace de leur fermer la porte des autres studios : *« Les gens avec qui on avait la possibilité de collaborer redoutaient que notre activité avec Tsui Hark nous ait fait perdre le sens des réalités. Même s'ils aimaient notre boulot, ils se disaient qu'on avait aucune limite et qu'on leur écrirait des trucs à un milliard de budget, du genre : poursuites de dinosaures dans Tsim Tsa Tsui* (il y a des combats à dos d'éléphant en pleine rue dans Black Mask 2 ! – ndlr), *des choses que seul Tsui Hark sait faire. »*. Mais Johnnie To, le futur réalisateur/producteur de **The Mission** et seul rival crédible de Tsui Hark dans le contexte de l'après-rétrocession, leur permet de voir porté à l'écran leur scénario **Running Out of Time** (1998). Le succès public est énorme et leur offre un prix aux Hong Kong Awards ainsi qu'une reconnaissance locale. Dès lors, les opportunités professionnelles se multiplient (des projets avec Wong Kar-wai, Gordon Chan, Michelle Yeoh, etc.), mais les deux partenaires ne cessent jamais de travailler pour la Film Workshop, bien qu'ils n'aient toujours pas vu aboutir un seul de leurs projets pour Tsui Hark…
Novembre 99, Tsui Hark intercepte Julien et Laurent au détour d'un couloir avec un nouveau concept : *« Il me faut le script de* **Black Mask 2** *dans 30 jours ! »*. Surprise, mais embarras pour les deux scénaristes, qui s'apprêtaient à partir à Vancouver sur le tournage d'un de leurs scripts, **The Black Door** (3). Pas démonté, Tsui leur propose alors un emploi du temps à sa façon : *« Vous avez des ordinateurs et Internet ? On fera des réunions comme ça et on se téléphonera ! »*. Ainsi, pendant un mois, les scénaristes travailleront la journée sur **Black Door**, « tchateront » la nuit avec Tsui Hark, et plancheront chaque matin sur **Black Mask 2**. Avec ce film, Tsui Hark caressait l'espoir de refaire le coup du premier opus, l'un des plus gros succès commerciaux

de la Film Workshop, et du même coup, vendre un gros projet à l'étranger. Et l'absence de Jet Li, parti depuis peu à Hollywood, n'était pas suffisante pour le décourager !

DU CATCH !

Le choix de Tsui Hark, en ce qui concerne la réalisation du film, est pour le moins excitant, puisqu'il se porte sur Ringo Lam, cinéaste enragé et spécialiste des polars urbains (**City on Fire**, **Full Alert**), qui avait déjà dirigé un magistral Wu Xia Pian : **Le Temple du lotus rouge** pour la Film Workshop.
Pas vraiment fans du premier opus, Julien et Laurent profitèrent de la carte blanche de Tsui Hark pour refaçonner complètement le personnage et s'éloigner du film d'origine (qui s'inspirait d'un manga chinois à succès). Leur concept : une déclinaison du style de Franck Miller (*Dark Knight* et *Sin City*), sombre et violente. Mais un beau soir, les auteurs reçoivent un coup de téléphone d'un Tsui Hark survolté : « *Les vrais super héros, ce sont les catcheurs ! Il se crée une véritable culture autour d'eux ! Leurs vies sont scénarisées !* » hurlait-il alors qu'il venait de voir un match à la télé avec Ringo. Et la conclusion ne se fait pas attendre : « *Je veux que les vilains du film soient des catcheurs ! Et aussi, ils devront se transformer en gros monstres !* ».
Désormais habitués aux revirements de leur boss, et sachant qu'il n'en démordrait plus, les scénaristes revoient leur copie, sachant que Tsui Hark désire à présent employer des effets spéciaux digitaux de pointe. La question du budget est bien sûr secondaire ! « *Avec Tsui, il faut du répondant, avoir beaucoup d'imagination pour suivre son rythme monstrueux. Sa méthode consiste à exploiter intégralement l'idée dès qu'elle arrive. Si on en discute longtemps, sans rien mettre sur le papier, on perd l'enthousiasme et tout devient stérile !* ».



De haut en bas :
Le Black Mask (Andy On) en pleine action :
ça kicke sur terre, dans les airs et même à dos de pachydermes !

DES TRAVELOS !

Après réflexion, le duo doit reconnaître l'ingéniosité des trouvailles du boss : « *Dans les matchs, il y a sans arrêt des trahisons entre catcheurs et patrons. Il y a même des kidnappings de girls-friends entre participants. Les affrontements, ainsi que la personnalité des combattants, sont de pures inventions.* ». Ils imaginent alors Black Mask en super héros manipulé par l'industrie du spectacle ! « *Dans la première version du script, le président de la fédération de catch tentait de corrompre le héros en sponsorisant ses combats contre les méchants. Avec ventes de cassettes et figurines à l'appui !* » Une vision satirique du show business qui n'est pas sans rappeler **Truman Show**.
Exalté par cette nouvelle orientation, le trio pousse le concept à la limite de l'abstraction. « *On a pensé au titre* **City of Masks** *parce que, dans notre société, tout le monde a une double identité. Le Net en est l'exemple le plus flagrant, avec l'emploi systématique des pseudonymes qui permettent aux gens d'exprimer une personnalité tout à fait différente. Le super héros devient donc emblématique de tout cela.* » Roi du détournement, Tsui Hark est évidemment emballé à l'idée de s'éloigner de plus en plus d'une histoire de super héros classique : « *On en arrivait à des scènes parfois étranges comme celle où Black Mask invite un sidekick, un gamin, à manger dans un restaurant de travestis à Bangkok. Parce qu'évidemment, qui d'autre que les travestis sont mieux à même de gérer deux personnalités ? Par contrecoup, cette histoire commençait à devenir un peu « psychotonique », a dépassé complètement les bornes.* ».
Définitivement lancés, Julien et Laurent se voient malgré tout encore stoppés par Tsui Hark à leur retour du Canada. Le réalisateur, habitué à travailler sur plusieurs projets à la fois, leur annonce en effet qu'il préfère se concentrer sur **Legend of Zu**, la suite des **Guerriers de la montagne magique** – film de sabres fantastique qu'il tourna 20 ans auparavant – et pour laquelle il utilisera un nombre incroyable d'effets spéciaux. « *Autant que dans* **Star Wars – Épisode 1**, *mais avec un budget 10 fois moins important et un temps vingt fois moindre pour le faire.* » Les deux Français en profitent pour rejoindre Wong Kar-wai, pour qui ils écrivent un polar, **Wet City** (projet toujours en attente, devant être interprété par Tony Leung) et travaillent en Thaïlande sur la production – recherche historique et repérages – de **In the Mood for Love**. Des vacances, en somme, car le plus éprouvant reste à venir…

TSUI HARK/COLUMBIA : LE BRAS DE FER

À leur retour, le choc est rude : la société américaine Columbia, désormais attachée au projet **Black Mask 2**, viens d'engager deux nouveaux scénaristes – Jeff Black et Charles Cain – pour remanier leur script dans une optique plus commerciale, c'est-à-dire grand public, simple à suivre et avec beaucoup d'action. « *Nous ne sommes plus crédités comme scénaristes, mais en tant qu'auteurs de l'histoire originale. À partir du moment où l'argent américain est arrivé, il était clair que l'aspect le plus délirant du film allait devoir être mis en veilleuse. C'est-à-dire un petit peu moins d'enfants dans les bars de travestis et un peu moins de séquences grinçantes sur le marketing.* »
Conséquence immédiate : le travail de Julien et Laurent est anéanti en moins de deux semaines par les deux « yes-men » américains, le temps d'un aller-retour USA-Hong Kong (et d'un gros chèque). Désirant profiter du budget confortable que lui offre la Columbia, Tsui Hark fait mine d'approuver les modifications apportées par les nouveaux venus. Mais il a déjà son idée et attend juste l'instant propice pour contre-attaquer.
Fin septembre 2000 : le tournage de **Black Mask 2** est sur le point de débuter en Thaïlande. Tsui Hark choisit ce moment précis pour reprendre le contrôle des opérations. Premier acte : il rappelle Julien et Laurent. « *Les gars, vous venez en Thaïlande. On va réécrire* **Black Mask 2**, *et rinjecter du délire. Vous allez aussi me réduire quelques scènes d'action parce que tout ne va pas tenir.* » Deuxième acte, il décroche son téléphone et expose sans ménagement son point de vue à la Columbia : le scénario de Black et Cain ne lui convient absolument pas ! Désormais, il tournera le film à sa façon ou pas du tout, autrement dit à la hongkongaise, dans l'urgence et à l'instinct. Cette décision provoque évidemment un affolement général chez les investisseurs yankees, peu habitués à cette façon de travailler. Pour le casting, majoritairement américain, le choc sera tout aussi brutal. « *Ces acteurs étaient habitués à lire le script et apprendre les dialogues à l'avance. Ils connaissaient tous leur rôle sur le bout des doigts.* » La surprise des acteurs est donc de taille lorsque Julien et Laurent, chargés quotidiennement par Tsui de faire sauter ou de réécrire des scènes, leurs confieront de nouvelles pages à apprendre la veille au soir pour le lendemain matin. Le réalisateur met également la main à la pâte dès qu'une nouvelle idée de scène ou de dialogue émerge de son esprit. « *Il reste en éveil parfois 3 jours d'affilée et tourne comme les cinéastes de la Nouvelle Vague. Il a besoin de pouvoir réagir très directement sur le plateau. S'il a une idée, il faut qu'il puisse tout changer immédiatement dans une totale liberté. Ce qui n'est pas évident sur un film qui nécessite autant d'effets spéciaux.* »

OURAGAN SOUS UN CRÂNE

D'une certaine manière, ce qui compte pour le cinéaste, c'est « l'esquisse ». Si une scène est moyennement réussie mais qu'elle possède des idées intéressantes, il la conserve. « *Ce qui prime pour Tsui, c'est le cinéma de l'idée. Un moyen pour lui de montrer que la culture des super héros doit rester à ce niveau. D'où son désir de tourner très rapidement. Il voulait faire quelque chose dans la veine du cinéma italien des 70's, ce dont il parlait beaucoup sur le tournage.* »
La bête est lâchée. Sur le plateau de **Black Mask 2**, Tsui Hark justifie une fois de plus sa réputation de tourbillon

De gauche à droite, et de haut en bas : Le Mask en pleine reflexion. Qu'on se rassure, ça va pas tarder à kicker sevère !!!

Chameleon (Tracy Lords), une jeune catcheuse au destin tragique : la modification de ses gênes risque de diluer son corps dans l'atmosphère.

Lang, serviteur de Zeus, est chargé par ce dernier de retrouver le Black Mask et de l'éliminer.

Bas de page : L'ensemble des méchants de Black Mask 2 : Oui, y'a du travail !!!

Un catcheur en pleine phase de transformation : pas vraiment une gueule de porte-bonheur.

créatif résolument indomptable. Nos scénaristes, déjà rodés, réécrivent autant de fois que le réalisateur change d'idée, ce qui manque même une fois de créer une brouille entre eux. « *Il voulait qu'une des actrices change de costume d'un plan à l'autre sans aucun souci de cohérence par rapport au script ! Il était prêt à en fabriquer un immédiatement pour cette nouvelle idée !* » Le rythme est exténuant. « *C'était une expérience-limite. Nous avons travaillé environ 20 heures par jour, pendant 2 mois. Le film a été entièrement tourné de nuit. On allait sur le tournage le soir à partir de 19 heures et on revenait le lendemain matin à 7h. En général, on dormait 2 heures, et à partir de 11h, on travaillait avec Tsui sur ce qu'on allait faire le soir. Quelques fois, vers 17h ou 19 heures, on avait une petite pause. Les acteurs se reposaient, mais pas nous. Nous étions sur toutes les scènes ! À la fin du tournage, nous étions tous en état d'hypnose.* »

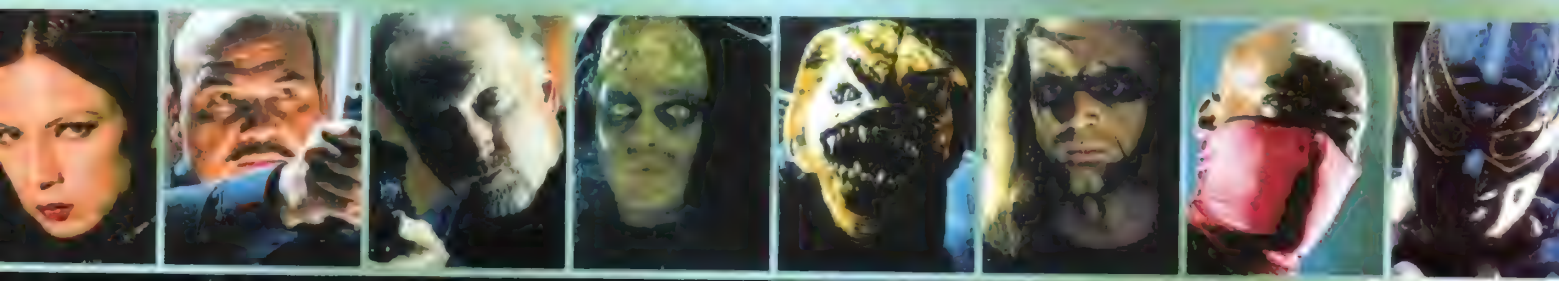
GUEULE DE BOIS

Mais les galères ne sont pas terminées, car les producteurs américains rejettent sans ménagement le montage du réalisateur (d'une durée supérieure à deux heures), décident de lui retirer définitivement son film et de bloquer le résultat pour une durée indéterminée. Ce n'est que deux ans après la fin de son tournage que **Black Mask 2** refait enfin surface dans une version écourtée d'au moins 20 minutes… Aussi hybride que ses catcheurs mutants, le montage final aboutit à quelque chose qui ne correspond finalement ni à la vision de Tsui Hark, ni aux espoirs de la Columbia, qui décide de saborder la carrière potentielle du film en le distribuant directement en DVD aux USA. Pire, Chinastar décide de sortir le film en salles à Hong Kong, quelques semaines après (en janvier 2003) en se désolidarisant complètement du réalisateur, puisque la société fait appel à une pléiade de stars locales (de Andy Lau à Cecilia Cheung) pour doubler le film en cantonais, en usant de dialogues parodiques n'ayant rien à voir avec le scénario d'origine. Même Lau Ching-wan – le partenaire de Jet Li dans le premier **Black Mask** – est de la partie.

En conclusion, cette expérience démontre à quel point essayer de faire du fric avec un génie équivaut à jouer à la roulette russe (on souhaite bien du plaisir aux producteurs des **James Bond** qui l'ont approché pour en réaliser le 21ème épisode ! – ndlr). Quoi qu'on en pense, **Black Mask 2** est à l'image de son réalisateur : définitivement inclassable et toujours surprenant. Julien et Laurent, qui se sont battus à ses côtés et ont survécu, n'ont pas encore complètement réalisé leur rêve. Gageons que **Black Mask 2** n'était qu'un échauffement et que le meilleur reste à venir. À bientôt les gars !

Frédéric AMBROISINE

(1) **Black Rose part 1 & 2** de Chu Yuan avec Connie Chan Bo-chu, est disponible en VCD chez Pearl City avec uniquement des sous-titres chinois.
(2) Il y a eu quelques brouilles entre Tsui Hark et Jet Li sur **Black Mask** et surtout sur **Once Upon a Time in China 3**, qui mit un terme à leur collaboration.
(3) **Black Door** : film d'horreur à petit budget réalisé par Kit Wong. Julien Carbon et Laurent Courtiaud en sont les scénaristes.



WILLARD
DE JAMES WONG

IL VOIT DES RATS

DÉCIDÉMENT, LE MANQUE D'INSPIRATION A ENCORE FRAPPÉ À HOLLYWOOD ! RÉACTION TYPIQUE DUE AU SYNDROME DE LA PAGE BLANCHE, VOILÀ QUE LA GRANDE INDUSTRIE DÉCIDE DE « REMAKER » UN FLEURON PAS VRAIMENT INDISPENSABLE DU CINÉMA BIS RICAIN : WILLARD. L'HISTOIRE D'UN HOMME REJETÉ PAR LA SOCIÉTÉ QUI CONNAÎT L'AMITIÉ AVEC UN RAT QUI NE LUI PORTE AUCUN JUGEMENT !

C'est à l'initiative de Glen Morgan, le comparse de toujours de James Wong (**Destination finale**, **The One**), que le projet de refaire **Willard** a germé. Le film original, réalisé par l'artisan Daniel Mann, nous contant la persécution quotidienne d'un jeune cadre au physique chétif, Willard (joué par Bruce Davison, le sénateur Kelly de **X-Men**), par son employeur sadique (Ernest Borgnine) et le reste de son entourage socio-professionnel. Seule lumière dans ce tableau noir, l'une de ses collègues de travail, la jeune Kathy (joué par une Sondra Locke débutante), qui com-

PARTOUT

pense tant bien que mal le malaise existentiel dont il souffre. Un soir, il recueille un rat blessé, le soigne, et le garde comme animal de compagnie. Ce rat, nommé Socrate, accompagne Willard partout où il va, y compris dans son travail, comblant ainsi le manque d'affection dont il est victime. Par la suite, c'est toute une meute de rongeurs que Willard apprivoise dans la cave de sa mère. Lors d'un accrochage avec son employeur à cause sa bestiole, Willard est le témoin impuissant de la mort de Socrate, provoquée par son entourage. C'est alors que celui-ci décide de faire de ses rats l'instrument de sa vengeance...

Le film fut un succès à sa sortie et engendra une suite infructueuse, **Ben le rat**, qui restera dans les annales à cause de sa chanson sirupeuse, « Ben », chanté par un Michael Jackson encore mur. À la question : quelle sera l'approche novatrice pour entreprendre ce remake ? Glen Morgan répond : « *Aucune ! Je veux rester fidèle au film original ! Le* **Willard** *de 71 était un sacré film d'horreur qui souffrait malgré lui d'un manque de budget flagrant. Avec le remake, je voulais combler ce manque, et rendre plus crédible son histoire avec les moyens nécessaires et la technologie d'aujourd'hui, voilà tout !* ». Un simple travail de réactualisation statique en somme. À priori, ne vous attendez donc pas à placer **Willard** aux côtés du **Convoi de la peur**, **Scarface**, **Nosferatu** et **Les Nerfs à vif**, dans le rang des remakes audacieux et novateurs ! L'envie de Glen Morgan répond à la loi systématique hollywoodienne, qui opte pour la quantité à défaut de la qualité. Morgan aurait pu rendre le film original bien meilleur en approfondissant les relations de Willard avec son entourage et en mettant en relief les relations troubles qu'il entretient avec sa mère, en réalité la véritable cause de son autisme social. Le **Willard** de 71 a été un peu trop vite labellisé comme un film d'horreur, alors qu'il est en fait un drame utilisant quelques ressources fantastiques pour dynamiser son histoire. Glen Morgan ne veut rien de tout ça, mais simplement plus de rats, plus d'effets et plus d'horreur !

Le rôle-titre a posé bien des problèmes à Glen Morgan et à la production. Aujourd'hui, il n'est pas bien simple de trouver une tête d'affiche au physique ingrat dans un monde dominé par le glamour et la plasticité sans faille. Après avoir pressenti Liev Schreiber (la série des **Scream**) et Joachin Phoenix (**U-Turn**) dans le rôle de Willard, Glen Morgan leur a préféré l'inquiétant Crispin Glover. Un choix audacieux, qui épouse parfaitement les besoins du rôle principal. « *Dès que j'ai posé mon regard sur Crispin, j'ai su tout de suite que je tenais notre homme. Malgré le fait qu'il souffre de névroses, il a accompli un travail hors normes !* ». Acclamé pour ses prestations de marginaux psychotiques dans des films comme **Sailor & Lula**, **Les Doors** et plus récemment dans **Charlie et ses drôles de dames**, Crispin Glover s'est montré plus qu'enthousiaste à l'idée de partager l'écran avec ces drôles de rongeurs. Le reste du casting comprend Laura Harring (**Mulholland Drive**), qui reprend le rôle de Sondra Locke, Jackie Burroughs (**Dead Zone**) et le vétéran R. Lee Ermey (**Full Metal Jacket**) qui succède à Ernest Borgnine. Mais les véritables stars du film, les rats, seront issus du studio d'effets spéciaux Character Shop de Rick Lazzarini et Bill Terezakis (les responsables du prochain **Freddy vs. Jason**). Pourtant, Morgan a insisté pour que de vrais rats soient présents lors des scènes d'action du film. « *Nous cherchions cette variété de rats mythiques, que tout le monde a vu dans des terrains sombres. Nous avons donc opté pour les rats de Gambie, en Afrique. Ces bestioles sont tellement grosses que les Africains les veulent comme substitut à la viande de bœuf !* ». Un effet efficace. À la vue de la bande-annonce, on ne peut que rester pantois devant la taille de ces rats qui pullulent à l'écran. Programmé pour le 14 mars aux States, Glen Morgan annonce **Willard** comme : « *Un film rampant, sombre et cruel à l'image des rats du film !* ». Résultats des courses sur nos écrans en avril.

Fathi BEDDIAR

L'hallucinant Crispin Glover dans le rôle titre de Willard, un paria solitaire en marge de la société qui se découvre une nouvelle amitié avec une multitude de rongeurs carnassiers : quand un névrosé se décide à en incarner un autre.

IL ÉTAIT UNE FOIS LA MARVEL : APRÈS UNE SÉRIE DE PURGES SPÉCIALEMENT CONÇUES POUR LE PETIT ÉCRAN ET UNE SUITE DE PROJETS HEUREUSEMENT AVORTÉS, LA FIRME PRENDRA ENFIN SON ENVOL SUR LA TOILE AVEC UNE SÉRIE DE RÉUSSITES ALLANT DU BON AU CHEF D'ŒUVRE, DE X-MEN À SPIDER-MAN EN PASSANT PAR BLADE. PREMIER FAUX PAS DE CETTE RENAISSANCE : LE DAREDEVIL DE MARK STEVEN JOHNSON. ET LA GAMELLE N'EST PAS BELLE À VOIR !

À L'AVEUGLETTE

DAREDEVIL DE MARK STEVEN JOHNSON

Y'en a qui n'ont vraiment pas les yeux en face des trous. Prenez Mark Steven Johnson par exemple : ce dernier assume parfaitement la plupart des choix saugrenus qui parsèment son adaptation de *Daredevil*. Avant même la sortie du film, le fan sait donc déjà que le Caïd sera désormais noir et qu'Elektra, magnifique amazone méditerranéenne, sera interprétée par une bonne grosse texane élevée au yaourt. Et pour le costume du Tireur, il pourra toujours se gratter ! Le pire, finalement, sera de constater que ledit fan, qui, à l'époque d'un Michael Keaton en Batman, gueulait comme un veau son mécontentement, s'est clairement assagi et accepte ces modifications qui vont déjà à l'encontre même du matériau de base. À ce train-là, on pourrait presque lui coller Woody Allen dans **Blade III** qu'il ne lèverait pas le moindre petit sourcil.

Mais comme disait même : *« Faut pas dire qu'on aime pas avant d'avoir goûté ! »*. Ok, après vision, autant se poser la question tout de suite : *« Qu'est ce qu'elle y connait au cinoche, même, d'abord ????? »*. Parce que finalement, si Mark Steven Johnson s'en était tenu à ces modifications raciales et vestimentaires, il aurait éventuellement encore pu tirer la substantifique moelle d'un personnage hors du commun, un héros qui tire ses pouvoirs de sa propre infirmité, un homme tout simplement consumé par la mort de son père et obnubilé par la vengeance. *« Une sorte de croisement entre Spider-Man et Batman »* comme dirait Big Dam Granger, ultime fan du Diable aveugle, pour résumer le bonhomme en une phrase forcément réductrice. Autoproclamé fan ultime lui aussi, Johnson s'en tient pourtant à cette formule lapidaire, en y adjoignant les autres super-heros qui auront réussi leur passage sur grand écran avec succès. En effet, quand bien même certaines des séquences sont directement issues du comics, on a l'impression de les avoir déjà vues dans une autre adaptation, en bien mieux même : DD se jette dans le vide tandis que la caméra le contourne dans sa chute (à la **Blade II**), saute d'immeuble en immeuble en défiant les lois de la gravité (à la **Spider-Man**), se bat sur un toit contre Elektra (comme Batman et Catwoman dans **Batman le défi**) ou encore pose sur la croix d'une église dans une image directement issue d'une cover pré-existante (et pourtant l'image fait directement allusion à **The Crow**, fallait y arriver !). Le comble ? Un générique en braille swinguant sur le panorama de New York ! On ne vous fera pas l'offense de vous rappeler de quel film récent cette idée est tirée, mais autant dire que les caractéristiques de Daredevil, le personnage comme le film, en sont sacrément amoindries…

Le comic-book à l'écran ne supporte pas vraiment la demi-mesure, c'est un fait. Si le début, retraçant les origines du héros (les pouvoirs, le traumatisme, la base complètement solitaire), la suite nivèle tellement par le bas qu'on a encore du mal à croire que c'est le même Avi Arad initiateur du **Spider-Man** de Sam Raimi qui est aujourd'hui responsable de cette catastrophe ! Le fan aura ainsi le droit de contempler son héros manier le bâton tel un pizzaiolo pété au Chianti (la caméra penche de traviole, ça aide…) lors d'une séquence de présentation au ridicule achevé, se poursuivant par un combat d'environ deux minutes montre en main (comme tous ceux du film d'ailleurs…). Il aura aussi par la suite la chance ultime de le voir draguer Elektra (Jennifer Garner) en civil lors d'un combat posant une question fondamentale que personne n'avait encore songer à se poser : *« Lequel des deux possède la plus grosse bite ? »*. L'hallu totale ! Mais ce n'est finalement rien à côté du traitement que subit le Tireur (le généralement excellent Colin Farrell, ici mauvais comme c'est pas permis de l'être), un bouffon sans personne pour répondre à ses pathétiques grimaces. Pire même, un méchant guignol si terrifiant qu'il est capable de buter une vieille raciste avec une cacahuète et qu'il fait peur aux rats de gouttières ! On ne parle même pas du Caïd (Michael Clarke Duncan), monstre de graisse musculeuse dans le comics, mais gros culturiste bovin en costume trois pièces se faisant vite exploser les rotules dans le film. Dans le souci de rendre son œuvre sombre (et surprenante), Johnson s'inspire également des storylines de Frank Miller, qu'il résume pourtant de manière fulgurante au risque de nuire aux personnages. Pour exemple : Elektra en costume, n'apparait qu'une petite minute trente à tout péter et déjà, un pan entier de son histoire est survolée ! Ce traitement scénaristique étant suivi par les hésitations d'une caméra à l'épaule tremblotante allant jusqu'à faire la toupie autour des personnages (**Batman Forever** style !), on aura vite fait de lâcher l'affaire avant qu'un gag final, inclus dans le générique, ne nous rappelle in extremis qu'on s'est bel et bien foutu de notre gueule… Ami lecteur, pour rendre justice au personnage, procure-toi plutôt le **Daredevil** de David Sarrio dont nous parlait déjà Rafik dans le numéro 135 : ça dure 6 minutes, ça a coûté 2500 fois moins cher et c'est pourtant cent fois plus respectueux que le Mark Steven Johnson. À bon entendeur…

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2002. RÉAL. : MARK STEVEN JOHNSON. SCÉN. : BRIAN HELGELAND & MARK STEVEN JOHNSON D'APRÈS LE COMICS MARVEL. DIR. PHOT. : ERICSON CORE. MUS. : GRAEME REVELL. PROD. : AVI ARAD, GARY FOSTER, ARNON MILCHAN, KEVIN FEIGE & BECKI CROSS TRUJILLO POUR 20TH CENTURY FOX, MARVEL ENTERTAINMENT, HORSE SHOE BAY PRODUCTIONS ET NEW REGENCY. INT. : BEN AFFLECK, JENNIFER GARNER, MICHAEL CLARKE DUNCAN, COLIN FARRELL, JON FAVREAU, JOE PANTOLIANO, DAVID KEITH, SCOTT TERRA… DUR. : 1H42. DIST. : UFD. SORTIE LE 19 MARS 2003.

SANS PEUR ET CENT REPROCHES

LORS DE LA TOURNÉE PROMO DE **SPIDER-MAN** AU JAPON, SAM RAIMI SE VIT DEMANDER PAR UN JOURNALISTE QUEL ÉTAIT L'AUTRE HÉROS MARVEL QU'IL SOUHAITAIT VOIR À L'ÉCRAN. CE À QUOI IL RÉPONDIT SANS HÉSITER : *« DAREDEVIL ! »*. SUPER-HÉROS ROMANTIQUE PAR EXCELLENCE (SON HISTOIRE D'AMOUR AVEC ELEKTRA RESTE UN ÉLÉMENT ESSENTIEL DU FILM), DAREDEVIL ET SES PREMIÈRES AVENTURES CINÉMATOGRAPHIQUES SONT DÉSORMAIS VISIBLES SUR TOUS LES ÉCRANS DU MONDE ENTIER. VOUS SAVEZ QUOI ? SAM RAIMI RISQUE DE NOUS FAIRE UNE DÉPRESSION !

Si l'on excepte une apparition ridicule dans le téléfilm ***Le Procès de l'Incroyable Hulk*** (qui date de 1989), Daredevil n'aura connu aucune transposition live, même si la Marvel planchait déjà sur un projet d'adaptation depuis des années. Aussi bizarre que cela puisse paraître, le véritable instigateur du projet, qui remonte au début des années 90, sera notre Christophe Gans national. Celui-ci aurait aimé pouvoir s'atteler à un **Daredevil** sombre et proche du comics, mais la Fox, alors propriétaire des droits, s'y oppose, préférant de loin livrer un film tout public. Ça ne démarre donc pas sous les meilleurs auspices et Gans décide de se retirer avant la casse. Au fil des années, le projet muera, se développera, passant de main en main et de studio en studio. La Warner, par ailleurs propriétaire de DC Comics (*Superman*), firme rivale de Marvel, s'y intéresse sérieusement et souhaite y attacher Wolfgang Petersen, qui a déjà tâté du « super-héros » en transformant Harrison Ford en super-président dans le très rigolo **Air Force One**. Puis, le nom de Kevin Smith (**Dogma**) fait surface : il est en effet scénariste pour le comics, et verrait bien Robert Rodriguez porter son éventuel script à l'écran, d'autant que son pote Matt Damon est très tenté par le rôle du justicier masqué. Plus concrètement, Sony souhaite produire le film et annonce Stephen Norrington (**Blade**) à la réalisation, sur un scénario de l'inévitable Chris Columbus (**Mme Doubtfire**), qui faillit bien il y a quelques années tourner une adaptation des *Quatre Fantastiques* pour faire plaisir à ses gosses (il s'est depuis rabattu sur **Harry Potter**). Toutes ces personnes rattachées à **Daredevil** abandonnent vite le navire et le véritable envol du projet ne se fait qu'à la fin de l'année

1999, avec l'arrivée de Mark Steven Johnson, fanatique acharné du comics, armé d'un script béton très influencé par le travail de Frank Miller (*Batman : Dark Knight*), à qui l'on doit la renaissance de *Daredevil* chez Marvel.

LE P'TIT NOUVEAU

Avec un seul film à son actif (**Simon Birch**, un drame mielleux sur un… handicapé), Johnson parvient à convaincre Sony de lui confier la réalisation de **Daredevil**… On se demande encore comment il a fait ! Reste que deux mois plus tard, Marvel décide de retirer le projet au studio pour le revendre à New Regency, société distribuée par la Fox. Retour à la case départ donc, mais Johnson reste toujours attaché au projet, vu que son script emporte l'adhésion de ses nouveaux employeurs. On se demande vraiment comment il a fait, nom de Dieu ! Commence ensuite le choix du comédien apte à rentrer dans la peau du personnage. Producteur du film avec Arnon Milchan (**Heat**) et Avi Arad (le producteur attaché à Marvel Studios, chargé de prendre en main la transposition des héros de la firme), Gary Foster (**Nuits blanches à Seattle**… hum !) balance des noms à la pelle, de Edward Norton (qui refuse) à Mark Wahlberg en passant par Guy Pearce et (encore) Matt Damon. Parallèlement, James Acheson (**Spider-Man**) est engagé pour concevoir le costume de Daredevil. Un poste capital, puisque tous les comics qui seront publiés par Marvel après la sortie du film devront s'aligner sur les nouveaux looks des personnages (c'est déjà le cas avec *Daredevil : The Target*, écrit par Kevin Smith et dessiné par Glenn Fabry). Acheson passe huit mois à créer un look transposable à l'écran, ce qui nous donne un résultat proche de celui d'un motard en armure de cuir rouge, couleur qui vire au noir lorsque Daredevil évolue dans les ténèbres, tandis que son masque sculpté arbore des lentilles oculaires rouges. Et dire que nos enfants vont grandir en lisant un *Daredevil* dont le héros semble tout droit sorti des Village People… Pendant que Brian Helgeland (**Payback**) retouche le script (il sera d'ailleurs crédité scénariste à part entière, même si l'on se doute que son apport reste purement tactuel), l'acteur est enfin choisi : ce sera Ben Affleck. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que son nom est associé à celui de Daredevil, puisqu'il a rédigé la préface du graphic novel consacré au personnage par son ami Kevin Smith et Joe Quesada, *Daredevil : Guardian Devil*. En outre, si Affleck n'y connaît rien aux comics en général, c'est une autorité pour tout ce qui concerne Daredevil, héros de son adolescence. Heureusement que tous les projets ne suivent pas la même voie, sinon on se serait retrouvé avec un Freddy Prinze Jr dans le rôle de Peter Parker !

CLINS D'ŒIL

C'est donc dans la foulée du tournage de **Spider-Man** que Marvel Studios lance celui de **Daredevil** au printemps 2002. Budget annoncé : 50 millions de dollars. Aucune des modifications apparentes (le Caïd black, le costume d'Elektra et celui du Tireur) de Mark Steven Johnson ne semble affecter la communauté de fans, peut-être bien parce que le réalisateur se met à leur place en tant que lecteur assidu : *« Que Daredevil soit le seul super-héros possédant un handicap est quelque chose d'exceptionnel. Dans un film comme* **Blade**, *qu'au demeurant j'aime beaucoup, on sait qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter pour le héros, que de toute façon, il s'en tirera. C'est pour cette raison que* **Daredevil** *démarre sur un plan où il est*

Photos sur ces deux pages : Du cuir, des coups de latte, des positions improbables… A priori, on ne peut pas vraiment dire que la relation entre Daredevil (Ben Affleck) et Elektra (Jennifer Garner) soit d'un romantisme flagrant. Quand sentimentalisme de midinette, esthétique SM et poses pseudo-post-matrixiennes ne font pas bon ménage…

vraiment amoché, où il se voile de son sang. Le reste du film est raconté en flashbacks, parce que j'aime l'idée que dès le départ, on se sente proche du héros, et le présenter de cette manière vous force à vous inquiéter pour lui. C'est quelque chose que je n'ai encore jamais vu, et avec tous ces films adaptés de comics qui sortent à l'heure actuelle, il m'a semblé important d'adopter un traitement unique en son genre, qui rende le film différent des autres. En outre, l'idée d'un avocat qui est aussi un bourreau est un concept fantastique. ». Ce que Johnson semble oublier, c'est que son Daredevil subit exactement les mêmes souffrances que Blade, exactement au même moment, c'est-à-dire dans ce passage obligé du second au troisième acte stigmatisant la mort symbolique du héros. Rien de bien neuf en somme, et, n'en déplaise au réalisateur, le procédé du flash-back n'est pas apparu avec son film… Ce n'est que dans la citation référentielle que Johnson parvient finalement à prouver qu'il connaît effectivement le comics et son univers : le Josie's Bar, lieu inventé par Frank Miller dans *The Man Without Fear*, est le théâtre d'une homérique baston nocturne et les noms des personnages secondaires sont un vrai catalogue des éditions Marvel : Jack Kirby (occasion pour Kevin Smith d'effectuer un cameo), John Romita, Joe Quesada, Bill Everett… Bien, mais on aurait autant aimé que les noms en questions servent surtout d'influences directes au film, aussi bien d'un point de vue scénaristique que visuel.

RAJOUTS ET COUPURES

C'est au beau milieu du tournage que le choc se produit : **Spider-Man** sort sur les écrans US et totalise 114 millions de dollars pour son premier week-end ! Tous les records sont explosés et la Fox prend conscience qu'elle possède de l'or entre les mains. Petit problème : **Spider-Man** s'est également vendu sur des images fortement impressionnantes, ce qu'on appelle dans le jargon hollywoodien des « money shots ». Les exécutifs des studios, on le sait, n'hésitent jamais à revoir le matériau de base pour se calquer sur un succès populaire, surtout si cela peut attirer un public supplémentaire. À ce niveau-là, **Daredevil** prend très vite la forme d'un « work in progress ». La Fox rajoute ainsi 20 millions de dollars dans la besace de Mark Steven Johnson, pour que celui-ci puisse truffer son film de plans « à la **Spider-Man** », ce qui contente Avi Arad au plus haut point, lui qui se plaignait de l'étroitesse du budget dont le premier **X-Men** avait souffert. La face du film tel que l'envisageait Johnson au départ en est clairement

Ci-dessous, de gauche à droite :
Le Tireur (Colin Farrell), un assassin complètement pété du bulbe, adepte du démastiquage de vieilles à la cacachuète.

Le Caïd (Michael Clarke Duncan), un chef mafieux qui passe le plus clair de son temps à regarder par sa fenêtre en tétant son cigare d'un air concerné.

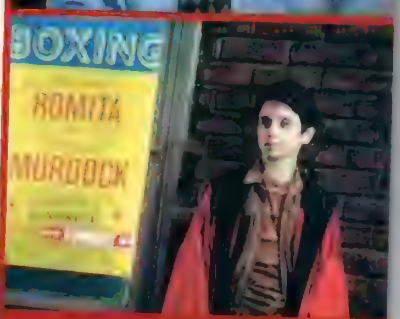
Le duel final, dans une église, entre le Tireur et DD.

changée. Celui-ci déclarait en début de tournage : « *C'est un gars comme vous et moi. Si vous lui tirez dessus, il meurt. Il se contente de ses facultés naturelles, ce qui le rend plus physique et plus brutal que la plupart des super-héros. S'il devait sauter du troisième étage, il se casserait sans doute la jambe à l'atterrissage, mais il se relèverait et continuerait de courir malgré la douleur.* » Quand bien même il aurait clairement raison, on ne peut pas vraiment dire que son film parle pour lui, étant donné que ces plans « beefcakes » confèrent au super-héros une aura de quasi-invulnérabilité, le montrant sauter d'immeubles en immeubles. À la **Spider-Man** donc… Au passage, le studio aurait-il foutu son nez dans le montage pour retirer certaines des sous-intrigues du film ? Le personnage de taulard que devait incarner Coolio, par exemple, n'est plus présent dans le produit fini. Certains des plans montrés dans la bande-annonce sont également absents et la plupart des personnages qui entourent le héros, du Caïd à Elektra en passant par le Tireur, sont clairement réduits à des faire-valoir secondaires. Au passage, pour tous ceux qui se demandent pourquoi Colin Farrell, d'ordinaire si sobre (et excellent), semble tout droit sorti d'une convention de side-kicks insupportables, on préfère laisser l'acteur parler : « *Pour moi, le personnage du Tireur dans* **Daredevil** *est un prétexte pour m'amuser. J'ai décidé d'en faire des tonnes jusqu'à ce que quelqu'un me stoppe dans ma course.* ». No comment !

J'VEUX DU CUIR !

De la moyenne production de 50 millions de dollars (le minimum vital pour une production de standing à Hollywood désormais), **Daredevil** passe au blockbuster pété de fric à hauteur de 70 millions. 50 autres millions sont donc adjoints à la promo, autant axée autour de l'histoire d'amour entre Matt Murdock et Elektra Natchios (le film sort pour la Saint Valentin) que sur le soundtrack omniprésent (éclipsant ainsi le score de Graeme Revell, engagé pour ses performances gothiques à la **The Crow**) et l'action non stop (vision faussée du film). Autant dire que dans la foulée de **Spider-Man**, avec toutefois un résultat bien plus modeste, la Fox et Marvel ont vu juste : en dix jours, **Daredevil** aura rapporté la modique somme de 70 millions de dollars. Une affaire qui roule, comme on dit. En ce qui concerne la qualité du film, nous laisserons le mot de la fin à ce brave Ben Affleck : « *Si le film est raté, on ne dira pas seulement que j'ai joué dans un mauvais film. On dira que j'ai joué dans un mauvais film avec un costume en cuir tout rouge !* ». Difficile de ne pas lui donner raison…

Cédric DELELÉE



Ci-dessous, de gauche à droite et de haut en bas : Duel final entre DD et le Caïd. Y'en a un qui va pas tarder à se transformer en table basse…

Le Tireur contre Elektra. Un duel dont le ridicule n'a d'égale que la rapidité.

Matt Murdock avec Ben Urich (Joe Pantoliano), le journaliste qui sait tout mais qui veut rien dire.

Le Tireur réclame un costume au Caïd… Qu'est-ce qu'on rigole alors…

Foggy Nelson (Jon Favreau), un faire-valoir insignifiant qui se cache sous l'identité du meilleur ami de Murdock.

Le petit Scott Terra joue le rôle de Matt Murdock enfant. Sachant que Mark Steven Johnson a réalisé le film, on peut se demander ce que pense Terra, de Johnson… Non ?

LANCÉE EN 1964, LA SÉRIE *DAREDEVIL* RACONTE LES AVENTURES D'UN HÉROS QUE LE SORT A PRIVÉ DE SES YEUX TOUT EN LUI CONFÉRANT, EN ÉCHANGE, DES DONS SURHUMAINS. LOIN D'ÊTRE AUSSI INSTANTANÉ QUE POUR SON COLLÈGUE SPIDER-MAN, LE VÉRITABLE SUCCÈS SE SERA FAIT ATTENDRE PENDANT DES ANNÉES DE VALSE-HÉSITATION ET D'EXPÉRIMENTATIONS...

BULLES EN BRAILLE

À la différence de *Spider-Man*, *Batman* ou *Superman*, *Daredevil* est une série qui s'est longtemps cherchée. Ou tout du moins, disons que ses auteurs, le scénariste Stan Lee et le dessinateur Bill Everett (aidé de Jack Kirby pour le design du costume originel) n'avaient pas franchement une idée de la direction à prendre. Car *Daredevil*, à la base, est un patchwork formé pour capitaliser sur divers succès précédents. On sent bien l'envie de démarquer *Batman*, publié par le concurrent DC Comics. On sent aussi la volonté de renouer avec le succès que Stan Lee avait connu grâce à *Spider-Man* quelques mois plus tôt. Le Daredevil moderne naît donc en 1964 du mélange de toutes ces influences. DD est conçu d'abord comme un «*Spider-Man* bis». Il remplace la toile d'araignée par son lasso-canne, et utilise, à la place des instincts prémonitoires de Spidey, un sens-radar. Stan Lee l'expliquera en disant qu'il est similaire à l'aptitude des chauves-souris à se déplacer dans le noir. Hélas, «l'homme chauve-souris», c'est déjà pris. D'où ce nom de Daredevil, repiqué sur un précédent super-héros célèbre, un vieux concurrent de Batman, dont la série avait duré une quinzaine d'années et s'était arrêtée à peine 8 ans plus tôt (et dans laquelle, comme par hasard, il y avait déjà un super-héros aveugle : Nightro). Finalement, donc, au cas où vous l'ignoreriez, le petit Matt Murdock est fauché par un camion contenant des matières radioactives. L'accident le prive de sa vue mais l'irradie et multiplie ses autres sens (l'ouïe, le toucher...) tout en déclanchant ce mystérieux sens-radar. Quelques autres touches batmaniennes perfectionneront les débuts du personnage de Stan Lee, comme par exemple une collection d'ennemis grotesques dont le mode d'opération est similaire d'une série à l'autre : ainsi, dans les univers respectifs de Batman et du Daredevil actuel, on trouve un expert de la peur (respectivement Scarecrow et Mister Fear), un leader de gang obsédé par les oiseaux (le Pingouin et le Hibou), un criminel à gadgets comiques (le Joker et le Pitre), etc. Et puis, il y a aussi en commun l'idée de venger la mort d'un ou de plusieurs parents... Toutefois, parce que sa firme possède déjà un héros milliardaire (Iron Man), Stan Lee ne fera pas de Murdock un cador des finances, afin d'éviter le double emploi.

ROMAN-FEUILLETON

L'alter ego de Matt Murdock est porté sur les fonts baptismaux en avril 1964 (*Daredevil* vol.1 # 1, traduit en français dans *Strange* # 1). Mais, très vite, les choses se passent mal sur le plan créatif. Le dessinateur, Bill Everett (un géant de l'histoire des comics, créateur, entre autres, de Namor le Submariner), a des problèmes de santé et d'alcoolisme. Il est remplacé, au bout du numéro 7, par celui qui était jusque-là son encreur, Wally Wood. Mais sur le plan créatif, le super-héros a d'autres problèmes pour trouver sa place. DD, à l'époque, est un héros vêtu de jaune, noir et rouge, qui peine à trouver son charisme. Qui plus est, Marvel s'aperçoit que la répartition des couleurs sur ce costume est le même que sur l'armure jaune et rouge d'Iron Man. Pour toutes ces raisons, on commande d'urgence un relookage et la promotion de Wally Wood coïncide avec la mise en place d'un costume définitif, entièrement rouge. Pourtant, les problèmes de positionnement de la série ne sont pas réglés. Daredevil affronte aussi bien des super-menaces comme Submariner que de simples brutes de comptoir comme le Ox. *Daredevil* hésite alors entre deux routes : affronter seulement des menaces relevant de la science-fiction ou au contraire se concentrer sur des gangsters dans les bas-fonds de New York. Une demi-douzaine de numéros plus tard, il faut déjà changer de dessinateur. On appelle à la rescousse l'artiste John Romita Senior, qui deviendra célèbre plus tard avec *Spider-Man*, mais lui aussi ne reste que peu de temps. Lassé par ce personnage qu'il peine à définir, le scénariste se lance dans une douzaine d'épisodes (# 12 à 24) où Daredevil va devoir partager assez souvent la vedette avec Ka-Zar, un ersatz de Tarzan. Nous sommes déjà au 25ème épisode et Lee n'a toujours pas trouvé ce qu'il veut faire de cette série. Il a alors, enfin, une idée pour caractériser le magazine : donner au même super-héros deux identités distinctes. Démasqué par ses amis alors qu'il est en train de se changer, Matt Murdock a cette idée : puisque son entourage (qui se réduit à son associé Foggy Nelson et à sa secrétaire Karen Page) le sait aveugle, il s'invente de toutes pièces un frère qui ne l'est pas. Matt leur explique que DD, ce n'est pas lui mais son frère jumeau, Mike. Le héros va donc alternativement jouer le rôle de Matt et de Mike, mettant en place malgré lui un

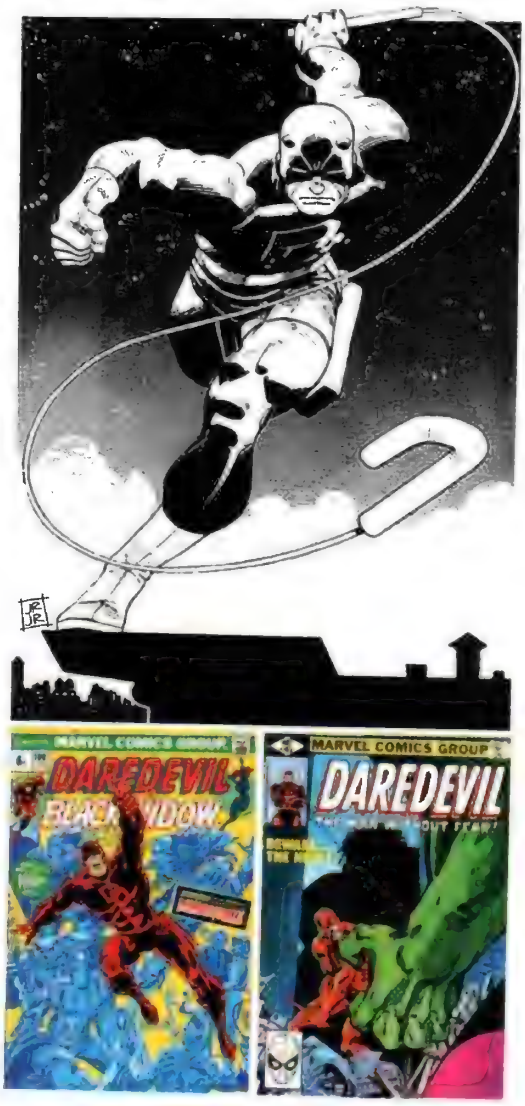
Ci-dessus :
Quatre magnifiques exemples de couvertures où l'on retrouve plus de punch et de mouvement que dans le film de Mark Steven Johnson. Quand le comics vole la vedette au cinéma !

Toutes les illustrations de ces 2 pages : TM & © 2003 Marvel Characters, Inc.

triangle amoureux avec Karen Page, charmée par Mike mais le trouvant exubérant alors que dans le même temps, elle a des sentiments pour Matt, qui ne veut pas lui imposer de vivre avec un aveugle. Un vrai scénario sorti de Santa Barbara mais qui a au moins le mérite de donner à la série une direction. Dans le même temps, un dessinateur s'est finalement installé dans la série. L'arrivée de Gene Colan a un impact sur le personnage : finis les combats où il aurait suffit de décalquer la silhouette de Captain America ou Spider-Man et de mettre DD à la place. Colan met au point un style distinctif, beaucoup plus en jeu de jambes, en figures acrobatiques, que la plupart des autres héros du genre. En 1968, dans *Daredevil* vol.1 # 41, Stan Lee organise la mort de Mike Murdock. Mike/Matt est tombé dans les griffes d'un maître-chanteur qui projette de révéler que Mike est Daredevil. Matt mets en scène alors une fausse mort pour son frère tout aussi faux. Mike est mort mais le côté «feuilleton à l'eau de rose» qu'il a apporté à la série va se poursuivre pendant des années. Car Matt ne tarde pas à révéler à Karen qu'il est Daredevil... Malheureusement, il choisit pour le faire un moment peu judicieux : le père de Karen, qui était criminel, vient de mourir dans un combat contre Daredevil. La belle est donc au centre d'un nouveau dilemme...

LE CHOC MILLER

Mais à l'aube des années 70, *Daredevil* ronronne au niveau lectorat et n'a pas trouvé son public. Marvel projette un temps de fusionner la série avec une autre en difficulté et d'en faire un seul magazine dans lequel évolueront deux héros devenus partenaires. Il y a une héroïne qui n'a pas sa propre série et qu'on vient de «spidermaniser» : Black Widow (la Veuve Noire), une rousse incendiaire dans une combinaison de cuir. Marvel a l'idée de réunir ces deux acrobates : le magazine est alors retitré *Daredevil & Black Widow*. Karen Page est poussée hors de la série tandis que la Veuve Noire devient l'amante de Daredevil/Matt Murdock. Un choix qui dépasse les conventions de l'époque car cela ne se fait pas trop de «coucher», chez les super-héros, encore moins de montrer sur le long terme la vie «à la colle» de deux personnages non-mariés dans une revue a priori destinée aux enfants...
Avec la Veuve Noire, *Daredevil* gagne encore un peu moins de quatre années de sursis. Puis, les ventes baissent de nouveau et Marvel se dit alors que, peut-être, en retirant la Veuve de la série, il en relancera l'intérêt. Peine perdue, les ventes continuent de décliner tout au long des années 70 et l'on en vient à envisager l'arrêt pur et simple du magazine. En 1979, vu qu'il n'y a pas grand chose à perdre, Marvel lance, quand même, un dessinateur alors inconnu et peu onéreux, un certain Frank Miller. À l'époque, Miller est quasiment SDF à New York. Son Daredevil, très dynamique, est aussi beaucoup plus urbain. Très vite, Miller suscite l'intérêt du lectorat au point qu'on en vient alors à lui confier aussi le scénario. C'est une bombe : Miller réinvente de fond en comble l'univers de DD. Ses pouvoirs ? Ils ne lui viennent peut-être plus d'un baril radioactif mais d'un «maître» mystérieux, Stick, qui a entraîné l'enfant. Jamais évoquée auparavant, la sculpturale Elektra, amour d'enfance de Matt et douée des mêmes pouvoirs que lui, fait également son entrée... Miller va chercher dans le passé de la série *Spider-Man* un personnage tombé en désuétude, le Caïd (the Kingpin) et l'implante dans le petit monde de *Daredevil*. Le gangster obèse de *Spider-Man* devient alors une menace charismatique, le plus grand (et le plus gros ?) ennemi de DD. Regardé par beaucoup comme étant l'époque définitive de *Daredevil*, le premier passage de Miller forme environ une quarantaine d'épisodes (sur la fin, il ne dessine plus mais reste scénariste) avant que l'auteur ne vogue vers d'autres horizons après des désaccords avec l'éditeur (Miller voulait ressusciter de manière formelle Elektra, qu'il avait tué dans un épisode précédent. Le patron du moment, chez Marvel, Jim Shooter, l'en empêchera, accordant tout au plus un dernier plan d'Elektra en blanc, qui pouvait être, ou ne pas être, son fantôme).



De haut en bas : «Tête à cornes», tel que John Romita Jr. l'a imaginé...

Au fur et à mesure de ses aventures, DD a rencontré de nombreux autres super-héros, tels que la séduisante Veuve Noire ou Hulk, notre mastard verdâtre préféré.

RENAISSANCE

Quelques années plus tard, cependant, Miller sera appelé à la rescousse une nouvelle fois sur la série. C'est *Born Again*, la version trash de l'ambiance roman sentimental des 70's qu'avait connue la série : Miller ressort de la naphtaline Karen Page, une des rares personnes dans la confidence de l'identité de Murdock. Devenue pornstar, puis prostituée, puis simple camée, elle vend ce secret pour un shoot de plus. Le Kingpin sait alors qui est Murdock et fait de sa vie un enfer. Son bureau est radié, sa maison détruite... Miller en profite pour ramener encore un autre perso dont on ne nous avait jamais parlé : sa mère, devenue nonne... Au terme de ces six épisodes expiatoires, Murdock en ressort transformé, réuni avec Karen, à qui il pardonne tout. Malheureusement, là encore, des désaccords et la censure font que des épisodes ultérieurs ne seront jamais finalisés par Miller. Ses successeurs défont alors rapidement ce qu'il a fait (ou le contraire) et Murdock se retrouve en quelques mois l'avocat qu'il était avant *Born Again*.
Le temps passe, et après quelques nouvelles tentatives pour redynamiser cette série décidément bien difficile à vendre, le spectre de l'annulation refait surface. C'est alors que Joe Quesada et Jimmy Palmiotti, créateurs du label Event Comics, proposent un deal au boss de la Marvel : on leur donne Daredevil et une poignée de personnages peu vendeurs et ils en font des hits. Encore une fois, la «Maison des Idées», n'ayant rien à perdre, leur donne carte blanche. *Daredevil* renaît donc, en septembre 1998, sous la bannière Marvel Knights. Quesada assure lui-même les dessins et place au scénario le réalisateur Kevin Smith. Le succès est foudroyant. Une des clés du succès est bien évidemment la filiation avec l'ère de gloire de Frank Miller.
Depuis deux ans, nouveau tournant : Daredevil se fait plus discret, mais Matt Murdock est lui au centre de toutes les attentions. À la manière des séries télé sur l'univers du barreau, on suit des procès in extenso, des enquêtes, des coups tordus. En fin de compte, *Daredevil* est une série qui aura navigué de crise en crise. Cela aura cependant servi à expérimenter des concepts audacieux et passionnants et à porter bonheur à ses créateurs. Frank Miller a ensuite réinventé Batman (un signe !) dans *Dark Knight*. Quant à Joe Quesada, il est carrément devenu le rédacteur en chef de Marvel Comics.

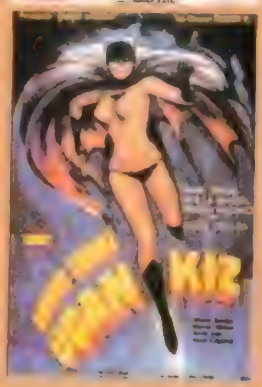
Xavier FOURNIER et Fabrice SAPOLSKY

LA COLÈRE DES

DAREDEVIL SUIT UN NOMBRE INCALCULABLE D'ADAPTATIONS FOIREUSES QUI AURONT, EN LEUR TEMPS, MARQUÉ LE GENRE D'UNE PIERRE NOIRE. TOUS NOS HÉROS FAVORIS AURONT EFFECTIVEMENT, À UN MOMENT OU À UN AUTRE, SUBIT LES OUTRAGES LES PLUS AFFLIGEANTS QUE LE CINÉMA ET SES TÂCHERONS LES PLUS NOBLES POUVAIENT LEUR OFFRIR. COMME ON L'A DIT, LE COMICS AU CINÉMA NE SUPPORTE PAS LA DEMI-MESURE. RETOUR CHRONOLOGIQUE SUR LES PLUS BEAUX FLEURONS/ÉTRONS DU GENRE ET HISTORIQUE DU PARFAIT FILM COMICS RATÉ. ENFILE TA CAPE ET BOUCHE-TOI LES SINUS MÉMÉ, ÇA SENT PAS LA ROSE !

JUSTICIERS EXOTIQUES

Les super-héros de comic books ont largement dépassé le cadre américano-américain de leurs actions pour devenir des figures de la pop culture mondiale - quitte à parfois rectifier certains traits de leur personnalité (les Turcs rajoutent par exemple une moustache à Superman dans leurs éditions locales) ou à créer de nouvelles figures.
Le cinéma ne tarda pas non plus, un peu partout aux quatre coins du monde à s'emparer de personnages phares comme Superman, Spider-Man, Batman ou encore Batwoman.
La Turquie, grande place de production durant les 60's et 70's, accoucha de plusieurs versions particulièrement colorées de nos bonhommes en collants. **Supermen Dönüyor** (Kunt Tulgar - 1979) est dans le domaine un film particulièrement flamboyant. Imaginez deux secondes : Superman interprété par un grand gringalet qui, dès qu'il prend son envol (c'est à dire qu'il saute mollement sur ses deux pieds pour nous donner l'impression du départ) est remplacé par un Big Jim accroché à un bout de fil que des techniciens baladent devant la caméra. Un délice !



Ces mêmes deux décennies virent débouler une flopée de supers hommes sur les grands écrans des cinémas de quartier de la planète. L'Italie nous sortit le très kitsch **3 Supermen** (Gianfranco Parolini sous le pseudo Franck Kramer - 1967), film d'action dans lequel trois bonshommes en tenue moule bite luttent contre des méchants dans d'anthologiques bastons de piliers de comptoir. La formule rencontra un succès certain et donna naissance à plusieurs suites, dont une reprise chez le voisin turc nommé Çilgin Kiz Ve üç Süper Adam (Cavit Yörügü) - 1973). Taïwan (à moins que ce ne soit HK ?) nous balança l'hallucinant **Bruce Lee contre Superman** (Wu Chia Chun - 1975), vide abyssale cinématographique tourné sous PCP, dans lequel Kato (!) se frite avec une troupe de supermen méchants ayant kidnappé une charmante demoiselle. Clou du film, un combat dans les bois entre Kato et des nains déchaînés en costumes moulants ! L'Inde nous donna aussi sa propre version du Kryptonien dans plusieurs films nommés tout simplement **Superman**, dont la première version remonte toute de même à 1960.
Boosté par le succès du **Superman** de Richard Donner, de nombreux réalisateurs se lancèrent aussi à la fin des 70's dans la danse des super-héros. Citons notamment l'Espagnol Juan Piquer Simon qui accoucha de la grosse bisserie cheap **Supersonic Man** (1978).
Certains personnages qui ne firent jamais la transition vers le grand écran dans leur pays d'origine bénéficièrent même d'adaptations ciné dans d'autres pays. La très sexy Batwoman devint ainsi l'héroïne d'un film turc, **Uçan Kiz** (Semih Evin - 1971), et d'un mexicain, **La Mujer Murcielago** (Rene Cardona - 1968). Deux productions qui avaient bien compris la charge érotique d'un tel personnage (remarquez les tétons saillants de l'héroïne sur l'affiche turc !)
Encore plus fort, certains films offrirent des team-ups aussi improbables que délirants tel ce **3 Dev Adam** (T. Fikret Uçak - 1973), qui aligne Captain America, Spider-Man et... Santo, le catcheur mexicain ! Incroyable tout de même, de voir Captain America, le plus ricain de tous les super-héros, repris dans une production turc...

Julien SÉVÉON

FANS

ANNÉES 70 : L'ÈRE DE LA TÉLÉVISION

Le succès de la série télé ***Batman*** dans les années 60 est colossal. Mais aussi réussi soit-elle, notamment dans son maniement imparable du second degré, celle-ci va engendrer une série de catastrophes qui vont, quelque part, marquer le passage du comics à l'écran pour quelques années. Ainsi, la Marvel, jalouse, se dit qu'elle peut aussi bien transposer ses héros sur le petit écran. L'animation (enfin, façon de parler) ne lui suffit plus, il faut maintenant que ses personnages soient représentés en chair et en os. Les victimes ? Spider-Man et Hulk dans un premier temps, suivis de près par un Captain America qui aura déjà connu les affres du sérial dans les années 40. C'est le gros vert qui s'y colle le premier, sous les auspices de Kenneth Johnson, qu'on ne remerciera jamais assez pour ses séries miteuses comme ***L'Homme qui valait trois milliards*** (Tintintintintintinnnnnnnn...), ***Super-Jaimie*** (Tititititititititititi...) et ***V*** (Kroâââââââââââkkkkk...). Générant un tas de petits Arnaud Bordas dans le monde entier, prêts à craquer leur chemise rien qu'à l'écoute du générique larmoyant de Joseph Harnell, la série sera un franc succès. Arnold Schwarzenegger ayant refusé de jouer le bovin verdâtre, c'est Lou Ferrigno qui s'y colle tandis que son alter ego humain, le Dr David Banner, est interprété par feu Bill Bixby. Innovation sonore : le bruit de craquement de plancher qui ponctue la moindre démonstration de force du gros vert (quelque chose comme Tiiiiiii-crâââââââc, mais Arnaud le fait mieux que moi...). Et l'on ne peut pas dire que les images fassent penser automatiquement à du Jack Kirby. Quoi qu'il en soit, la série sera à l'origine de la popularité du monstre vert et, c'est clair, Ang Lee ne va pas avoir

Ci-dessus, de gauche à droite :
Hulk pète une durite dans le téléfilm *Le Procès de l'incroyable Hulk* (mattez la tête du juge !).

Le Spider-Man télé version US : « Ouah eeeeh ! Salut les potos !! ».

Le Spider-Man télé version Japon : « Mmmrff glompf gnnnn les potos... ».

Le Captain America des seventies : la classe !

de mal à faire mieux ! *Spider-Man*, de son côté, sera adapté l'année suivante pour le plus grand plaisir des fabricants de moule-burnes rouges et bleus. Malgré sa bonne tête de puceau, Nicolas Hammond n'incarne pas vraiment un Peter Parker convaincant, mais ce n'est rien comparé à sa performance en costume. Marchant à deux à l'heure et constamment courbé, il parvient malgré tout à foutre la branlée à des vilains karatékas en quelques accélérés bien sentis. Aucun des méchants du comics ne connaîtra par ailleurs les honneurs de la série. Petite consolation : l'inénarrable Robert F. Simon, autrefois patron de Jean-Pierre dans ***Ma sorcière bien aimée***, incarne le nerveux J.J. Jameson : autant dire qu'on rigole autant que quand on voit le tisseur grimper des immeubles en vue subjective du poignet (!!!). Également adapté au Japon par la Toei la même année (***Supaidâman***, yeah !!!), Spider-Man laissera la place à Captain America l'année suivante. Incarné par le bœuf Reb Brown (un habitué des **Citizen Kane**-like puisqu'il a joué dans le **Robowar** de tonton Mattéi), Steve Rogers porte ici le casque de moto comme un gant. En deux téléfilms de deux heures, Rob Holcomb et Ivan Nagy parviennent à niquer la mythologie créée par Jack Kirby. Du grand art, diffusé chez nous en salles la même année que le miracle de Richard Donner : **Superman**. La donne a changé et le public semble désormais prêt à accepter le comics à l'écran, notamment quand il est traité avec respect.

ANNÉES 80 : LE PASSAGE SUR GRAND ÉCRAN

Superman étant une réussite incontestable, et un succès gigantesque, la Warner tente aussitôt de lancer une adaptation sérieuse de *Batman*. Pendant que celle-ci tarde à se concrétiser sous la plume de Tom Mankiewicz, le film comics reprend tranquillement ses habitudes, mais cette fois sur grand écran. Ainsi, les producteurs de **Superman**, Pierre Spengler et Ilya Salkind commencent à partir en sucette dès le troisième épisode, désormais orienté « kids » et réalisé, comme le second, par Richard Lester. On y adjoint le comique black de service (Richard Pryor, un génie hors de son élément) tout en courant derrière un scénar. Ici, « Supes » devient méchant. La preuve : il explose des miroirs avec des cacahuètes (comme dans **DD**, la cacahuète étant visiblement une obsession chez les méchants de comic-book movies ratés) ! Parallèlement à cette merveille datée de 1983, les mêmes producteurs lancent le **Supergirl** du frenchie Jeannot Szwarc. La mimi Helen Slater incarne la cousine de « Supes » dans un film au casting zarbi (Faye Dunaway, Hart Bochner, Mia Farrow) et allégé de 25 minutes au montage, donc partiellement incompréhensible car trop rapide. Un film de Jeannot Lapin quoi (Oui… bon…) ! Bide maousse, **Supergirl** renverra Szwarc au « pays des fromages qui puent » faire du Christian Clavier, mais n'empêchera pas un **Superman IV**, dont l'idée est à mettre au crédit de Christopher Reeve. Il aurait mieux fait de se taire ce jour-là, étant donné que ce quatrième opus refoule grave. Reprise par la Cannon, la saga sombre dans le néant artistique et Sidney J. Furie, à la réalisation, ne parvient pas à lui faire remonter la pente. Cette fois-ci, « Supes » affronte de nouveau Lex Luthor, mais aussi un super-Village People incarné par Mark Pillow. Autant dire que ça ronfle sec ! Pendant ce temps, la Marvel retente une percée en transposant de nouveau deux de ses héros : **Captain America**, sous la tutelle d'Albert Pyun, et **The Punisher**, sous la direction de Mark Goldblatt. Les deux films datent de la même année (1989) et souffrent des mêmes problèmes : ils manquent clairement de pèze et surtout, ne sont pas très fidèles au matériau de base. Dans le premier, Steve Rogers est décongelé et se bastonne avec tronche de cake, heu, pardon… Crâne Rouge, tandis que dans le second, Dolph Lundgren cartonne tous les yakuzas qu'il chope sur son passage. Du B tendance Z qui ne donne pas ses lettres de noblesse au genre. Pendant ce temps, Thor, Daredevil et le Caïd croisent le chemin de Hulk le temps de deux téléfilms (***Le Retour de l'incroyable Hulk*** et ***Le Procès de l'incroyable Hulk***) réalisés par le Dr Banner himself, Bill Bixby. Suffit de jeter un œil sur les photos pour constater l'ampleur du désastre. Enfin, le salut du comics à l'écran viendra de la Warner, qui sera enfin parvenu à concrétiser son **Batman** sur grand écran par l'entremise de Tim Burton. Le résultat est certes rigide mais les chiffres du box-office de l'année 1989 parlent pour eux : 250 millions de dollars rien qu'aux States. On appelle ça un carton, et à Hollywood, on aime ça…

ANNÉES 90 : L'ÈRE CONSENSUELLE

Le succès de **Batman**, cette fois-ci sur grand écran, ouvre clairement l'ère du merchandising. Les films comics sont susceptibles d'engendrer des figurines et autres produits dérivés. Ok, why not ? Sauf que les exécutifs comptent sur les films comme rampe de lancement. Ainsi, tous les super-héros qui passeront le cap du grand écran seront édulcorés pour que les petits enfants puissent rentrer dans les salles obscures. Premières victimes ? **Les Tortues Ninjas** qui, sous l'égide de la Golden Harvest (productrice de Jackie Chan), la New Line et Steve Barron, passent de sales pustules méchamment hargneuses à des peluches en plastoc qui bouffent plus de pizzas qu'elles ne sabrent de Pieds, ces méchants asiatiques à la solde de Schredder. Le résultat (qui date de 1990) est affligeant, et connaîtra deux suites encore plus nulles. Le projet CGI de John Woo, susceptible de rendre aux Tortues leur splendeur, étant définitivement abandonné, on n'est pas prêt de voir une adaptation digne de ce nom. Lui aussi soumis aux diktats du PG, **Rocketeer**, de Joe Johnston, adapte l'année suivante la bédé éponyme de Dave Stevens, un saint homme qui aura œuvré pour le retour de la pin up Betty Page. Ici, celle-ci est incarnée par Jennifer Connelly et forcément, ça se doit de titiller le spectateur. Hélas, l'érotomane de service se rappellera dans la

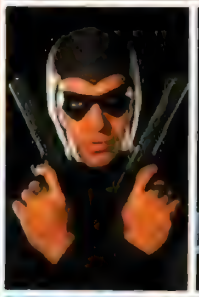
Ci-dessus, de haut en bas et de gauche à droite : Les 4 fantastiques, Batman Forever, Tank Girl, The Shadow et Barb Wire. Cinq grands moments de rigolade...

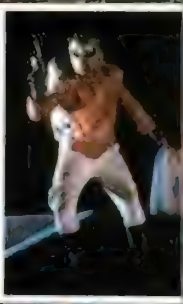
En bas, de gauche à droite : Daredevil (Rex Smith) et le Caïd (John « Gimli » Rhys-Davies !) dans *Le Procès de l'incroyable Hulk*.

Thor (Eric Allan Kramer) et ses copains dans *Le Retour de L'incroyable Hulk*.

Superman (Christopher Reeve) et Nuclear Man (Mark Pillow) dans Superman IV, ou la vie intime des super-héros.

Le Captain America d'Albert Pyun, interprété par Matt Salinger (à moins que ce ne soit Damien Granger).





salle, un peu tard donc, que cette adaptation est sponsorisée par Disney, et que donc il s'agit d'un film tout public. Pas trop d'adrénaline, pas un seul poil de cul qui dépasse et, par conséquent, un succès mitigé. Bien fait pour leur gueule, tiens ! Trois ans plus tard, la Marvel fait encore des siennes puisque Roger Corman, l'oncle Picsou du cinéma US, se décide à adapter *Les Quatre Fantastiques* à l'écran. Le résultat ? Invisible, étant donné que ce film a été produit dans le seul but de profiter du titre avant expiration de droits et qu'il a tout simplement disparu de la circulation. Faisant suite à ses **Bloodfist 3** et autres **Fast Getaway 2**, Oley Sassone (qui possède un fan, un seul : Damien Granger) nous concocte un résultat tout simplement sciant, nous montrant les FF en action contre le Dr Doom (Fatalis en VF). Tous les pouvoirs sont ainsi montrés à l'écran, malgré l'étroitesse du budget. Si vous parvenez à tomber sur une copie du film (qui serait sorti en vidéo en Italie), n'hésitez pas, ça vaut le détour !

La même année, la machine s'emballe et l'on note pas moins de trois nouvelles adaptations, toutes complètement ratés. **The Mask** de Chuck Russell et **Timecop** de Peter Hyams adaptent des comics Dark Horse assez intenses de la manière la plus dégonflée qui soit. Le premier devient ainsi une comédie à effets spéciaux pompant allègrement Tex Avery sans restituer l'humour graveleux du comics, tandis que le second se transforme en simple véhicule pour Jean-Claude « je-casse-une-noisette-entre-mes-fesses » Van Damme. Un actioner que la 2-D de Peter Hyams ne parvient pas à élever au rang d'adaptation fidèle. Reste que « Van Dammage » exhibe fièrement ses parties en faisant le grand écart sur une table de cuisine : définitivement

comics ! **The Shadow** de Russell Mulcahy ne fait pas mieux. Le poilu Alec Baldwin se retrouve ainsi dans la peau de Lamont Cranston, alias The Shadow, justicier richissime qui combat le méchant Khan (calmos Yannick, on parle pas de **Star Trek** !), qui souhaite construire une bombe atomique. Dieu que c'est mou !

1995, l'année du sacrilège : Passons vite sur le nullâtre **Tank Girl** de Rachel Talalay (**Freddy 6**, tout est dit !), adapté d'un comics pouilleux, pour nous concentrer sur le **Batman Forever** de Joel Schumacher et le **Judge Dredd** de Danny Cannon. Là, ça rigole plus, on met les pieds dans le plat direct ! Le premier enterre le Dark Knight bien profond à force de gros plans de travioles sur son fion, ses tétons et autres parties anatomiques bien dures, faisant du réalisateur l'homme à abattre. **Batman Forever** ? Le mètre étalon du comic-book movie qui se fout de notre gueule. **Judge Dredd**, de son côté, transforme Stallone (pourtant parfait dans le rôle, tant qu'il porte son casque…) en lavette et un anti-héros tendancieux en flicard bien propre sur lui. Le production design sauve les meubles mais la thématique est tellement édulcorée qu'il est impossible de prendre son pied devant le film. Un Verhoeven aurait autrement mieux fait l'affaire. En 1996, **Barb Wire** et **Le Fantôme du Bengale** connaissent eux aussi la déconfiture, respectivement sous la coupe de David Hogan et Simon Wincer. Starring Pamela Anderson dans le rôle de la grosse dondon de servie, **Barb Wire** pêche également par gentillesse et mollesse, tandis que **Le Fantôme du Bengale** se passe des services de Joe Dante, initialement attaché au projet. Les aventures de Kit Walker (incarné par Billy Zane) deviennent ainsi fades et sans saveur, malgré la présence des belles Kristy Swanson et Catherine Zeta-Jones. Le coup de grâce est porté en 1997, avec les sorties successives de **Batman & Robin**, toujours de Schumacher et **Spawn** de Mark A.Z. (bien Z même) Dippé. Si Schumacher continue dans ses délires pédés-cuirs grotesques (et franchement déplacés), Dippé transforme lui aussi Al Simmons en phénomène de foire pour kids boutonneux. Bien consensuel, son **Spawn** sent le produit conçu par ses producteurs et ruine la facette sombre du personnage en l'évacuant par les chiottes et en tirant la chasse. Une honte qui marquera les annales d'un genre qui ne sera plus traité à la légère par la suite : **Men In Black**, **Blade I** et **II**, **X-Men**, **Spider-Man**, autant d'adaptations réussies qui prendront en compte les erreurs passées. Le fan de comics peut respirer, si ce n'est que le **Daredevil** de Mark Steven Johnson vient de lui rappeler de mauvais souvenirs…

Stéphane MOÏSSAKIS

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Spawn (Michael Jai White) et sa nemesis le Violator. Deux grands comiques devant l'éternel…

Judge Dredd (Sylvester Stallone) et l'arme préférée de Steph Moïssakis : le flingue à « double whammy ».

Les Tortues Ninjas, le Fantôme du Bengale, le Rocketeer et The Mask : des héros qui ont dû subir les outrages d'adaptations bien foireuses.

En bas, de gauche à droite : Le Punisher (Dolph Lundgren) sans son crâne sur le t-shirt et Supergirl (Helen Slater) avec une paquerette à la main. Total délire !

LAISSANT LA SUITE DE SON CUBE À UN AUTRE, VINCENZO NATALI A PRÉFÉRÉ REVENIR SUR LES ÉCRANS AVEC UN FILM D'ANTICIPATION MÂTINÉ DE FILM NOIR, OÙ LES APPARENCES S'AVÈRENT LE PLUS SOUVENT BIEN TROMPEUSES.

Lassé par sa toute petite vie de comptable de banlieue, Morgan Sullivan (Jeremy Northam, excellent) s'engage au service de Digicorp, une société spécialisée dans l'informatique et le renseignement industriel. Là, il acquiert une nouvelle identité, premier échelon dans sa carrière d'espion globe-trotter. Mais, en guise d'informations stratégiques et de grands hôtels, Sullivan se surprend à squatter dans des conventions soporifiques organisées à travers les USA dans des hôtels « charters ». L'ivresse est donc de courte durée. Heureusement, la vénéneuse Rita (Lucy Liu) va, au gré de leurs rencontres, s'ingénier à exciter notre héros. Sa méthode est d'ailleurs sacrément perverse car, plutôt que d'user de ses charmes, elle préfère lui révéler qu'il n'est qu'un pion victime d'une machination ayant pour but de lui laver le cerveau…

Disons-le carrément, **Cypher** possède un gros défaut : ne pas être un film cynique. Or, s'agissant d'une œuvre dont le sujet est la manipulation, ce parti pris narratif est franchement déroutant, surtout pour les spectateurs progressistes ayant une aversion pour le classicisme. Car les référents de **Cypher** sont moins **Matrix** et **Brazil** que **La Mort aux trousses** (la construction), **Alphaville** (l'esthétique) et *1984* (les thématiques).

L'ombre d'Hitchcock plane sur la pellicule. Comme le maître du suspense, Natali a réalisé un long-métrage où la direction d'acteurs et surtout la « direction de spectateurs » dominent tous les autres dispositifs de mise en scène. Ici, scénario, décors, et contexte ne sont qu'alibis et « MacGuffin ». Ce parti pris explique que l'univers décrit soit désincarné et la plupart des enjeux narratifs du récit laissés en friche.

Il est principalement question dans **Cypher** de la valorisation d'un personnage anonyme atteignant progressivement un statut mythologique. La première victoire de Natali est donc de donner vie à un Morgan Sullivan extrêmement ambigu et pourtant sympathique, car incarnation parfaite (physique, transformation et parcours initiatique compris) de tous les fantasmes du spectateur cible : le salaryman lambda. En suivant la trace de ce gringalet se croyant piégé par une histoire qu'il est en fait en train de créer, Natali se livre à un exercice de style bien plus savant qu'il n'y paraît. Sans dévoiler les surprises d'un scénario sans prétention mais vraiment bien écrit, on peut révéler que

CYPHER
DE VINCENZO NATALI

UN COMPLOT DANS LA TÊTE

Cypher est une subtile mise en abyme du fonctionnement du système hollywoodien (Digicorp et Sunways pouvant être confondues avec Variety et DreamWorks). On pourrait même identifier Sullivan à un metteur en scène, Rooks à la face suicidaire de l'artiste, Rita à l'œuvre, Finster à un critique et Calloway à un producteur. Le film devient alors une superbe hypothèse sur le rôle de l'amour et de l'art, ciments servant à lier et à faire vivre les zones désertées de l'âme et de la société.

D'autre part, il est frappant, dans **Cypher**, de constater à quel point l'espace est épuré, géométrique, presque abstrait, la forme précédant la figure. Cependant, contrairement à Hitchcock, qui traitait l'espace dans le sens de l'ouverture, pour permettre l'accomplissement maximal du regard et favoriser une vision panoptique, Natali préfère l'opacité de Godard dans **Alphaville** (c'est la limite de **Cypher** par rapport à **La Mort aux trousses** qui, film parfait, pouvait s'offrir le luxe d'une totale transparence). Le dessein du cinéaste est de projeter le spectateur-héros dans son rêve et à la poursuite de son ombre. Les thèmes de la réversibilité de l'innocence, de l'amour et de la culpabilité sont donc centraux. Pour trouver sa vérité, Sullivan est contraint de prendre le risque de révoquer ses souvenirs et ses expériences les plus intimes. Il y gagne le titre d'unique résistant face à l'hystérie collective (en atteste une superbe, bien que prévisible, scène finale).

Toutefois, il manque à **Cypher** la puissance de la dialectique orwellienne et la perfection hitchcockienne dans l'enchaînement des scènes. Pourtant, les obsessions du romancier sont bien présentes. Ici, il n'y a plus de vie privée, toute autonomie est niée. Quant à la technologie (qui remplace les blondes platines hitchcockiennes), c'est en réalité une séduisante succube cherchant à contrôler les gens, non à assurer leur confort. L'homme est amnésique, orthodoxe, il ne lui reste comme reliquat d'humanité que son instinct. Quant à Digicorp et Sunways, ce sont deux colosses à l'idéologie identique, condamnés à l'échec car ayant toujours besoin de nouveaux ennemis pour assurer leur légitimité.

Prisonnier d'une dialectique alternant la légèreté (premier niveau de lecture, motifs symétriques) et la sophistication (second niveau de lecture, direction artistique, cohérence esthétique), Natali réunit ces deux pôles en embrassant leurs qualités avec une empathie et une modestie remarquables. Mais le plus fascinant est qu'il parvient à faire d'un homme ordinaire, c'est-à-dire littéralement sans histoire, le héros d'une aventure trépidante. Franchement réjouissant !

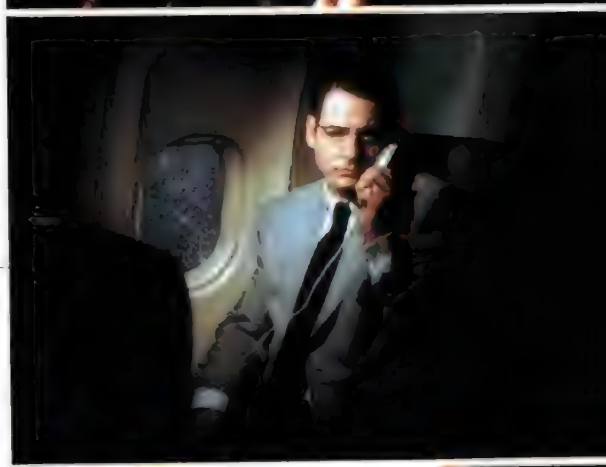
Bertrand ROUGIER

USA. 2002. RÉAL.: VINCENZO NATALI. SCÉN.: BRIAN KING. DIR. PHOT.: DEREK ROGERS. MUS.: MICHAEL ANDREWS. PROD.: RICHARD J. ANOBILE, SHEBNEM ASKIN, PAUL FEDERBUSH, WENDY GREAN, CASEY LASCALA, HUNT LOWRY POUR PANDORA. INT.: JEREMY NORTHAM, LUCY LIU, DAVID HEWLETT, ANNE MARIE SCHEFFLER, JOSEPH SCOREN, NELSON TYNES, SEVAAN FRANKS… DUR.: 1H35. DIST.: METROPOLITAN. SORTIE LE 26 MARS 2003.

INTERVIEW **VINCENZO NATALI**

RÉALISATEUR
LE MAÎTRE ENCHANTEUR

DIFFICILE D'INTERVIEWER UN RÉALISATEUR SUR UN LONG-MÉTRAGE COMME **CYPHER** SANS RISQUER DE FAIRE PERDRE À CE DERNIER TOUTE SA SAVEUR. HEUREUSEMENT, LE PREMIER FILM DE STUDIO DU RÉALISATEUR DE **CUBE** EST UN PROJET SUFFISAMMENT PERSONNEL POUR QU'INTERROGER LE CINÉASTE SUR SA VIE SE RÉVÈLE RICHE EN ENSEIGNEMENTS. CONNAISSANT CERTAINS DE SES COLLABORATEURS DEPUIS QU'IL EST ÂGÉ DE HUIT ANS, NATALI A ENTAMÉ SA CARRIÈRE DANS L'ANIMATION. PUIS, IL A REFUSÉ (SI L'ON EXCEPTE SA COLLABORATION SUR DES ÉPISODES D'***INVASION PLANÈTE TERRE***) PENDANT CINQ ANS, SOUS PRÉTEXTE D'INTÉGRITÉ ARTISTIQUE, TOUS LES PROJETS POST-**CUBE** LUI ÉTANT PROPOSÉS. CELA MÉRITAIT BIEN QUELQUES EXPLICATIONS...



Photos ci-contre : Morgan Sullivan (Jeremy Northam) en pleine « mission » pour Digicorp : sa société l'envoie de convention en convention sous prétexte d'espionnage industriel. Sur son chemin, il va croiser la mystérieuse Rita (Lucy Liu), qui va lui révéler certains secrets sur son identité.

Parlez-nous de l'expérience « religieuse » que vous avez vécue en regardant Star Wars ?
J'avais huit ans lorsque **Star Wars** a été diffusé près de chez moi. Je crois que j'étais totalement prêt à recevoir le film. J'étais un fan de comics et j'aimais déjà beaucoup le cinéma. **Star Wars** était le premier film à vraiment retranscrire l'esprit de la bande dessinée sur grand écran. George Lucas fait partie de ces auteurs ayant réussi à réaliser des œuvres qui transcendent les frontières géographiques et culturelles. Quand je rencontre des gens de mon âge ayant à peu près le même parcours que le mien, je me rends compte que nous avons tous connus la même expérience mystique concernant **Star Wars**.

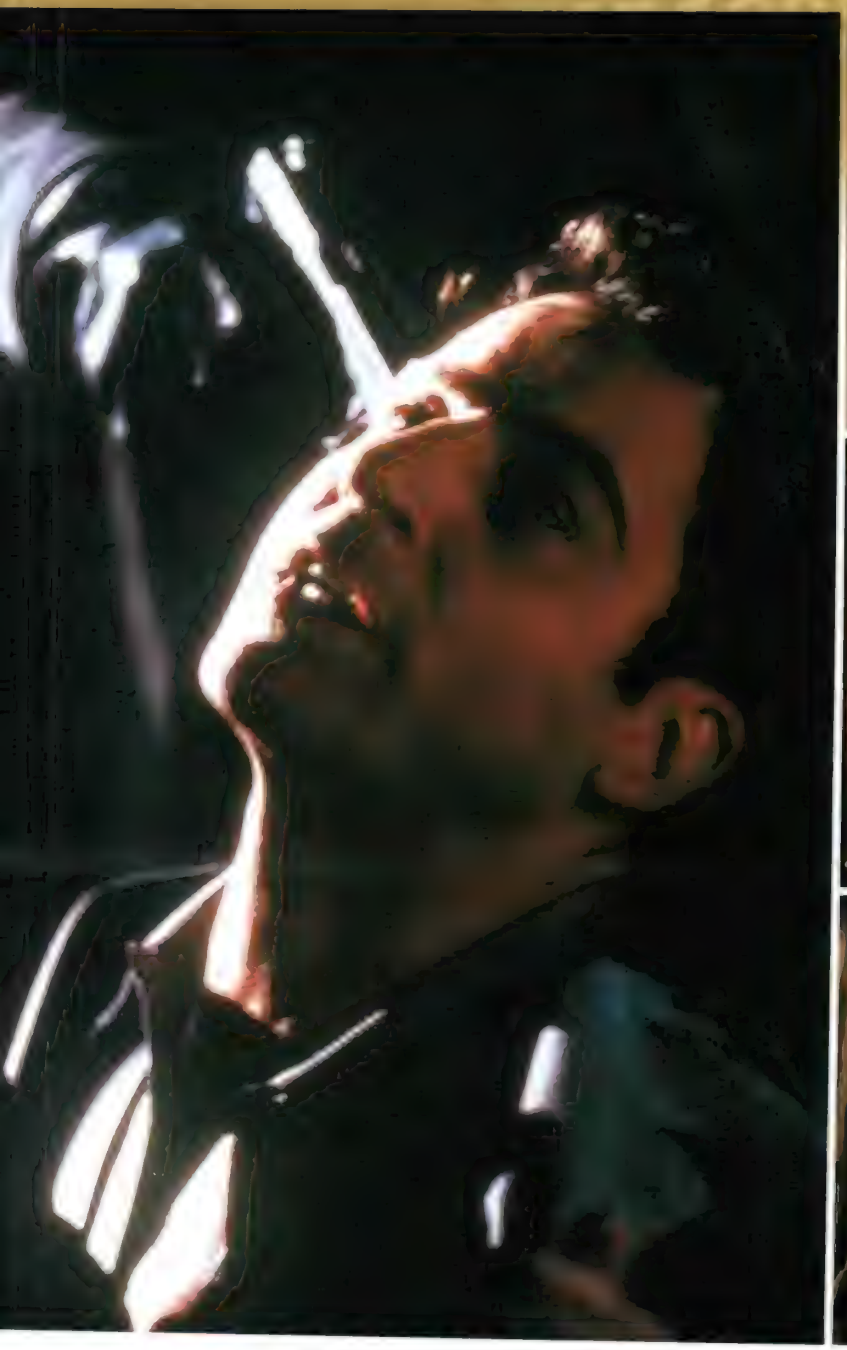
***Certes, mais vous étiez plus précoce que les autres, réalisant à huit ans un soap opera en compagnie du futur scénariste de* Cube.**
C'est vrai. André Bijelic possédait une caméra super huit. Nous étions des « nerds » au sens le plus fort du terme. Nous passions notre temps à tourner des petits films. Le premier d'entre eux fut **Dark Force**. Cette époque a vraiment été pour moi la meilleure des écoles de cinéma. Ça va vous paraître étrange mais j'essaie toujours de réaliser des films dans l'esprit que j'avais à cet âge-là. J'aime travailler avec des personnes que je connais. Les longs-métrages sont tellement difficiles à réaliser, coûtent tellement cher et causent tant de pression qu'il vaut mieux s'entourer de personnes en lesquelles on a confiance et travailler sur des thèmes qui nous passionne.

Ce que vous dites est très étonnant car, malgré ça, tous vos films,* Elevated, Cube *et* Cypher, *ont comme thème principal la trahison.
C'est tout à fait exact et, honnêtement, je ne sais pas exactement pourquoi. Tout ce que je peux dire, c'est que j'aime l'idée d'emprisonnement. Je crois que je m'identifie à ces personnages qui sont manipulées par des forces les dépassant. Dans **Cube**, un groupe de personnes se réveille au cœur d'un labyrinthe dont il doit tenter de s'échapper. Dans **Cypher**, il est question d'un « Company Man » piégé dans un écheveau d'intrigues qu'il tente de démêler. Dans mon prochain film, il y aura encore une situation similaire. Je crois que tout cela est en rapport avec mes origines : je suis de Toronto. Le Canada vit dans l'ombre des USA. Il doit toujours se battre pour essayer de faire valoir son identité... Mais je suis peut-être tout simplement influencé par l'air du temps. Nous vivons à une époque où tout le monde est conscient d'être manipulé. Et il n'y a rien à faire contre cela.

Et en ce qui concerne le thème de l'emprisonnement ?
Si je vous dis que l'un de mes romans favoris est *Sa majesté des mouches*, je réponds à votre question (rires) ? Je suis très attaché à cette idée de la personne prisonnière sur une île avec un groupe de gens qui doivent nécessairement collaborer pour survivre. Je crois que l'existence est ainsi faite. Nous vivons dans des milieux hostiles et les rencontres que nous faisons nous aident à améliorer notre quotidien. Il faut parvenir à constituer le bon groupe de personnes autour de soi et c'est ce que j'essaie de faire sur le plan personnel et professionnel. Je suis persuadé que ce type d'idée, retranscrit dans le contexte de la science-fiction, est vraiment porteur de sens.

Initialement, vous vouliez juste être dessinateur de comic books. Comment êtes-vous devenu cinéaste ?
Après avoir vu **Star Wars**, j'avais surtout envie de raconter des histoires, qu'importait le moyen. Il s'est finalement révélé que j'étais plus doué pour le cinéma que pour la bédé (rires). Mais, quand je serais trop vieux pour mettre en scène, j'espère que je pourrais encore dessiner des comics.

Parlez-nous de ce projet de film sur les super héros que vous avez développé avec Graeme Manson, rencontré sur les bancs de la faculté.
Nous sommes diplômés du Canadian Film Center. À l'époque,



nous avons principalement travaillé sur deux types d'idées, celle que nous allons prochainement développer avec Canal +, et qui se déroule au Japon, l'autre qui est un film d'animation entièrement réalisé par ordinateur. Il s'agira d'une déconstruction du mythe des super héros américains, une sorte de **Citizen Kane** du film comic book. Mais c'est un projet à long terme, car il est vraiment très ambitieux et très coûteux.

Est-ce une adaptation du Watchmen d'Alan Moore ?
Non. Mais *Watchmen* fut l'une de nos sources d'inspiration. Dans notre projet il ne s'agit pas d'un groupe de super héros, plutôt d'individus solitaires. Quelque chose a cessé de fonctionner correctement... Je ne peux pas en dire plus, mais je pense que le moment est venu de réaliser un tel film.

Avant de devenir un réalisateur de longs-métrages, vous avez travaillé plusieurs années au studio d'animation canadien Nelvana. En quoi est-ce que l'animation a influencé votre manière de diriger vos films « live » ?
En fait, je prepare mes films exactement comme des œuvres d'animation. D'abord je ne m'interesse qu'au script et, quand j'en suis satisfait, je dessine immediatement le story-board. Mais il y a evidemment une grande difference entre le cinéma d'animation et le cinéma réel. Pour le live, il faut être flexible, composer avec les comédiens et les matériaux mis à disposition. Au final, on perd le contrôle sur de nombreux points. Je suis franchement nostalgique de la liberté de l'animateur et de ses techniques de travail.

Avec* Cypher, *une fois encore, vous mettez en scène un univers très mathématique, hitchcockien.
Pour des raisons pratiques, mes films tendent à être très techniques. Il y a beaucoup de détails qu'il faut pré-visualiser de manière à pouvoir les gérer correctement en plateau ou au moment de la postproduction. C'est une façon de concevoir le cinéma qui ressemble encore une fois beaucoup à celle d'un directeur de film d'animation. Avec le développement des techniques numériques et infographiques, ce modus operendi va se généraliser. Dans mon prochain long-métrage je vais d'ailleurs travailler comme David Fincher sur **Panic Room**, en animant certaines séquences avant de les filmer. Toutefois, si j'estime que le story-board est important, il n'est qu'une étape dans le processus de creation. Un story-board trop rigide peut vous empêcher de saisir des éléments primordiaux au moment du tournage. Quand je réalise un film, j'essaie de jongler entre l'inspiration et la rigueur mathematique dont nous parlions. Il est

**De gauche à droite et de haut en bas :
Sullivan tout d'abord en mauvaise posture, ensuite vivant une scène de sa vie conjugale factice, puis en mission dans le mystérieux « Coffre-fort ».**

Calloway (Timothy Webber) et Finster (Nigel Bennett) : chacun tente de s'attirer les services de Sullivan.

vrai que les thèmes que j'aborde tendent à montrer des situations inexorables, c'est sans doute car ce sont celles auxquelles mon métier de cinéaste me confronte le plus souvent (rires).

Peut-on parler d'influences japonaises pour* Cypher *?
Absolument. J'ai une très grande admiration pour l'esthétique japonaise. Dans **Cube**, il y avait déjà une scène filmée très consciemment à la manière de Ozu, en positionnant la caméra très proche du sol. En fait, l'esthétique des films japonais est très minimaliste, et j'ai moi-même tendance à aimer ce parti pris visuel. J'ai été très surpris la première fois que je suis allé à Tokyo, car j'y ai découvert que certaines architectures étaient très proches de celles de **Cypher**. Je crois que maintenant que je suis allé au Japon pour faire les repérages de mon prochain film, je suis beaucoup plus conscient de l'influence des films nippons sur mon œuvre. Pour parler de cinéastes contemporains, j'aime beaucoup les œuvres de Mamoru Oshii et de Hideo Nakata. Je crois que, dans l'avenir, l'influence du Japon et de Tokyo sur mes films risque d'être encore plus déterminante. On peut d'ailleurs établir des liens culturels entre la France et le Japon. Dans ces deux pays, le Fantastique est considéré comme étant une forme d'art, ainsi que la bande dessinée, qui est au Japon l'un des médias les plus importants. Ce n'est pas la même chose en Amérique du Nord, où les comics, et tout ce qui touche à l'horreur et à la SF, sont considérés comme de vulgaires exutoires pour adolescents. En Amérique du Nord, il n'y a pas de véritable respect pour ce genre d'œuvres. Par exemple, mes films sont beaucoup mieux perçus en France et au Japon qu'aux USA. D'ailleurs, là-bas, un film comme **Avalon** n'est même pas sorti au cinéma, il est presque impossible de le trouver en vidéo, alors qu'en France, il existe une très belle édition collector. C'est pour cela que je suis particulièrement content que **Cypher** sorte d'abord en France plutôt que n'importe où en Amérique.

Je sais que vous aimez beaucoup John Carpenter. Or, dans* Cypher, *je trouve que le héros est finalement une sorte d'avatar de Snake Plissken, c'est-à-dire qu'il lutte contre un système qu'il ne respecte pas en retournant ses armes contre lui.
Exactement. Sebastian Rooks est lui aussi un outsider. Il est plus proche du méchant que du héros typique. Ce n'est même pas vraiment un antihéros. Dans un autre film, Sebastian aurait été l'homme à abattre, comme Snake Plissken. Mais le système est tellement corrompu, tellement mauvais, que Sebastian apparaît par contraste plutôt bon. Je ne sais pas ce qu'en penserait John Carpenter, mais j'aime l'idée que le spectateur finisse par s'attacher à Sebastian. Certes, à la fin j'ai un petit peu triché en montrant Rooks de manière séduisante. Reste qu'en définitive il existe un vrai parallèle entre lui et Snake Plissken.

Ça doit être très dur à vivre de passer cinq ans dans l'enfer du développement...
C'est vrai. Ce n'est pas idéal comme situation. Cependant, durant cette période, j'ai beaucoup travaillé sur des projets n'ayant certes pas encore vu le jour, mais dont je ne désespère pas qu'ils puissent être produits dans un futur proche. Le problème à Hollywood, c'est qu'il est très difficile de faire un film qui sorte des sentiers battus. Les producteurs ne veulent miser que sur des formules éculées dont le succès semble un minimum assuré. C'est vraiment très frustrant sur le plan artistique. J'aurais pu retravailler rapidement sur un film à petit budget mais, honnêtement, les projets auxquels je rêve tendent à être financièrement plus ambitieux, ne serait-ce qu'en raison des effets spéciaux qu'ils requièrent. Évidemment, la plupart des producteurs étaient effrayés de miser autant d'argent sur mon nom. C'est toujours très difficile de monter un projet personnel.

***Parmi tous ces projets, il y en a un qui vous tenez plus particulièrement à cœur :* Splice.**
Splice a failli se concrétiser. J'étais passionné par cette histoire qui explorait le mythe de Frankenstein. J'espère qu'après **Cypher** et **Nothing**, j'aurais acquis suffisamment de confiance en moi et de notoriété pour réaliser ce film. Le problème majeur est posé par la créature. Elle est née d'un concept extrêmement novateur qui n'a jamais encore été porté à l'écran. Il y a donc un facteur de risque important en termes de production.

Vous avez développé de nombreux projets avec le scénariste Bryan King. Finalement, avec* Cypher, *c'est celui sur lequel vous n'étiez quasiment pas impliqué qui a pu se réaliser.
Nous avons en effet travaillé un an sur différents projets. Mais **Cypher** est un script que Bryan a écrit tout seul. Quand je l'ai découvert, j'ai été extrêmement choqué, dans le bon sens du terme, car c'était un sujet et un univers me correspondant parfaitement. J'ai lu le script en octobre. En janvier, les producteurs ont fait part de leur intérêt et, dès le mois de mai, le tournage commençait. À cette occasion, j'ai compris comment fonctionnait l'industrie du cinéma. Certaines choses y vont souvent beaucoup trop vite, quand d'autres sont parfois injustement condamnées.

C'est à cause de toutes ces expériences que, dans vos films, il se dégage un sentiment de paranoïa, notamment en ce qui concerne les grandes corporations et leur mode de fonctionnement.

Ci-dessous :
Morgan Sullivan en pleine séance de lavage de cerveau : une séquence assez éprouvante mais où le héros joue un double jeu à l'insu de ses ennemis.

C'est encore une fois exact. Cela est dû à ma culture nord-américaine. Les grandes corporations sont là-bas omniprésentes. Même si l'on n'en est pas conscient, la manière dont elles influencent notre vie est déterminante. Cela n'est pas très rassurant. Vous allez rire, mais je souscris à l'idée que la plupart des grandes corporations sont mauvaises. Je crois que nous sommes souvent manipulés. D'un autre côté, je suis fasciné par la haute technologie. Je la trouve très sexy, même si elle me terrifie. Pour moi, elle possède un charisme et une vie propre.

Tout cela est très freudien, car si vous ne faites pas confiance aux grandes corporations, comment pouvez-vous travailler pour Hollywood ?
Aujourd'hui, si l'on est un cinéaste, je crois que l'on doit être ouvert à l'idée de travailler un jour pour Hollywood, car c'est le seul système qui fonctionne sur le plan économique pour produire n'importe quel type de film. Fondamentalement, je ne déteste pas Hollywood, même si je suis persuadé que l'immense majorité de la production y est générique. Il est vrai que je suis très critique vis-à-vis du système. On peut d'ailleurs établir un parallèle entre **Cypher** et la manière dont fonctionne Hollywood. Hollywood, c'est un peu le dragon qu'il faut parvenir à vaincre. Heureusement, le public n'est pas stupide et quand se proposent à lui des idées vraiment neuves, il répond présent. **Matrix** était un succès inattendu. Il illustre que le système hollywoodien fonctionne mieux quand il est en crise. Les spectateurs commencent à en avoir assez des formules toute faites. Le système arrive au bout d'un cycle culturel. Il va donc devoir se renouveler. Aux cinéastes d'en profiter.

Vous avez décidément une conception de l'existence très orwellienne. Vous êtes tombé dedans quand vous étiez petit ?
Encore gagné (rires). J'ai grandi avec *1984*. C'est même le premier roman que j'ai lu en entier. Si le livre m'a tellement plus, c'est que, pour moi, aller au collège fut une expérience orwellienne. Ne nous leurrons pas, l'école est un système totalitaire sur lequel l'étudiant n'a aucun contrôle. Je me suis tout de suite identifié à cet homme anonyme combattant des forces colossales.

Le lien entre Kafka, la science-fiction romanesque et Orwell se résume en peu de mots :* Brazil *et* La Jetée *?
Tout à fait. Je considère **Brazil** comme l'une des plus grandes réussites visuelles de l'histoire du cinéma. Il y a des petites références, souvent inconscientes, à ce film dans presque tout ce que j'ai créé. En ce qui concerne **La Jetée**, la vision de ce moyen-métrage fut pour moi une révélation. Marker prouvait avec un immense talent qu'il était possible de raconter une superbe et complexe histoire de voyage dans le temps à l'aide de seulement quelques photographies. Cela m'a donné une confiance immodérée dans le pouvoir du cinéma, ainsi que la certitude qu'avec des idées et un petit budget on pouvait s'attaquer à tous les sujets. **La Jetée** fut une œuvre décisive dans mon choix de carrière.

Tous vos films se déroulent dans des espaces confinés, même celui-ci, qui dispose pourtant d'un plus gros budget.
On n'a pas eu autant d'argent que cela. Nous ne pouvions donc pas tourner selon des schémas très compliqués. Mais c'était mieux ainsi, je voulais encore une fois faire ressortir les sensations d'emprisonnement, de claustrophobie, de paranoïa et d'oppression. J'ai même dû freiner les ardeurs des décorateurs. Je ne voulais pas qu'ils disposent des bibelots partout sur les murs. Il fallait donner l'impression d'un univers carcéral en épurant à l'extrême.

Au départ, il devait y avoir très peu d'effets spéciaux dans* Cypher. *Finalement, vous avez réalisé plus de 250 plans truqués. Que s'est-il passé ?
Au moment de réaliser le film, j'ai contacté mon ami Bob Monroe. Je lui ai dit que ce serait super s'il pouvait travailler sur **Cypher**, mais que malheureusement, il n'y aurait pas beaucoup d'effets spéciaux. Notre budget était de sept millions de dollars, nous devions donc rester modestes. Et puis, sur le plateau, nous avons été confrontés à tout un tas de problèmes qu'il était plus facile de résoudre grâce aux effets spéciaux. Leur nombre a donc commencé à augmenter d'une manière phénoménale. Heureusement, Bob est parvenu à réaliser des effets d'une qualité exceptionnelle pour un budget vraiment dérisoire, ce qui nous a permis de considérablement augmenter le nombre de plans truqués initialement prévus dans le film. Sur le plan visuel, nous avons défini une palette chromatique assez restreinte. Parfois, le film peut donner l'impression d'être tourné en noir et blanc, tout en nuances, car nous avons peu d'extérieurs et de scènes de jour. On ne sait ni à quelle époque se déroule l'action, ni dans quel endroit. Cela fait partie d'une sorte de déstabilisation. Comme Morgan, le spectateur devait lui aussi perdre ses repères. Pour mettre au point l'image particulière du film, nous avons digitalisé de nombreux plans filmés en 35 mm et nous les avons ensuite retravaillés à la palette graphique pour obtenir une photographie inédite.

Les scènes de lavage de cerveau sont aussi douloureuses pour le spectateur que pour le personnage qui les subit, comment êtes-vous parvenu à réaliser cela ?
Pour chaque film, il y a un élément qui va me pousser à m'impliquer dans le projet. Pour **Cypher**, c'était les scènes de lavage de cerveau. En fait, le public du film regarde un autre public qui se fait laver le cerveau. Je voulais que les spectateurs en soient conscients, qu'ils partagent les effets malsains et stressants de cette étrange séance. Pour cela, j'ai concentré un maximum de messages subliminaux dans un tout petit espace temps. J'ai également voulu placer les séances de lavage de cerveau dans un contexte anodin, pour évoquer que l'on peut être manipulé à des moments et dans des lieux où l'on n'imagine pas que le danger puisse surgir.

Propos recueillis par Bertrand ROUGIER

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Rita, enfin en possession du CD qu'elle a cherché à récupérer à tout prix.

Sullivan découvre que sa « femme » espionne ses moindres faits et gestes pour les rapporter à Digicorp.

Le même, en route pour le fameux « Coffre-fort », dans lequel réside bien des réponses aux enjeux de cette histoire.

TRAQUÉ
DE WILLIAM FRIEDKIN

LE SOLDAT PERDU

BOO-YAA ! « HURRICANE BILLY » FRIEDKIN REVIENT AVEC TRAQUÉ, UN FILM TENDU ET NERVEUX QUI RETROUVE LE PUNCH DE SES PREMIERS GRANDS SUCCÈS. VÉRITABLE TRAUMA VISUEL ET NARRATIF, FRIEDKIN MONTRE QU'IL N'A TOUJOURS PAS PERDU LA MAIN, MALGRÉ CEUX QUI AFFIRMAIENT QUE SON TRÈS SOUS-ESTIMÉ ENFER DU DEVOIR L'AVAIT DÉFINITIVEMENT ENTERRÉ. GRAVE ERREUR...

Un écran noir, avec en fond sonore une voix-off détaillant librement un extrait du sacrifice d'Abraham dans la Bible. Ouverture en plan aérien sur une zone de guerre au Kosovo, où de nombreux soldats amassés et lourdement armés se livrent à une purification ethnique d'une violence inouïe. Un plan large, pris en longue focale, nous montre une demi-douzaine de soldats ouvrant le feu sur un cortège de femmes et d'enfants avant de disparaître du champ. Mise au point approximative sur l'arrière champ. Un jeu de lumière nous dévoile un homme en noir, tapi dans la pénombre, faisant totalement corps avec ce sinistre décor. Tel un fauve à la recherche de sa proie, il se déplace à quatre pattes, un couteau entre les dents, évitant le déluge de plomb des mitrailleuses lourdes qui vomissent la mort. D'une habileté et d'une souplesse étonnante, l'homme en noir s'introduit dans le repaire de sa cible, et l'exécute d'une série de coups de couteau portés aux points sensibles de la gorge et du visage. Gros plan sur l'homme en noir, le visage couvert de sang, où se lit dans son regard un soulagement comblé d'extase. Nous sommes à peine à trois minutes du début, et William Friedkin nous offre là la plus époustouflante scène d'introduction qui nous ait été donnée de voir depuis très longtemps. Une véritable leçon de mise en scène, où Friedkin expose pertinemment l'histoire et l'enjeu de son film : le destin funeste d'un homme condamné à arpenter les ténèbres et le chaos pour retrouver son équilibre moral. Car, soyons clairs : **Traqué** n'est pas un simple film d'action, c'est une expérience où les nerfs de chacun seront mis à l'épreuve lors de scènes diablement éprouvantes...

Après avoir introduit de manière très manichéenne les deux protagonistes du film, Friedkin fait appel à tout son talent de conteur d'histoire pour introniser la substance maîtresse de son cinéma : l'ambiguïté. Une notion chère au cinéaste, que l'on retrouve dans ses films les plus marquants. - *Il n'y a ni bon, ni mauvais dans mes films, seulement des êtres humains qui se retrouvent prisonniers de leur condition.* - disait Friedkin. Et **Traqué** ne déroge pas à la règle. Le cinéaste en dit vraiment peu sur les motivations de ses personnages, et laisse l'action dominer le premier plan afin de faire avancer son histoire, qui, en soi, est très basique. Elle raconte la confrontation entre un assassin des forces spéciales américaines devenu psychopathe (un Benicio Del Toro envoûté) et son antagoniste L.T. Bonham (Tommy Lee Jones), un ermite aux origines mystérieuses, venu aider le **FBI** à traquer le responsable de plusieurs meurtres où les victimes ont été éviscérés et

démembrés à l'arme blanche. Le travail d'un professionnel dont le style semble être familier à Bonham…

Friedkin a transformé ce qui aurait pu être l'intrigue d'un Steven Seagal à deux sous en un survival implacable et dépressif sur les pulsions bestiales de deux hommes marqués par leur destin. En cela, Friedkin reste fidèle à sa thématique concernant l'influence néfaste d'un environnement sur la nature de ses personnages. Mais ici, point d'enjeu politique ou social, comme il nous y avait habitué, mais de la poussière, du sang et de la sueur. Avec **Traqué**, Friedkin revient arpenter le sentier du film d'action pur et dur, qu'il avait délaissé depuis **Police Fédérale Los Angeles** (il y a 17 ans !). C'est avec un jeu subtil d'ombres et de lumières, inspiré des toiles de Rembrandt, et avec un sens précis du montage, qu'il illustre une chasse à l'homme en milieu urbain et rural avec la verve qui le caractérise. À la manière du **Convoi de la peur**, **Traqué** est l'illustration carnassière d'un affrontement viril, où la nature humaine et végétale sont les points centraux d'un film dont personne ne sortira indemne. Un choc !

« Hurricane » Fathi BEDDIAR

THE HUNTED. USA. 2002. RÉAL.: WILLIAM FRIEDKIN. SCÉN.: DAVID ET PETER GRIFFITHS ET ART MONTERASTELLI. DIR. PHOTO: CALEB DESCHANEL. MUS.: BRIAN TYLER. PROD.: JAMES JACKS, RICARDO MESTRES ET SEAN DANIEL POUR ALPHAVILLE PRODUCTIONS ET PARAMOUNT. INT.: TOMMY LEE JONES, BENICIO DEL TORO, CONNIE NIELSEN, JOSE ZUNIGA, EDDIE VELEZ, BOBBY PRESTON… DUR.: 1H35. DIST.: PARAMOUNT. SORTIE LE 26 MARS 2003.

LE DEUXIÈME SOUFFLE

TRAQUÉ EST UN GRAND FILM. ON PEUT LÉGITIMEMENT SE DEMANDER POURQUOI ET COMMENT, VU LES ANTÉCÉDENTS RÉCENTS DE SON RÉALISATEUR. RETOUR SUR LA CARRIÈRE D'UN CINÉASTE QUI EST PASSÉ DU STATUT DE GÉNIE À CELUI DE HAS BEEN, POUR FINALEMENT RENAÎTRE ET BRILLER À NOUVEAU DE TOUS SES FEUX.

« J'essaie juste de continuer à travailler du mieux que je peux. » Cette phrase, prononcée récemment au cours d'une interview, est bien de William Friedkin. Le William Friedkin qui a marqué le cinéma et le box-office des années 70 avec **French Connection** et **L'Exorciste**, le jeune homme qui se prenait pour Orson Welles, qui envoyait chier le monde entier et qui se comportait en tyran sur ses tournages, le fou furieux qui remontait Hollywood Boulevard en hurlant les recettes et les récompenses de ses films. Cet homme-là s'est indéniablement assagi.

Les années 80 ont été une sale période pour Friedkin. Une période où il devait batailler pour monter ses films et où le succès n'était jamais au rendez-vous. Celui que le tout Hollywood traitait en génie dans les années 70 dut en rabattre, car les gens n'avaient pas oublié son arrogance et son comportement extrémiste de l'époque : *« Tous ceux que j'ai nargués en montant dans l'ascenseur, je les ai retrouvés en descendant. D'où la réticence des studios quand ils avaient l'opportunité de faire un film avec moi. »* déclare le réalisateur maudit. Si ces années-là lui permirent encore de mettre en boîte quelques grands films hargneux (**Police Fédérale Los Angeles**, **Le Sang du châtiment**), le contrecoup n'allait pas tarder à se manifester. Les années 90 allaient être celles de la rédemption, par la remise en question du système Friedkin. Trois films durant cette période : **La Nurse**, **Blue Chips** et **Jade**. Trois bides, tant artistiques qu'économiques. Trois films indignes du talent de leur auteur, où Friedkin tente malgré tout de retrouver des formules autrefois gagnantes (le film d'horreur pour **La Nurse**, le thriller pour **Jade**), quand il ne se contente pas d'emballer un film bien pépère sur un sport qu'il adore (**Blue Chips**). Que s'est-il passé ? L'homme en colère s'est-il transformé en un has been pantouflard ?

UN HOMME D'ACTION

Il faut savoir qu'en 1991, Friedkin a épousé la femme la plus puissante d'Hollywood : Sherry Lansing, la patronne de Paramount. Depuis, tous les films du metteur en scène sont produits au sein du studio. À l'époque du **Convoi de la peur**, film co-produit par Universal et Paramount, Friedkin avait sciemment affiché, dans le bureau du détestable directeur de la compagnie pétrolière du film, une photo du siège de la Gulf + Western, compagnie qui chapeautait Paramount et dont les holdings exploitaient le peuple de la République dominicaine, où se tournait justement le film. Une manière comme une autre de remercier la Paramount pour son fric tout en lui adressant un majeur bien tendu. Aujourd'hui, le « maverick », l'emmerdeur patenté, fait clairement partie du système et, que ses films soient des succès ou pas (1), il peut continuer de les enquiller de manière confortable et sans être trop inquiété quant à la rentabilité de ceux-ci. Si cette situation a pu contribuer à faire des années 90 les pires années de la carrière de Friedkin (en termes qualitatifs), on peut se demander, à la lumière de **Traqué** (et dans une moindre mesure, de **L'Enfer du**

Sur cette double page, en haut, de gauche à droite : L.T. Bonham (Tommy Lee Jones) et Aaron Hallam (Benicio Del Toro). Le maître et l'élève se retrouvent pour un duel sans pitié.

Bonham suit les traces de Hallam en comptabilisant les cadavres que sa nemesis laisse dans son sillage.

En bas de cette page, de gauche à droite : L.T. Bonham prend tous les risques lors d'une scène de poursuite dans les rues de Portland.

Aaron Hallam dans son élément.

devoir), si à la longue, elle n'a pas eu pour effet de détourner le bonhomme des rancœurs qu'il nourrissait à l'égard du système hollywoodien pour qu'il puisse à nouveau se concentrer sur l'essence même de son art, à savoir raconter une histoire. Pas étonnant donc, de le voir revenir au sommet avec un film d'action et de l'entendre préciser : *« Il n'y a pas de message dans* **Traqué***. »*. En cela, il rejoint le conseil que lui avait donné le grand Howard Hawks (alors son beau-père) à l'aube des années 70, tandis que Friedkin venait de réaliser un drame psychologique sur l'homosexualité (**Les Garçons de la bande**) : *« Je ne sais pas pourquoi tu fais des films comme ça. Les gens en ont rien à foutre des problèmes des autres, de toutes ces merdes psychologiques. Ce qu'ils veulent, c'est de l'action. »*. Phrase lapidaire qui avait profondément marqué Friedkin et qui avait eu pour effet de le révéler à lui-même, puisque le réalisateur enchaîna directement avec sa bombe **French Connection**.

Cependant, malgré l'absence de message revendiquée, **Traqué** n'en est pas moins un film sur la filiation, l'histoire d'un soldat égaré qui cherche éperdument la reconnaissance de son père spirituel et du sentiment de culpabilité que développe ce même père à son égard. Toutefois, dans le but avoué d'en désamorcer toute la charge littérale, Friedkin choisit de tirer son film vers l'abstraction, en en faisant un survival, un film de course-poursuite. Une marque de pudeur qui souligne avant tout le retour du Friedkin viscéral des temps glorieux. À bientôt 70 piges, le réalisateur effectue donc un retour aux sources du cinéma qu'il a toujours voulu faire, mais débarrassé des rapports de force épuisants qu'il entretenait avec le système. Bref, il s'agit bien d'une certaine sagesse, et non d'un ramollissement.

UN NOUVEAU DÉPART

Car **Traqué** est bien le gros morceau de barbarie pelliculée dont vous parle Fathi, une entreprise furieuse que Friedkin a menée à bon port, malgré un tournage physique et émaillé de complications, tournage que beaucoup de metteurs en scène du même âge auraient eu un mal fou à gérer. Entamée en mars 2001 et terminée en février 2002, la conception de Traqué s'est échelonnée sur presque un an (2). En effet, en juin 2001, Benicio Del Toro se casse le poignée lors d'une scène d'action bien corsée. Le tournage est arrêté et ne reprendra qu'en janvier 2002, le temps de laisser Del Toro récupérer l'usage de sa main et de retrouver un climat qui raccorde les scènes en extérieurs avec les séquences déjà tournées. De plus, outre le fait que le tournage a repris après les événements du 11 septembre, il faut savoir que le film a vu sa première date de sortie américaine (octobre 2002) repoussée à février 2003, à cause des deux snipers fous qui ensanglantèrent la région de Washington à l'automne dernier. Si l'on ajoute à cela le tournage mouvementé de la séquence d'ouverture, une scène de guerre explosive tournée dans l'Oregon, qui fut prise pour un attentat par le voisinage et qui attira les avions de la Garde Nationale, on comprend le contexte plutôt difficile dans lequel Friedkin a pu accoucher de son film. Un film déjà en lui-même assez éprouvant à concevoir, de par ses nombreuses scènes de poursuites, en ville ou dans la nature, ponctuées de cascades dangereuses et de combats violents. Et là encore, Friedkin ne s'est jamais senti dépassé par les événements, choisissant même de renforcer le côté brut de son film en filmant ses séquences à l'arrachée : *« L'idéal pour un réalisateur est, autant que possible, de conformer ce qu'il fait à ce que font ses personnages. Ainsi, de même que le personnage de Tommy Lee Jones dit de celui de Benicio Del Toro que « la moitié des personnes qu'il a tuées ne savaient pas qu'il était dans la même pièce qu'eux », la moitié des personnes que nous filmions ne savaient pas que nous étions là, à les filmer. Nous avons juste caché la caméra. On la posait sur un toit, ou dans un véhicule mobile, et l'on utilisait de longues focales. Nous intégrions l'action au beau milieu des gens qui marchaient dans le parc ou qui allaient au boulot. La plupart d'entre eux ne savaient pas qu'ils faisaient partie intégrante d'un tournage. J'avais fait la même chose sur* **French Connection**, *lors de la poursuite sur Madison Avenue. »*. **French Connection** ? Une filiation qui symbolise parfaitement ce que représente le nouveau film de William Friedkin : un retour aux sources, certes peut-être pas aussi traumatisant que ne le fut son grand frère en son temps, mais néanmoins un film coup de poing qui nous met sérieusement l'eau à la bouche quant aux nouvelles ambitions du bonhomme.

Arnaud BORDAS

(1) **Blue Chips** : 22 millions de dollars, **Jade** : 9 millions, **L'Enfer du devoir** : 61 millions, bref pas de quoi faire frémir les records de **L'Exorciste** (170 millions de dollars, en 1973, ce qui équivaudrait aujourd'hui à un succès comme **Spider-Man**).

(2) Juste avant **Traqué**, Friedkin devait réaliser **Shooter**, un film où Tommy Lee Jones aurait interprété un personnage très proche de LT Bonham. Finalement, le script de **Traqué** étant finalisé, et pas celui de **Shooter**, il choisit d'adapter celui-là en premier. La probabilité de reprendre **Shooter** et d'en faire une suite à **Traqué** n'est pas exclue en cas de succès au box-office.

Ci-dessus, de haut en bas : Hallam joue à cache-cache derrière une cascade.

Abby Durrell (Connie Nielsen), une employée du FBI qui tente de sonder la personnalité trouble de Hallam.

L'arrivée de Hallam au siège du FBI. Prisonnier, mais pas pour longtemps...

En bas, de gauche à droite : Abby Durrell, regard d'acier et pétoire au poing. Qu'est-ce qu'elle est belle quand même, Connie Nielsen...

Bonham, épuisé et ensanglanté : la fin de la chasse est proche.

STAR TREK : NEMESIS
DE STUART BAIRD

L'ENTERPRISE CARB

LE COURS DU PYJAMA EST EN CHUTE LIBRE ! LE NOUVEL OPUS DE LA SAGA STAR TREK S'ANNONÇAIT POUR LE MOINS EXCITANT, MAIS À L'ARRIVÉE, IMPOSSIBLE DE NE PAS CONSTATER L'EXÉCUTION FOIREUSE DE L'ENSEMBLE. ÉVALUATION DES DÉGÂTS ET GROS PLAN SUR LES EFFETS SPÉCIAUX DU FILM.

À l'instar de la saga **James Bond**, l'univers **Star Trek** a pendant longtemps fonctionné en vase clos. Jusqu'au neuvième épisode cinématographique, les techniciens, les acteurs, comme la plupart des réalisateurs, provenaient tous du moule Gene Roddenberry, et de l'empire que ce dernier a su créer avec la Paramount (pour qui il s'agit toujours d'une des franchises les plus rentables). Et si les épisodes 4, 5, 6, 7 et 9 ne resteront pas dans les mémoires, c'est moins en raison de l'univers et des scénarios dépeints que de l'inexpérience flagrante de leurs metteurs en scène (Shatner, Nimoy ou Jonathan Frakes, dont on se demande encore s'il est le vrai responsable de l'excellent **First Contact**). Aussi, l'annonce d'un renouvellement du personnel à l'aune de ce dernier épisode mettant en scène l'équipage de la série ***Next Generation***, ne pouvait-elle que nous réjouir. Imaginez donc, le réalisateur de **US Marshals** aux commandes (Stuart Baird), le scénariste de **L'Enfer du dimanche** (John Logan) au script et de nouvelles têtes comme Ron Perlman ou Dina Meyer parmi les seconds rôles. Pour tout trekkie digne de ce nom, c'était la fête ! Une fête d'autant plus attendue que le trailer du film laissait présager une aventure sombre, des jeux de lumières expressionnistes, des bad guys au look sado-maso, et des décors à l'architecture stalinienne pour le moins décalés

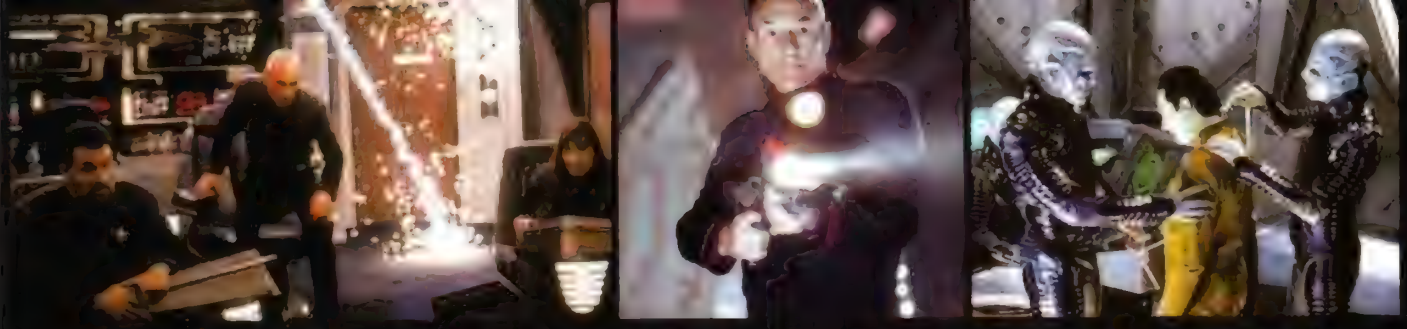
ENTRETIEN AVEC KELLY PORT
SUPERVISEUR ASSOCIÉ DES EFFETS VISUELS POUR STAR TREK : NEMESIS

KELLY PORT EST UN VÉTÉRAN DE DIGITAL DOMAIN. DEPUIS SON ENTRÉE DANS LA SOCIÉTÉ, À L'OCCASION D'APOLLO 13, IL A EFFECTIVEMENT PARTICIPÉ À TOUS LES PLUS GROS PROJETS DE LA FIRME, PARMI LESQUELS TITANIC, LE GRINCH OU ENCORE T2-3D. SUR NEMESIS, IL A ÉPAULÉ MARK O. FORKER, SUPERVISEUR DES EFFETS VISUELS. LE DUO S'ÉTAIT CHARGÉ DERNIÈREMENT DE LA SÉQUENCE DES CHEVAUX D'EAU DE LA COMMUNAUTÉ DE L'ANNEAU.

***J'imagine que vous avez commencé à travailler sur* Star Trek : Nemesis *juste après* La Communauté de l'anneau...**
Un peu plus tard en vérité, puisque après le film de Peter Jackson, nous avons réalisé les trucages numériques de **Nous étions soldats**. Nous avons été impliqués très tôt durant la préproduction de **Star Trek : Nemesis**. Si bien que nous avons quasiment travaillé une année entière sur ce film.

Pourtant, Digital Domain n'a pas réalisé tous les effets spéciaux visuels de* Nemesis, *puisqu'une partie des trucages a été conçue par Eden FX (1).
Oui, c'est vrai, mais nous nous sommes tout de même chargés de la très grande majorité des effets spéciaux visuels. Eux, se sont occupés surtout de mattes paintings en 3D, comme le plan d'ouverture par exemple.

Pourquoi avez-vous dû sous-traiter une partie du travail ? Parce que vous étiez débordé ?
Je ne connais pas la raison exacte de ce partage des tâches, mais d'après ce que j'ai entendu dire, le réalisateur connaît bien certains membres de la société, ce qui expliquerait leur présence au générique. Mais nous avons tout de même réalisé plus de quatre cents plans pour **Nemesis**. C'est assez énorme. Quand on supervise un tel projet, on commence en général par scinder le travail en séquences. Pour chacune de ces scènes, on se charge d'un ou deux plans, le temps de donner le ton si vous voulez, puis on délègue le reste à nos subalternes.



Ci-dessus, de gauche à droite :
Un monstre à tronche de beurre de cacahuètes en veut à nos amis.

Jean Luc Picard en pleine action : ça ne rigole pas au pays des pyjamas.

Le clone de Data pris en sandwich : malgré les apparences, il ne s'agit pas de Lore !

URE À L'ARTHRITE !

dans la saga. Las ! Tout cela n'est plus désormais que de l'ordre du fantasme et la réalité sera amère pour tous les fans qui espéraient que les aventures de Picard se concluent sur une apothéose ! Car **Nemesis** se pose sans conteste comme le troisième plantage de Rick Berman (seul maître à bord de la franchise depuis la mort de Roddenberry et producteur principal sur les films depuis 1994) après **Insurrection** et **Generations**. Pourtant, l'apothéose attendue aurait pu se produire, car si le film est une bouse, le scénario de John Logan détenait les germes d'un chef d'œuvre...

Alors qu'il assiste au mariage de ses amis Riker et Troy, Picard est contacté par la Fédération afin de se rendre sur Romulus (une planète habitée par une race proche des Vulcains et hostile à la Terre depuis longtemps). En chemin, il découvre sur une planète aride les restes d'un mystérieux androïde identique à Data. Une fois proche de Romulus, Picard apprend que les Remans, une race subalterne aux Romulains dirigée par un certain Shinzon (vous me suivez ?), a pris le pouvoir et désire établir un traité de paix avec la Fédération. Of course, Picard se rend vite compte des intentions malhonnêtes de Shinzon, d'autant plus dangereuses quand il réalise que ce dernier est en réalité son clone inachevé !

Bref, un script qui sait utiliser les codes de la saga (en prolongeant les relations entre les personnages), qui développe une trame autonome pour le public non averti (nouveaux méchants, nouveaux enjeux), et dont la thématique universelle (dualité, sacrifices, quête du père), est traitée sur un mode tragique, presque shakespearien (**Star Trek** ayant toujours été une saga théâtrale). Le hic, c'est que Logan a voulu trop en faire, et Stuart Baird pas assez (euphémisme !). En rajoutant la sous-intrigue relative au clone de Data (qui, évidemment, se veut symbolique par rapport à celui de Picard), Logan croit élever le débat quand il ne fait que noyer sa trame principale. Le pire (et un affront pour les fans), c'est qu'il présente ce clone de Data comme le premier jamais rencontré (oblitérant de facto toute le passé lié à Lore, le frère maléfique de Data, ultra présent dans la série !). En vrai amoureux de **Star Trek** qui rechercherait l'exhaustivité, Logan réitère ce procédé avec tous les personnages. Du coup, chacun a sa scène, son dilemme, ses (longs) dialogues. Logan multiplie les personnages, les gimmicks, les conflits annexes et s'avère incapable de recentrer son récit sur Picard et sa nemesis. De son côté, Stuart Baird filme comme un grand-père, incapable d'insuffler une quelconque énergie aux scènes d'action mais surtout d'offrir une mise en scène ample qui ne se contenterait pas de « cadrer » les dialogues. Laborieux, poussif, prévisible, et surtout d'une naïveté déconcertante, **Nemesis** n'arrive pas une seconde à retenir l'attention.

Cela dit, le plus énervant reste cette volonté qu'a Berman de progressivement remodeler l'univers positiviste de Roddenberry pour le faire correspondre aux codes de n'importe quel actioner hollywoodien, et ainsi lui faire perdre toute sa dimension métaphysique. En entendant les dialogues ineptes entre Picard et son clone, où toute réflexion philosophique propre au sujet est noyée sous un discours moral au puritanisme bien ricain, même les plus grands fans de la série seront dépités. Après **James Bond**, **Star Trek** semble donc sombrer à son tour sous le rouleau compresseur du conformisme ambiant. Je suis déprimé...

Yannick DAHAN

STAR TREK : NEMESIS. ÉTATS-UNIS. 2002. RÉAL. : STUART BAIRD. SCÉN. : JOHN LOGAN. MUS. : JERRY GOLDSMITH. DIR.PHOT. : JEFFREY KIMBAL. PROD. : RICK BERMAN, MARTY HORNSTEIN, PETER LAURITSON POUR PARAMOUNT PICTURES. INT. : PATRICK STEWART, BRENT SPINER, JONATHAN FRAKES, MARINA SIRTIS, MICHAEL DORN, LEVAR BURTON, TOM HARDY, DINA MEYER, RON PERLMAN, GATES MCFADDEN... DUR. : 1H56. DIST. : UNITED INTERNATIONAL PICTURES. SORTIE LE 12 MARS 2003.

J'ai lu qu'une grosse partie de votre travail avait sauté au montage...

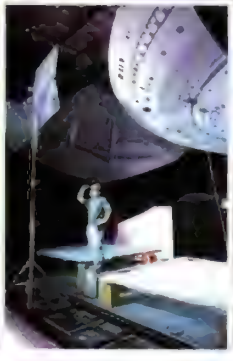
Pour autant que je m'en souvienne, c'est faux. Tout ce que nous avons fait est dans le film que vous voyez aujourd'hui. Si des choses ont sauté, ce sont de tout petits travaux, rien de bien exceptionnel, je vous rassure.

Avez-vous pu vous contenter de storyboarder vos scènes ?

Non, pour toutes les scènes de batailles, nous devions faire des animatiques. Ce qui nous a demandé des mois de travail. Je pense en particulier à ce combat final entre l'Enterprise, les vaisseaux Romulains et le Scimitar. Premièrement, la situation et les déplacements de chacun de ces vaisseaux étaient difficiles à transmettre, surtout dans un environnement qui n'offre aucun point de repère visuel, comme l'espace. L'autre problème avec les scènes spatiales de **Star Trek**, c'est que les vaisseaux sont si massifs, qu'il est difficile de conserver une sensation de vitesse et de rapidité tout en respectant l'échelle de ces véhicules titanesques. Le Scimitar par exemple, fait presque un kilomètre de long. Ce n'est pas facile de gérer visuellement un tel truc.

Comment parvenez-vous à résoudre ce genre de défi ?

Il n'y a pas vraiment de solution. Pour qu'un objet semble énorme à l'écran, il faut lui donner des mouvements très lents. Vous n'avez pas le choix. Ainsi, il doit tourner en douceur tout en conservant des mouvements les plus gracieux possibles. Il ne faudrait surtout pas le rendre pataud. Notre seul recours résidait dans la mise en scène des séquences. Il fallait trouver un axe pour notre plan qui, d'une part, rende le mouvement énergique, et d'autre part parvienne à bien situer les différentes actions dans l'espace. Ces vaisseaux n'ont rien à voir avec les chasseurs individuels que l'on peut trouver dans d'autres films de SF, comme **Star Wars** par exemple. Mais là encore, ce n'était pas si simple. Par exemple, dans la confrontation finale de **Nemesis**, nos vaisseaux devaient se comporter comme s'ils représentaient un seul et même combattant : Picard pour l'Enterprise et Shinzon pour le Scimitar.



Ci-dessus, de haut en bas et de gauche à droite : La superbe scène de collision est le tour de force de Digital Domain sur Nemesis. L'Enterprise défonce l'avant du Scimitar. Les deux maquettes ont été agrémentées de débris en synthèse et d'extensions en numérique.

La baie de décollage du Scimitar en pleine destruction. Les vaisseaux noirs sont en images de synthèse, les personnages sont des figurants filmés sur fond vert, une partie des débris et du décor est numérique, le reste est constitué d'une des cinq maquettes construites par Digital Domain pour le film.

Pour le plan durant lequel le Scimitar se détache de l'Enterprise, la maquette était fixée à un support contrôlé par ordinateur.

Un maquettiste de Digital Domain sous deux miniatures suspendues au plafond avant la collision.

Les mêmes maquettes après la collision. Chaque modèle réduit est fixé « tête en bas » pour que les débris semblent s'envoler.

Avez-vous compulsé les autres films et séries de la saga pour être certain de ne pas trahir ce look si particulier ?
Oui, mais nous avons surtout révisé le travail de nos prédécesseurs pour mieux les écraser (rires). Nous voulions vraiment relever le niveau de la série, qui est assez prestigieuse en termes d'effets spéciaux optiques. On peut aussi considérer notre combat final comme un hommage au climax de **La Colère de Khan**.

Lors de cette période de conception, vous deviez collaborer de très près avec Stuart Baird, non ?
Nous avons surtout travaillé avec les producteurs Peter Lauritson et Rick Berman.

Berman semble être omnipotent sur ces films...
Oui, c'est lui qui a le dernier mot, à chaque fois. Mais ce n'est pas vraiment un problème, déjà parce que les relations de travail entre Peter et Rick sont très agréables, ensuite parce qu'ils ont une telle connaissance de l'univers qu'il représentent vraiment une bible. Vous savez, nous, comme Stuart Baird, étions novices dans l'univers de **Star Trek**, et pour palier à cela, nous nous devions d'être très attentifs aux remarques des producteurs. D'un autre côté, je crois que nous avons apporté quelque chose de frais à la saga.

Qui a eu cette idée de mettre des nuages verts en plein milieu de l'espace ?
C'était dans le scénario de John Logan, mais ils n'étaient pas verts. C'est nous qui avons défini leur forme et leur couleur. Et c'est vrai que cette idée d'un plasma verdâtre en suspension dans l'espace nous a immédiatement plu.

Je crois que vous n'avez pas utilisé de miniatures pour* Nemesis, *n'est-ce pas ?
À part pour une scène précise, nous avons en effet choisi de tout faire en numérique, comme c'était déjà le cas pour le précédent épisode cinéma. Cette décision a été assez simple à prendre en vérité. Car, très vite, nous nous sommes rendus compte que nous cherchions des mouvements de vaisseaux spatiaux impossibles à obtenir avec des maquettes. Autrement dit, nous devions faire des doublures numériques de la plupart des vaisseaux spatiaux du film. Donc, autant augmenter la définition de nos modélisations en 3D pour les utiliser sur toute la durée du film. C'était à la fois plus simple, et plus économique. Cependant, quand on en vient à réaliser des scènes qui impliquent des collisions et des explosions, les miniatures restent le meilleur moyen d'obtenir un résultat convaincant.

Vous parlez de la scène dans laquelle l'Enterprise et le Scimitar se rentrent dedans ?
Oui, c'est la seule scène du film pour laquelle nous avons utilisé des modèles réduits. Nous avons construit la partie supérieure de l'Enterprise à une échelle assez importante, quelque chose comme 1/15e. Nous avons également construit une petite partie du Scimitar à la même échelle, ce qui nous a permis de détailler énormément nos maquettes. Nous les avons ensuite filmées à 300 images par seconde. Ainsi, lorsque le film est projeté à la vitesse normale de défilement, soit onze fois plus lentement, nous obtenions une sensation de masse. Cependant, pour filmer à 300 images par seconde en conservant une profondeur de champ correct, il faut une énorme quantité de lumière. Je vous garantis que si vous passiez devant certains de nos projecteurs, vous attrapiez aussitôt un coup de soleil ! Notre maquette de l'Enterprise était fixée sur un rail qui la propulsait sur la maquette du Scimitar. Pour la scène dans laquelle les deux vaisseaux se détachent l'un de l'autre, nous avions placé la maquette du Scimitar sur un support contrôlé par ordinateur. Enfin, les maquettes étaient fixées au plafond et filmées à l'envers. La caméra était également retournée, ainsi les débris semblaient s'envoler vers le haut, comme ils pourraient le faire dans un environnement sans apesanteur.

Une telle séquence doit demander beaucoup de tests...
Oui, surtout pour trouver quels matériaux utiliser. Nous en avons donc fait un grand nombre avec des maquettes grossières, construites à une échelle plus petite. Au final, nous avons opté pour des feuilles de polystyrène. Et puis, toute la scène était prévisualisée, ce qui nous a permis de définir l'emplacement des

deux maquettes, de leur support et de la caméra. C'était une mise en place très compliquée à gérer. Nous avons fait le même genre de maquette pour un autre plan de la scène, dans laquelle on voit l'Enterprise rentrer dans la baie de décollage du Scimitar. Cette fois, en plus des feuilles de plomb, nous avons utilisé du plâtre. Et dans chacun de ces plans, nous avons rajouté des éléments en images de synthèse. Par exemple, pour le plan de la baie de décollage, outre des figurants filmés sur fond vert, nous avons ajouté des débris supplémentaires en numérique, des compléments des miniatures réalisés en matte paintings, ou encore de petits vaisseaux spatiaux en 3D que nous avons animés par la suite sur ordinateur.

Pourquoi avoir créé ces vaisseaux spatiaux individuels en images de synthèse ?
À cause de l'échelle de notre décor miniature. Si nous avions employé de minuscules maquettes, leurs mouvements durant la collision auraient trahi la taille de la miniature. Et puis, la mise en place d'une telle prise est si lourde, que l'on essaie de retirer tous ces petits détails que nous ne pouvons pas vraiment contrôler et qui risquent de gâcher la prise.

Aviez-vous le luxe de pouvoir faire plus d'une prise ?
Pour la collision, nous n'avions que deux miniatures, donc deux prises. Par contre, une fois que nous avions écrasé les miniatures, nous les avons relancées plusieurs fois l'une contre l'autre, ce qui nous a servi pour des plans de coupes. Pour la baie d'atterrissage, nous n'avions droit qu'à une seule prise. C'était assez stressant.

Ne pensez-vous pas que le futur des effets spéciaux visuels réside dans ce mélange d'images de synthèse et de miniatures ?
C'est une évidence. Beaucoup de gens pensent que les modèles réduits vont très bientôt disparaître des effets spéciaux optiques. Ce serait une erreur. Pour une scène comme celle de la collision, les miniatures nous ont fourni naturellement, si je puis dire, de nombreux détails que nous n'aurions jamais obtenus avec les images de synthèses. Pensez au dynamisme des débris, à leur interaction physique, à toutes ces petites choses si longues à simuler en numérique et qui coulent de source quand vous filmez des choses réelles.

***Justement, pourquoi avez-vous choisi d'utiliser une doublure numérique pour la désintégration du Romulan ? Car l'effet est similaire, mais moins charnel, à celui obtenu par Steve Johnson avec des marionnettes sur* Blade II...**
Nous avons choisi d'utiliser le numérique, parce que la caméra était trop proche du comédien pour qu'une marionnette puisse faire illusion. Pour cette scène, nous avons donc scanné le comédien, ce qui nous a fourni une doublure de son visage. Puis, sur le tournage, l'acteur a mimé la scène et nous avons ensuite tracké ses mouvements pour plaquer dessus l'animation de notre tête synthétique. Ça s'apparente à ce que nous avions fait sur **La Machine à explorer le temps**, sauf que sur **Nemesis**, la production voulait une décomposition qui ne soit pas organique.

Vous arrive-t-il de réutiliser certains travaux déjà réalisés pour d'autres films. Par exemple, avez-vous repris pour* Star Trek : Nemesis *la Terre en images de synthèse ou les fonds spatiaux utilisée pour* Apollo 13, Le Cinquième élément *ou* La Machine à explorer le temps *?
Non, parce qu'à chaque film correspondent des besoins très particuliers. Par exemple, pour toutes les planètes de **Nemesis**, nous avons utilisé un logiciel maison qui permet de construire une surface en relief mais aussi de gérer l'atmosphère des planètes. De plus, nous avons eu un coup de chance formidable sur ce film : lorsque la production des effets spéciaux a commencé, la Nasa venait de publier une photo de la surface terrestre d'une définition jamais vue auparavant. C'est donc vraiment la Terre que vous pouvez admirer dans les scènes spatiales de **Nemesis**.

Special Thanks to Joanna Capitano

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY

(1) Eden FX est une jeune société d'à peine trois ans, qui a ouvert l'année dernière une section spécialisée dans les effets spéciaux pour le cinéma. Pour **Star Trek : Nemesis**, ils se sont chargés de trois plans truqués.

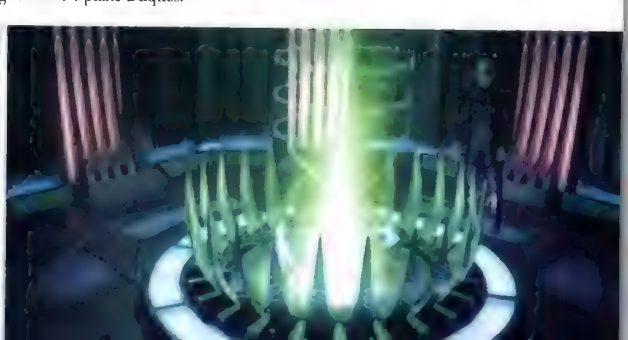
Ci-dessous, de gauche à droite :
L'Enterprise et le Scimitar dans un plan 100 % digital.

Le Scimitar déploie ses ailes. Ce vaisseau fut designé par le chef décorateur du film d'après le plastron du bad guy Shinzon.

L'Enterprise a lui aussi changé d'apparence depuis Insurrection. Nemesis est le second épisode de la saga à préférer l'image de synthèse aux maquettes de vaisseaux spatiaux.

L'Enterprise dans sa baie d'atterrissage spatiale.

Shinzon face à la source d'énergie du Scimitar. Toute la partie centrale du décor est une image de synthèse signée Digital Domain. En outre, l'acteur interprétant Shinzon a dû porter des prothèses en gélatine pour que son visage rappelle celui de Patrick Stewart.



L'HOMME DE FER

RÉALISATEUR CULTE, SHINYA TSUKAMOTO EST SANS CONTESTE LE CONTEUR D'HISTOIRE LE PLUS ICONOCLASTE ET LE PLUS AUDACIEUX DE CE DÉBUT DE SIÈCLE. DOTÉ D'UN GÉNIE CRÉATIF DÉBORDANT, L'HOMME À QUI L'ON DOIT CERTAINS DES PLUS GROS CHOCS CINÉMATOGRAPHIQUES DE CES DERNIÈRES ANNÉES, QUI ONT POUR TITRE **TETSUO I ET II, TOKYO FIST, GEMINI ET BULLET BALLET**, REVIENT DES DEUX CÔTÉS DE LA CAMÉRA AVEC **SNAKE OF JUNE**, QUI RELATE LA DÉCADENCE SAUVAGE D'UN COUPLE EN PLEINE PERDITION. C'EST AVEC ENTHOUSIASME, LE SOURIRE AUX LÈVRES ET LA RÉPARTIE FACILE QUE SHINYA TSUKAMOTO A ACCEPTÉ DE SE SOUMETTRE À LA QUESTION POUR MAD MOVIES. CHAUD DEVANT !

Comment avez-vous eu l'idée de* Snake of June *?
En fait, je voulais raconter l'histoire d'un couple en pleine implosion et, à partir de là, introduire un troisième personnage aux origines énigmatiques, sans qu'on sache si c'est un ange ou un démon. Ce troisième personnage s'immisce dans ce couple et le blesse ! Il fait souffrir cet homme et cette femme afin de les rapprocher. J'ai trouvé que ce paradoxe était un angle plutôt intéressant pour faire de cette histoire une « love story » apocalyptique.

La narration est plutôt lente, comparée à celle de vos précédents films. Est-ce intentionnel ?
Bien sûr ! Je ne pouvais pas raconter cette histoire de la même manière que **Tetsuo** par exemple, qui demandait beaucoup d'énergie et de rapidité.

Pourtant, dans* Tokyo Fist, *qui est aussi l'histoire d'un triangle amoureux, la narration est extrêmement rapide.
Oui, c'est vrai. Mais l'histoire d'amour entre les trois personnages principaux est une intrigue, disons, secondaire. **Tokyo Fist** mettait en avant l'évolution de mon personnage dans un milieu violent et décadent. Mais, pour **Snake of June**, je voulais une narration adaptée au sujet. La décadence du couple est longue et douloureuse. Voilà pourquoi j'ai opté pour ce parti pris narratif.

Vous avez voulu prendre une tout autre direction avec* Snake of June *? C'est vraiment une œuvre à part qui rompt avec les thématiques qui vous étaient chères...
Je ne voulais pas aller dans une autre direction. En fait, l'idée de **Snake of June** a germé il y a plus de quinze ans, avant même d'imaginer **Tetsuo** ! J'ai construit ma carrière de façon à devenir suffisamment calé dans le domaine cinématographique pour réaliser **Snake of June**. C'est vrai que **Snake of June** ne ressemble pas à mes précédents films, mais je ne voulais pas non plus trop m'éloigner de mes thèmes de prédilection. Je pense avoir trouvé un compromis plus ou moins équilibré.

À l'exception de* Tokyo Fist, *qui nous présentait une héroïne féminine, en la présence de Kaori Fujii, vous changez votre fusil d'épaule en confiant le rôle principal à Asuka Kurosawa. Est-ce là un signe de maturité ?
Oui, c'est possible ! Je me fais peut-être très vieux ! (rires) Le film change radicalement de point de vue par rapport aux précédents. En fait, j'admire énormément les femmes, et je voulais depuis toujours les mettre un peu plus en avant dans mes films, malgré l'univers très masculin que je dépeignais. **Snake of June** m'a permis de le faire et cela m'a fait énormément de bien. C'était comme une bouffée d'air frais. Je trouve les femmes beaucoup plus fortes que les hommes. Leur vie est construite autour d'atroces souffrances, comme leurs règles et leurs accouchements. Elles donnent la vie dans la douleur. En plus, je pense sincèrement que les hommes sont des tigres de papier comparés aux femmes. Ils se donnent des faux airs de dominateurs alors qu'ils sont dominés par les femmes.

Photos ci-dessous :
Tetsuo (noir et blanc) : Le film par lequel tout a commencé. On y trouve les bases du cinéma de Tsukamoto : l'analogie érotique entre la chair et le métal et l'extériorisation d'un magma putride de colère, de violence et de sexe.

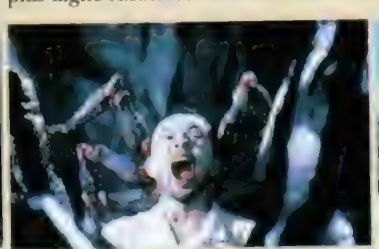
Hiruko the Goblin (couleur) : Sur ce film de commande, Tsukamoto a réussi néanmoins a concilier les impératifs de studio et ses obsessions personnelles. Le résultat est un déluge de sang et de monstres dans la lignée du Evil Dead de Sam raimi.

TETSUO (1989)

Premier film de la mouvance « cyberpunk » selon William Gibson, **Tetsuo** est le résultat de deux années de dur labeur pour Shinya Tsukamoto, qui accumule ici les fonctions de décorateur, monteur, producteur, chef opérateur, scénariste, réalisateur et acteur ! Prenant pour motif principal la fusion du métal et de la chair, Tsukamoto voit la mutation du corps comme une volonté de se singulariser au sein d'une société hypocrite et aseptisée. Dans **Tetsuo**, on assume ses différences et on les revendique haut et fort, dans un univers où l'on a appris à accepter la mort comme une fatalité salvatrice. À la manière du rôle-titre, on peut aisément voir en Tsukamoto une créature hybride, où l'intellect de Cronenberg s'ajoute au génie primitif du David Lynch d'**Eraserhead**, et guidé par le talent expressionniste du Fritz Lang de **Metropolis**. Œuvre phare de la génération X, le film de Shinya Tsukamoto avait d'ores et déjà posé les bases du cinéma de demain. Ni plus, ni moins.

HIRUKO THE GOBLIN (1990)

Film de commande pour la prestigieuse firme Shochiku, **Hiruko The Goblin** marque la première incursion de Shinya Tsukamoto dans le film de fantômes. Adapté librement du manga *Ghost Hunter*, **Hiruko The Goblin** raconte l'affrontement nocturne d'un archéologue déchu et d'un lycéen en proie à de douloureuses brûlures dorsales, contre une horde de démons libérés de leurs sanctuaires. L'appellation film de studio fait défaut lorsque l'on assiste à certains débordements graphiques dignes de la glorieuse époque de Tom Savini. À la vision du film, on ne peut être qu'estomaqué par la liberté créatrice de Tsukamoto, qui, ici, ne s'essaye pas au film fantastique de souche classique mais à l'approfondissement formel de ses précédentes œuvres. Sur ce film, Tsukamoto délaisse l'univers urbain de **Tetsuo** pour situer son film dans un monde dominé par la nature, afin d'exploiter au maximum les peurs primitives : peur de l'inconnu, peur du noir, peur du bruit, etc. Pourtant à moitié renié par son auteur, **Hiruko The Goblin** reste à ce jour le plus digne successeur du **Evil Dead** de Sam Raimi.



TETSUO II - THE BODY HAMMER (1991)

Approfondissement de la veine thématique de **Tetsuo**, sa suite, **Tetsuo II – The Body Hammer** reste encore un film sous-estimé dans la filmographie de Tsukamoto. Ce dernier va encore plus loin dans la misanthropie et la violence exacerbée de son personnage principal, et nous offre un film de guerre introspectif sous la forme d'un viol graphique où le métal domine une nouvelle fois la chair. En prenant comme fil conducteur le rapt d'un enfant par une secte extrémiste et la détresse psychologique de son père, Tsukamoto filme le tout en couleurs, ce qui donne un relief et une dimension supplémentaire à l'univers dépeint dans sa préquelle. Ici, point de colère matérialisée en acier inoxydable, mais de la rage et de la haine colorisée, ralliées à une envie vindicative de détruire ce qui nous entoure. Tsukamoto rêve de détruire Tokyo et il y parvient en la détruisant de l'intérieur, en faisant de son personnage principal le fruit de sa vengeance. **Tetsuo II**, ou le journal de bord d'un homme en guerre contre la société !

TOKYO FIST (1995)

Troisième volet de la trilogie tokyoïte lancée par **Tetsuo** et sa suite, **Tokyo Fist** est probablement le film le plus réussi de Tsukamoto. En prenant pour toile de fond l'univers de la boxe, Tsukamoto inspecte plus profondément le processus malsain qui pousse ses personnages principaux à se sentir vivant par le biais d'atroces souffrances. Le film relate les douloureuses retrouvailles de deux amis d'enfance ayant brisé un pacte qui les liait. L'incursion d'une femme va transformer ce face-à-face en triangle amoureux construit autour de la douleur. Jamais un film n'a su retranscrire aussi explicitement la perdition et le désespoir. Dans **Tokyo Fist**, on exprime ses sensations par le biais d'uppercuts, de directs et de crochets à la mâchoire. On finit par accepter la douleur comme une fin en soi, un moyen de se libérer de son amour, de sa haine ou de sa rancœur. En gravant ces sensations sur pellicule, Tsukamoto nous entraîne dans un tourbillon de violence charnelle à la forme explosive, dont personne ne sort indemne. Précurseur du **Fight Club** de David Fincher dans son fond et dans sa forme, **Tokyo Fist** a été acclamé à travers le monde par des personnalités diverses telles qu'Oliver Stone, David Cronenberg et Darren Aronofsky. Un chef d'œuvre !

Dans vos précédents films, la caméra est en soi un protagoniste à part entière. Dans* Snake of June, *elle est beaucoup plus en retrait et distancée. Était-ce pour ne pas briser le triangle amoureux du film ?

C'est exactement ça ! Vous avez très bien deviné. Pour moi, chaque mouvement de caméra fait avancer l'histoire. Elle prend carrément le pas sur les personnages, alors que là, j'ai pris le soin de raconter le film aux acteurs. Ce n'est pas une chose que je fais habituellement, mais pour **Snake of June**, je voulais garder intacte l'intimité du trio. Faire de longs travellings rapides appuyés par des effets accélérés aurait ruiné l'histoire et les personnages.

Comment avez-vous découvert Asuka Kurosawa, l'actrice principale ?

Je l'avais repérée dans une pièce de théâtre, il y a sept ans de ça ! J'avais pensé à elle pour le rôle féminin de **Tokyo Fist**, qui est finalement échu à Kaori Fujii. Je ne la sentais pas en phase avec ce personnage, qui était au centre d'un univers masculin extrêmement violent. Pourtant, lorsque je me suis attaqué à **Snake of June**, il était évident qu'elle seule pouvait interpréter le rôle principal du film. Elle avait la grâce et l'innocence idéale pour camper ce personnage complexe. C'était un choix judicieux.

Son rôle a dû être difficile à interpréter, malgré tout.

Ça a été assez difficile au début. L'interprétation était très corporelle. Le fait que son compagnon dans le film soit très robuste ne lui a pas facilité la tâche. Elle devait s'affirmer en faisant usage d'un jeu subtil, alors qu'elle est petite et très menue. Asuka Kurosawa a travaillé d'arrache pied pour tenir la dragée haute à son partenaire et elle a formidablement réussi. Elle apportait des idées nouvelles et pertinentes, et elle a su retranscrire toute la tristesse d'une femme par le biais d'un mouvement ou d'un regard.

Snake of June *est conté comme une fable. Si tel est le cas, quelle est la morale du film ?*

Je ne sais pas s'il y a une morale quelconque à vrai dire. Si c'était le cas, ce serait la mienne et ma manière de penser n'est pas très universelle, si vous voyez ce que je veux dire ! (rires) Mes films sont très violents, mais je ne peux pas affirmer, ni nier, s'ils sont immoraux ou amoraux. C'est une question un peu complexe.

Pourquoi avez-vous voulu montrer Tokyo sous la pluie tout au long du film ?

Je trouve que Tokyo est une ville morte et terne, malgré sa température élevée. Montrer cette ville sous la pluie, ça la rendait vivante en quelque sorte. Je voulais faire de la ville une plante asséchée revigorée par une eau abondante. La ressusciter à la manière de mes personnages.

Vous aimez vous projeter dans vos films comme un parfait antagoniste. Est-ce par masochisme ?

Un peu ! (rires) J'aime jouer les éléments perturbateurs. En tant que réalisateur et scénariste de mes films, j'aime avoir le droit de vie ou de mort sur mes personnages. Ça peut vous faire froid dans le dos, mais j'aime ça !

Concernant* Bullet Ballet, *peut-on l'interpréter comme une relecture conceptuelle de* Taxi Driver *?

Peut-être ! J'ai eu d'autres influences pour **Bullet Ballet**, mais j'ai peut-être été trahi par mon amour du film de Martin Scorsese. Je pense avoir été influencé par lui, inconsciemment.

En haut, à gauche.
Tetsuo II - The Body Hammer : le retour de l'homme de fer dans un milieu dominé par les pulsions les plus basses et les plus extrêmes.
Un manga live d'une extrême violence.

À droite :
Tokyo Fist : le parcours violent et tourmenté d'un salary-men dans le monde de la boxe.
Il y apprendra la souffrance, la vengeance et la haine.
Un film décalé, à mi-chemin entre Raging Bull et Fight Club.

BULLET BALLET (1998)

Traumatisé par le **Taxi Driver** de Martin Scorsese, Tsukamoto décide de plonger à son tour dans les bas-fonds de la société contemporaine pour régler ses comptes avec la violence urbaine, en signant son premier film dans une veine réaliste. Relatant la vengeance d'un salary-man, interprété par ses soins, agressé par une bande de voyous terrorisant un bas quartier de Tokyo, Tsukamoto nous fait traverser un no man's land plongé dans les ténèbres et dominé par la violence. Matérialisant sa haine en un revolver de petit calibre, Tsukamoto met en évidence l'aspect fétichiste de son personnage en voulant combler le manque affectif dont il est victime (sa femme se suicide au début du film), et par conséquent souligner sa douloureuse descente aux enfers. L'affrontement entre son personnage d'homme mûr et ces jeunes gangsters démarre pour ensuite se muer en un choc de générations, où les notions de domination et de respect culmineront lors d'un final traumatisant à souhait. Tsukamoto insiste : la Mort est le personnage principal de son film et il le revendique par le biais d'un noir et blanc terriblement sombre, par un montage apocalyptique et par une cacophonie de sons d'outre-tombe signée Chu Ishikawa. Un film étrange, qui laisse un goût délicieusement amer dans la bouche du spectateur.

GEMINI (1999)

Dans cette seconde commande de studio, Shinya Tsukamoto devra illustrer l'univers trouble et sauvage de l'écrivain fantastique Edogawa Rampo : une histoire relatant la sombre destinée de deux frères jumeaux dans le Japon des années vingt. Encore une fois, Tsukamoto trouve ses marques dans un film de commande et fait sien l'univers de Rampo, avec lequel il entretient de nombreux points communs. On y retrouve la même fascination morbide de la décomposition des corps et les mêmes pulsions sadomasochistes. Tsukamoto est à l'aise et livre avec **Gemini** un excellent film fantastique, où il allie habilement le classicisme d'un Masaki Kobayashi (**Kwaidan**) ou d'un Yasuzo Matsumura (**La Bête aveugle**) au style épileptique qui a fait sa gloire, baigné dans une superbe mosaïque de couleurs. Le fantôme de David Cronenberg n'est pas loin également. Après avoir révisé **Videodrome** dans **Tetsuo I** et **II**, Tsukamoto livre son point de vue sur la gémellité décadente, non pas de manière distancée comme dans **Faux semblants**, mais de manière plus radicale en rentrant plus profondément dans le vif du sujet. **Gemini** est un monument de terreur graphique qui n'a pas fini de nous hanter…

Ci-dessus :
Bullet Ballet : La plongée en apnée d'un homme aux pulsions malsaines dans l'univers de la délinquance juvenile. L'affrontement traumatisant entre deux générations, dont l'enjeu est la domination.

La principale influence de **Bullet Ballet** a été le livre de photos de Larry Clark consacré à la jeunesse américaine. Toute cette décadence juvénile m'a fortement marqué. Larry Clark nous fait plonger dans cet univers sombre, dominé par la drogue et la violence, et l'on ressort abasourdi, dégoûté de cette génération maudite. Ce livre a été l'essence de **Bullet Ballet**. Je voulais graver les mêmes sensations sur pellicule 16mm.

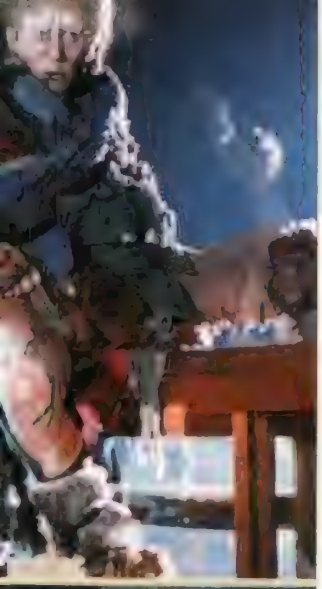
On pense énormément au film* Un jouet dangereux *de Giuliano Montaldo en regardant* Bullet Ballet. *Ils entretiennent beaucoup de points communs. L'avez-vous vu ?
Non. De quoi parle-t-il exactement ?

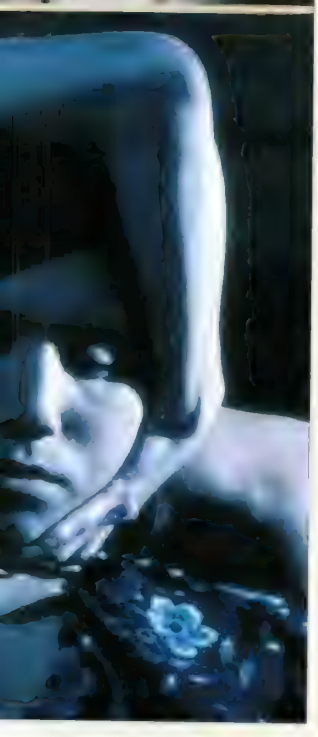
C'est l'histoire d'un salary-man italien (joué par Nino Manfredi) terrorisé par son environnement et qui bascule dans la folie le jour où il prend possession d'une arme à feu. Cette arme devient alors l'objet d'une obsession malsaine, qui gonflera son ego et combiera son manque affectif. Le jour où la violence frappe enfin à sa porte, il décide de se servir de cette arme pour la première fois ! Ce sera le début de son aliénation…
Vous me donnez envie de le voir ! N'oubliez pas de me noter le titre sur un papier. C'est vrai que le thème de **Bullet Ballet** est semblable…

Bullet Ballet ***et* Snake of June *ont été tournés en noir et blanc. Pensez-vous qu'en couleurs, ils auraient été les mêmes ?***
Non, du tout !

C'est parce qu'ils illustrent une part de vos obsessions que vous les avez tournés en noir et blanc ?
Oui, c'est un peu ça. J'adore le noir et blanc et j'arrive à rendre les choses plus profondes avec ce choix esthétique. J'aime aussi les dominantes de couleurs, comme dans **Tokyo Fist**, où les couleurs bleu et rouge sont quasi-omniprésentes, mais j'arrive à de meilleurs résultats avec le noir et blanc. Cela contribue à rendre mes films plus manichéens. Rendre plus distinctes les notions d'amour et de haine, de vie et de mort.

Concernant la mort, dans* Bullet Ballet, *la Grande Faucheuse est personnifiée par un vieil homme traumatisé par la Seconde Guerre Mondiale. Le fait qu'il ait vu la mort de près lui donne-t-il le droit de tuer ces jeunes voyous désillusionnés ?
Oui. Mais avant d'être un vétéran de la guerre, c'est surtout un père de famille qui a vu ses restes d'humanité partir en fumée lorsque son fils a été tué. Il apprend, de manière radicale certes, à ces jeunes cyniques la valeur de la vie en leur faisant payer le prix de ce qu'ils ont fait précédemment. Une sensation morbide se dégage de **Bullet Ballet** et elle prend vie soudainement par





Ci-dessus :
Gemini : L'adaptation réussie de l'univers pervers du romancier culte Edogawa Rampo. Un tour de force cinématographique bariolé et dérangeant, hanté par l'esprit de ses auteurs.

À droite :
Snake of June : L'histoire d'un couple en pleine implosion. Un délire sado-masochiste récompensé par le prix du Jury de la Mostra de Venise.

le biais de ce personnage. La mort est invoquée et elle arrive afin de prouver son existence. J'aime beaucoup cette sensation.

Comment avez-vous atterri sur* Ichi The Killer *?
J'avais joué dans **Dead or Alive 2** et Takashi Miike a décidé de refaire appel à moi pour jouer dans **Ichi The Killer** ce personnage décalé que l'on appelle « Le Vieux » ! J'aimais bien le personnage, alors j'ai naturellement accepté.

Vous arrivez facilement à vous fondre dans l'univers de Takashi Miike ?
Ça n'a pas été difficile. Takashi Miike est plus un artisan qu'un auteur à proprement parler ! Son monde est très polyvalent, même s'il baigne dans une atmosphère décadente. Takashi Miike va tellement vite sur les tournages que l'on a pas le temps de penser ! Ses exigences sont très basiques, il nous demande seulement de jouer le personnage comme on le sent et de faire en sorte que la lumière ne déborde pas dans le cadre. Cela n'a vraiment rien à voir avec moi ! Miike est un très bon artisan et il arrive à être efficace en un rien de temps. C'est sa principale qualité.

Vous aimez ses films ?
Certains, oui. Par contre, cela va vous paraître bizarre, mais je n'ai pas encore vu **Audition** ! J'en ai beaucoup entendu parler et j'ai vraiment hâte de le voir ! Sinon, on me parle souvent de **Full Metal Gokudo** (1), l'un de ses produits vidéo, comme une parodie de **Tetsuo**, ce qui est faux ! Les sujets sont tellement différents...

Vous dites toujours que l'un de vos fantasmes serait de détruire Tokyo ! Dans vos films, la plupart de vos personnages sont des salary-men pris au piège de la société, qui extériorisent et matérialisent leur rage en se transformant en machine de guerre (*Tetsuo I *et* II*), en devenant boxeur (*Tokyo Fist*) ou en acquérant une arme (*Bullet Ballet*). En vous en prenant aux salary-men, qui sont le nerf de la ville, n'essayez-vous pas d'atteindre Tokyo par extension ?
Non, pas vraiment. C'est compliqué... Disons que je ne veux pas détruire des salary-men normaux, seulement ceux qui sont déjà détruits de l'intérieur ! (rires) Je veux mettre fin à leur agonie. Lorsque vous voyez Tokyo, elle est dominée par de gigantesques gratte-ciel. Pour moi, chaque immeuble symbolise la destruction d'un être ! Plus les êtres sont détruits, plus les immeubles s'élèvent ! C'était ça que je voulais montrer dans mes films : des Japonais frustrés et brisés par une ville qui ne demande qu'à s'élever par-delà les nuages !

On vous considère souvent comme le chef de file d'une génération de réalisateurs qui a pris à contre-courant l'industrie cinématographique japonaise. Que pensez-vous d'eux ? Je pense, entre autres, à des gens comme Toshihara Ikeda (*Evil Dead Trap*), Takashi Ishii (*Gonin*), Fujiwara Key (*Organ*), Hashimoto Isou (*Akira, Evil Dead Trap 2*), Kumakiri Kazuyoshi (*Kichiku*), Toshiyasu Sato (*Naked Blood*), etc. Que pensez-vous d'eux et de leurs films en général ?
Je les respecte beaucoup. Mais je ne peux pas prétendre leur avoir ouvert la voie. Je ne me considère pas vraiment comme un chef de file. Il y a eu une mouvance de cinéma iconoclaste bien avant **Tetsuo**, et je pense m'y être glissé au bon moment. La plupart des réalisateurs que vous venez de me citer sont des marginaux, dont la qualité principale se résume à faire de bons films avec un budget réduit. Ils ne représentent seulement qu'une infime partie de l'industrie cinématographique japonaise. Une partie inspirée mais minoritaire. Je fais partie de cette mouvance mais je ne la guide pas, contrairement à ce que l'on peut penser.

Qu'en est-il de* Flying Tetsuo*, le projet que vous aviez en commun avec Quentin Tarantino ?
C'est un projet qui date de neuf ans maintenant. Tarantino avait pris contact avec moi par le biais de son agence et nous nous somme rencontrés pour un éventuel épisode de **Tetsuo**. J'ai vite été intéressé par ce que m'a proposé Tarantino et je me suis attelé à l'écriture de **Flying Tetsuo**. Le projet est concret, ce n'était pas une rumeur.

On imagine mal Tarantino dans votre univers. Jusqu'à quel stade du projet voulait-il être impliqué ?
Tarantino et moi sommes tellement différents, c'est une des raisons pour lesquelles **Flying Tetsuo** a échoué. Le personnage de **Tetsuo** est mien, il est MA création. Nous ne pouvions pas réaliser le film ensemble. Son apport ne s'est limité qu'à imaginer mon personnage voler dans les airs, voilà tout. L'implication de Tarantino ne se limite qu'au financement. Aujourd'hui, le projet me tente toujours autant et il y a de fortes chances que je m'y attèle très prochainement !

Propos recueillis par Fathi BEDDIAR

(1) **Full Metal Gokudo** est un direct-to-video réalisé par Takashi Miike, où l'on voit un jeune yakuza (joué par Kohji Tsukamoto, le frère de Shinya !) assassiné par un clan rival, puis transformé en cyborg par un savant fou pour assouvir sa vengeance !

SNAKE OF JUNE (2002)

Dernier film de Tsukamoto, présenté à la Mostra de Venise en 2002, **Snake of June** est le projet le plus personnel de Shinya Tsukamoto. Narrant lentement la triste descente aux enfers d'un couple persécuté par un inconnu, Tsukamoto s'attaque ici au « Pinku-eiga », le film érotique japonais, qui connut une certaine gloire dans les années 70. Tourné en noir et blanc, pendant la saison des pluies du mois de juin, Tsukamoto semblait revenir à ses premières amours en réalisant un film intimiste, dont le thème l'obsédait depuis plus de dix ans (voir l'interview plus haut). Hélas, la mayonnaise ne prend plus. Tsukamoto s'assagit au niveau de la mise en scène et du montage et (un comble !) plonge le spectateur dans l'ennui. Car dans un film de Tsukamoto, le fond ne va pas sans la forme. Malgré certains côtés avant-gardiste chers à l'auteur, **Snake of June** ressemble plus à une BD érotique de Manara qu'à une œuvre signée par le réalisateur de **Tetsuo** et **Tokyo Fist**. Était-ce là un film de transition pour se réorienter vers un sentier plus riche ? L'auteur répond par la négative. Le Tsukamotophile peut-il se rassurer en évoquant une erreur de parcours ? Peut-être ! Espérons simplement que Tsukamoto ne soit pas en train de mettre en pratique son précepte, selon lequel il retrouvera la vie en se donnant la mort !

Fathi BEDDIAR

DVD zone 2 et zone 1
à prix réduits
neufs et occasions

K7 vidéos : 4 € le film

Photos de films

portraits d'acteurs
couleurs et N&B

MOVIES 2000
La librairie du cinéma

Affiches françaises
américaines et italiennes

revues et fanzines de cinéma
fantastique

les anciens numéros de
Mad Movies et Impact

et plus encore...

Actuellement, tout sur :
Le Seigneur des Anneaux, Harry Potter, Spider-Man,
Star Wars, James Bond, Freddy, Buffy et les films à l'affiche

MOVIES 2000 achète vos DVD, revues de cinéma, affiches, photos, fanzines...

49, RUE DE LA ROCHEFOUCAULD 75009 PARIS (MÉTRO SAINT-GEORGES OU PIGALLE)
TEL. : 01 45 26 81 20. WWW.MAD-MOVIES.COM
OUVERT DU LUNDI AU SAMEDI DE 13H30 À 19H30

Madgazine

DVD • VIDÉO • TÉLÉ • MANGA • JEU VIDÉO • GOODIES • LIVRES • MUSIQUE

« I will survive ! »

sommaire

#70 DVD
Des Espagnols, des hommes en noir, des nippons violents, des dragons, des femmes fatales... C'est ça le cahier DVD ! Un bon gros pot-au-feu concocté par l'ami Stéphane et servi chaud.

#80 TÉLÉ MANIAC
Yannick n'aime les flics qu'à la télé et, si possible, bien corrompus. Vous comprendrez donc qu'il se soit rué sur la série ***The Shield***. Bon, cela dit, il est fan de ***Marie Pervenche*** aussi. Nobody's perfect...

#81 ANIME NATION
Ce mois-ci, Bertrand vous parle de ***X***. Whadafuck ? Notre senseï Rougier saisi par la débauche ? Tranbert Rinpoche transformé en pornographe vicelard ? Ah ben non, il s'agit de manga. On a failli avoir peur, là...

#82 PLAYMAD
Yannick le briseur d'idoles, le casseur de baraques, s'est mis en tête de remettre les pendules à l'heure sur **Splinter Cell**, un jeu à son goût un peu trop surestimé. Vas-y Yannick !

#83 TOP GOODIES
Les Living Dead Dolls sortent une nouvelle série et bien sûr, Numa est sur le coup. C'est Damien qui va être content, lui qui s'est remis à ses poupées depuis peu. Mais si Dam, ne dis pas le contraire...

#84 MÉLOMAD
Bon, ce mois-ci, Cédric vous parle de la zizique de la série ***Buffy***, du nouveau Klaus Badelt (**The Recruit**) et du dernier Jerry Goldsmith. Oui, du Goldsmith ! Un jeune compositeur très prometteur, dont on ne parle pas assez. Vous allez voir...

#85 SANG D'ENCRE
Arnaud aime les bédés d'aventures, les grands philosophes comme Jean-Claude Van Damme et les films des années 80. Donc, comme il met en boîte une rubrique à 200 % subjective, il vous parle de tout ça. Juste parce qu'il en a envie. C'est comme ça et c'est tout !

La Reconquista
(L'ÉCHINE DU DIABLE + TESIS)

LA SORTIE EN ZONE 2, DANS DEUX TRÈS BONNE ÉDITIONS, DE TESIS ET L'ÉCHINE DU DIABLE, NOUS DONNE L'OCCASION DE REVENIR UNE FOIS DE PLUS SUR LA FOLLE INSPIRATION QUI HABITE À L'HEURE ACTUELLE NOS VOISINS CINÉASTES D'OUTRE-PYRÉNÉES.

Si l'on excepte la figure écrasante et inclassable du grand Luis Buñuel, le cinéma espagnol s'est trop longtemps résumé à un catalogue de films d'auteurs pour ciné-clubs provinciaux (de Carlos Saura à Julio Medem), où surnageaient difficilement quelques personnalités œuvrant dans le cadre du cinéma de genre destiné à un public de « happy few » (Paul Naschy, Jesus Franco). Cette époque semble être bien révolue. Sous l'impulsion de l'incontournable Pedro Almodóvar, une nouvelle génération de cinéastes a enfin pris conscience que cette situation n'était pas une fatalité et que le succès international était à portée de leurs mains, pour peu qu'ils s'en donnent les moyens. Totalement décomplexés et désormais convaincus que Spielberg peut rimer avec Buñuel, les Alex De La Iglesia (**Mes chers voisins**), Jaume Balaguero (**Darkness**) et autre Mateo Gil (**Jeux de rôles**) sont en train littéralement de changer la face du cinéma ibérique, et dans la foulée celui du cinéma latino en général, puisque le phénomène touche également l'Amérique latine.

Tesis et **L'Échine du Diable** sont sans doute deux des films les plus représentatifs de cette reconquête hispanophone, le premier dans sa volonté de poser les bases d'un cinéma commercial exigeant et le second dans sa propension à se faire le représentant de cette « internationale » du cinéma latino. Stupéfiant de maîtrise pour un premier film (Alejandro Amenábar n'avait que 24 ans quand il l'a réalisé !), **Tesis** se présente sous la forme d'un thriller bien flippant, qui voit une étudiante plonger dans l'univers déviant du « snuff movie ». Réflexion à la fois pertinente et ambiguë sur le voyeurisme et le cinéma, **Tesis** est une œuvre hautement audacieuse tant sur la forme (présentation des deux personnages principaux au travers d'une surprenante séquence de walkman) que sur le fond (Amenábar se permet de placer son propre discours sur le cinéma dans la bouche d'un fabriquant de « snuff » et ne se prive pas d'envoyer quelques piques au cinéma espagnol de l'époque). Audace qui sera finalement saluée par le même système que le cinéaste se plaisait à brocarder puisque **Tesis** sera récompensée par 7 Goyas (les Oscars espagnols) et marquera l'avènement d'un réalisateur qui, par la suite, ira imposer à Hollywood sa manière de fonctionner avec **Les Autres**.

Produit par les frères Almodóvar, déroulant un générique où se côtoient des stars espagnoles (Eduardo Noriega, Marisa Paredes) et argentines (Federico Luppi), réalisé par le Mexicain Guillermo Del Toro et photographié par son compatriote Guillermo Navarro (**Jackie Brown**), **L'Échine du Diable** symbolise bien, lui aussi, ce nouveau sang espagnol aux prétentions expansionnistes. Del Toro s'y révèle (de même que pour son dantesque **Blade II**) comme l'une des plus virtuoses centrifugeuses que le cinéma de genre ait connu depuis longtemps : ainsi, on croise dans **L'Échine du Diable** les fantômes de Buñuel, de Mario Bava ou de John Ford sans jamais que ces citations ne viennent vampiriser l'œuvre. Et c'est bien à ce cinéaste total et multifonction que choisit de rendre hommage cette édition DVD. Sans être gargantuesque, le zone 2 contient en effet assez de suppléments pour comprendre et apprécier l'implication jusqu'au-boutiste du grand Guillermo. Notamment au travers d'un commentaire audio passionnant, où, accompagné de son chef op' (qui n'a pas le temps d'en placer une !), Del Toro décortique son film (*« On peut reprocher ce que l'on veut à mon film mais certainement pas de n'être pas construit. »*), s'enthousiasme sur telle ou telle séquence et rapporte moult anecdotes sur le tournage. Cerises sur le gâteau, vous aurez droit à un excellentissime commentaire des effets spéciaux par notre Julio Dupuy à nous (qui écoutait en boucle le dernier album du groupe Mecano pendant l'enregistrement... il est ouf notre Julio !) et une interview exclusive du père Del Toro par notre pote Rafik Djoumi. Bref, une édition aux p'tits oignons pour un classique instantané. Le plaisir procuré par les suppléments de **Tesis** est peut-être moins immédiat, eu égard à la personnalité plus renfermée d'Amenábar et à ses commentaires moins expansifs, mais l'on en apprend quand même un peu plus sur le bonhomme et l'évolution de son style, puis-

qu'il reconnaît lui-même en avoir changé depuis **Tesis** (qui date de 1996). En effet, peu à peu, il a su se débarrasser des quelques afféteries auteurisantes qui ponctuaient l'exécution de son premier film pour mieux atteindre les rives d'un cinéma au classicisme de plus en plus maîtrisé, là où Del Toro n'a qu'un seul obstacle en vue : zigzaguer entre les interférences des studios pour mieux laisser sa créativité torrentielle se déchaîner. Quoiqu'il en soit, les deux cinéastes se rejoignent sur un point : ils ne posent que très rarement en militants et préfèrent agir et montrer ce qu'ils font, plutôt que de disserter ad nauseam sur ce qu'il faudrait faire. Une sorte d'émulation par l'exemple dont notre cinéma français aurait bien besoin...

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : STUDIO CANAL. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO & VF SUR **L'ÉCHINE DU DIABLE** ET VOST UNIQUEMENT SUR **TESIS**). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - MAKING OF - BANDES ANNONCES - GALERIE PHOTO - FILMOGRAPHIES (SUR LES DEUX) INTERVIEWS - SFX COMMENTÉS - COMPARATIF FILM/STORYBOARD (SUR **L'ÉCHINE DU DIABLE**) SCÈNES COUPÉES (SUR **TESIS**).

MEN IN BLACK II

DE BARRY SONNENFELD

L'édition spéciale du premier **Men In Black** ayant explosé certaines barrières en termes d'interactivité DVD, il était certain que le traitement pour sa suite (également dispo en version simple ou en méga collector avec le « talking clebs » reproduit en peluche) allait se poser là. La différence principale se situerait en fait dans l'évolution même du médium DVD. En effet, lors de la sortie salles du premier **MIB** (en 1997), le DVD n'en était qu'à ses balbutiements. Il aura fallu attendre trois bonnes années pour que celui-ci soit disponible sur galette numérique, juste le temps pour le film de passer du statut de nouveauté à celui de (mini) classique, impliquant ainsi un traitement flirtant parfois avec l'analyse. Bien évidemment, la donne est différente pour cette suite, étant donné que sa popularité au fil du temps n'est pas encore acquise. On ne sera ainsi pas surpris de retrouver une masse de matériel promo (notamment avec la possibilité de composer son propre making of, une première !) sur ce double disque, qui nous réserve cependant plusieurs surprises. La première concerne la fin alternative. **MIIB** étant l'un des films qui aura le plus souffert de la politique post-9/11 des studios, on s'attendait ainsi à retrouver la fin se déroulant sur les Twin Towers ou au mieux, une visualisation de celle-ci via les storyboards. C'était trop demander à la Columbia, qui s'était déjà refusée à placer le teaser de **Spider-Man** sur l'édition dudit film. On vous laisse la surprise de découvrir cette fin alternative tout de même assez amusante. Ensuite, et c'est un pas assez conséquent dans le registre de la comédie, une featurette est axée sur l'approche du comique par Barry Sonnenfeld. Très, très intéressante. Enfin, on s'en serait peut-être douté lors de la sortie du film via la promo (répétée ici) tournant autour du chien Frank mais il apparaît, à travers les divers menus et certains des suppléments, que ce sont les diverses sortes d'aliens cognos traversant le film qui tiennent la place la plus importante dans le cœur du réalisateur. Que le studio ait dû banquer 40 millions de dollars pour réunir les deux acteurs principaux ne change rien à l'affaire, Barry Sonnenfeld semble continuer à faire ses « petits » films à sa manière, en se souciant uniquement de son audience. C'est à la fois la plus grande qualité et le plus grand défaut de ce **Men In Black II** situé le cul entre deux chaises.

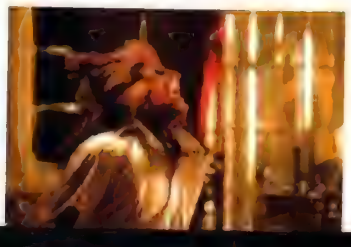
Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : GCT. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO & VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - COURT MÉTRAGE - REPORTAGES DURANT LE FILM - BANDES ANNONCES - FIN ALTERNATIVE - ETUDE MULTI-ANGLES DES SFX - BÊTISIER - COMPOSITION DU MAKING OF - GUIDE DES ALIENS - MONTAGE ANIMATIC - GALERIE AFFICHES - BANDES ANNONCES - CLIP VIDÉO - FILMOGRAPHIES.

FRANKENSTEIN ET LE LOUP-GAROU

DE JEFF BURR ET JULIAN BREEN

Disons-le d'entrée : l'affrontement de ces deux légendes promis dans le titre et sur la jaquette n'aura pas lieu dans ce film. Il ne s'agit donc pas là d'un remake du classique de la Universal avec Bela Lugosi et Lon Chaney mais de deux moyens-métrages mis bout à bout et réalisés par Jeff Burr et David DeCoteau. Ets ils ne sont pas en forme nos deux cadors du bis. À la barre de **La Renaissance de Frankenstein**, DeCoteau (planqué derrière le pseudo de Julian Breen) essaye un minimum de livrer un boulot soigné mais se voit désavantagé par une histoire inintéressante car maintes fois rabâchée, avec plus de talents et de moyens la plupart du temps. Quant à Jeff Burr, il touche carrément le fond avec **Le Retour du loup-garou**. Il se révèle incapable de titiller l'intérêt du spectateur, ne serait-ce qu'une minute. Dur à avaler de la part du réalisateur de **Leatherface** et de **La Nuit de l'épouvantail**, deux merveilles de séries B. Et les monstres dans tout ça ? Et bien on est plus proche d'un carnaval d'Halloween dans l'Isle et Vilaine que d'un hommage flamboyant à la Universal façon **Monster Squad**. C'est bien dommage, un tel résultat, car les intentions étaient très louables.



Alexandre BUSTILLO

DVD INEDIT USA. 1998. RÉAL : JEFF BURR ET JULIAN BREEN (DAVID DE COTEAU). INT : ASHLEY LAFAGNA, BOGDAM CAMBERA, LEEN LESSER, ROBIN DOWNES... TRANSFERT 4/3. SON 5.1 (VO & VF). SUPPLÉMENTS : FILMOGRAPHIES, BANDE ANNONCE. DIST : WARNER.

DVD RAPIDO

JOHN SINGLETON : **Poetic Justice** et **Fièvre à Colombus University** viennent de faire leur apparition chez GCT. L'occasion de revenir sur le cas Singleton, cinéaste proclamé « Scorsese black » à la sortie de son premier pétard mouillé, **Boyz' in the Hood**. Prétendument engagé socialement, ce dernier avait peine à faire passer son message dans ces deux exemples bourrés de pathos à la finesse elephantesque, notamment par son manque de maîtrise cinématographique flagrant. Passez votre chemin, à moins que vous attendiez comme des fous son **2 Fast 2 Furious**, suite de vous savez quoi...

ON EN A DÉJÀ PARLÉ MAIS... que cela ne vous empêche pas de jeter un œil sur les sorties récentes en zone 2 de **L'inévitable catastrophe** et **Les Monstres attaquent la ville** chez Warner. Le premier est un film catastrophe assez poilant constitué d'un casting de cul que certains n'hésitent pas à comparer à du Mel Brooks ! Attention, copie uniquement dispo en VOST. Mon second est un petit film de monstres franchement plaisant qui aura influencé Guillermo Del Toro sur **Mimic**. Autant dire que c'est goûté !

RÉVISIONNISME HISTORIQUE : Sitcom anglais créé au début des années 80, ***Black Adder*** est aujourd'hui dispo en coffret chez TF1 Vidéo. Le concept ? L'histoire de l'humanité vécue par un membre de la pathétique famille des Black Adder interprété par Rowan « Mr. Bean » Atkinson. En bref, ça ressemble à du sitcom quoi, avec rires enregistrés et compagnie, mais y a des fois dont un certain Fathi B. de Paris). Dans le genre bien nullos, on trouvera également **Le Chevalier Black** (chez FPE), dans lequel le nain Martin Lawrence, en gros branleur de L.A., débarque au Moyen Âge (une période qui a existé aux USA, si si !) et se met à jouer les preux chevaliers. Tellement la honte que c'est vendu avec **Big Mamma** pour le prix d'une nouveauté ! Entre bouses, on se réchauffe bien...

LA PREUVE PAR QUATRE : Quatre films : **La Dernière cavale** de Kiefer Sutherland, **L'Ultime souper** de Stacy Title, **L'Amour ou la mort** de Ben Ramsey et Kantz, et **Infidèle** de Adrian Lyne. Mon premier (chez GCT) montre à quel point Kiefer Sutherland est meilleur acteur que réalisateur dans cette histoire de gangs et de kidnapping. Tour à tour âpre et ridicule : sacré mélange... Mon second (toujours chez GCT) est un « wanna be » **Petits meurtres entre amis** et rien que ça, ça devrait vous mettre sur la voie. Du cynisme de bas étage pour une réalisation plate, tellement plate... Mon troisième (encore chez GCT) est un film de gangsters blacks inédit réalisé par le scénariste de **Big Hit**. Du rap, des guns et des considérations philosophico-pouët-pouët pour cette histoire de tueur qui tombe amoureux de la cible. Déjà vu, et en bien mieux que ça... Enfin, mon quatrième (chez ? chez ? Et non, chez FPE, nickel !) confirme qu'Adrian Lyne, après le tour de **Lolita**, retourne à ses premières amours : le thriller erotique bien con à base d'adultère. Richard Gere fait la moue tandis que la mimi Diane Lane exhibe prudemment ses atouts devant le réalisateur, qui retrouve son style moche et mesuré. Mon tout prouve bien que le porno et le thriller sont deux genres à ne pas traiter par-dessus la jambe !

80's Revival
(BONES + ARAC ATTACK + DOMMAGE COLLATÉRAL)

Et oui, il faut se l'avouer, on ne se fait plus tout jeune ! Et le fait que de nombreux films, sortis l'année dernière, se soient posés en ersatz ratés ou en hommages déférents à certains genres qui ont marqué notre enfance dans les années 80 ne nous rajeunit plus. Mais là encore, il faut être prudent. Car, si similitudes ou emprunts il y a, ils restent noyés dans le consensus mou qui caractérise encore une bonne partie de la production ricaine. **Arac Attack** en est l'exemple le plus flagrant. Sa volonté d'être un hommage parodique aux Monster Flicks des années 50, ne l'empêche pas de dévoiler une mise en scène « eighties » on ne peut plus démonstrative, finalement peu éloignée d'un **Blob** (si, si rappelez-vous). Le tout enrobé d'une bien-pensance étouffante, d'une violence policée, et d'un humour beauf caractérisant assez bien les années 90 depuis... **Independence Day** justement, des mêmes Emmerich et Devlin, qui ont nivelé par le bas le revival des films catastrophe. L'air de rien, c'est un peu la même chose avec le pathétique **Dommage collatéral**, qui tant en termes filmiques que narratifs, semble avoir été réalisé entre **Commando** et **Le Contrat**, tout en se soumettant aux diktats idéologiques actuels dont Schwarzy veut être le chantre has been. Il faut voir comment lui et Andrew Davis, dans un reportage présent sur le DVD, récupèrent avec une démagogie atterrante les événements du 11 septembre pour justifier d'une hypothétique conscience politique. Au fond, de tous ces nababs s'évertuant à retrouver ce qui fit du début des années 80 une période de charnière, où le succès des actioners, fantastiques ou pas, devaient tout à l'émergence de talents novateurs, seul **Bones** tire son épingle du jeu. Peut-être parce qu'au sein d'une structure galvaudée, héritière des **Freddy** et autres **Vendredi 13**, sa mise en scène rendait un véritable hommage. Non pas à Wes Craven ou à Carpenter, mais à Mario Bava et à ses films d'horreur fournés, comme **Bones**, avec des moyens limités. Un reportage du DVD démontre d'ailleurs, images à l'appui, la sincérité du rapport qu'entretient **Bones** avec **Baron Blood** ou **Le Corps et le fouet**. Une sincérité que l'on ne retrouve hélas, ni dans **Arac Attack** ni dans **Dommage collatéral**.

Yannick DAHAN

DVD ZONE 1 ÉDITEURS : METROPOLITAN, WARNER & FPE. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO & VF DES TROIS TITRES) ET DTS (VF DE **DOMMAGE COLLATÉRAL**). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - SCÈNES INÉDITES - BANDES ANNONCES (SUR LES TROIS FILMS) MAKING OF - FILMOGRAPHIES (SUR **BONES** & **DOMMAGE COLLATÉRAL**) DOCUMENTAIRES SUR LES SFX ET LES INFLUENCES - CLIPS VIDÉOS (SUR **BONES** UNIQUEMENT).

AMERICAN ME
DE EDWARD JAMES OLMOS

Film d'une audace hors du commun, **American Me** (**Sans rémission** en VF) est sans doute l'œuvre la plus aboutie concernant la criminalité hispanique issue des bas quartiers du East Los Angeles. L'histoire, librement inspirée de la vie du truand mexicain Rudy « Cheyenne » Cardena, suit l'ascension puis la décadence de Montoya Santana (magnifiquement campé par Edward James Olmos), depuis ses débuts au sein d'une petite clique de voyous jusqu'à son incarcération dans la prison de Folsom, où il formera la plus redoutable organisation criminelle hispanique, La Eme (Mafia mexicaine). Extrêmement exhaustif, le film n'épargne rien au spectateur et le fait plonger en plein cœur de l'enfer urbain et carcérale, par le biais d'une mise en scène percutante et d'une interprétation exemplaire. Bonus incontournable sur le DVD : le documentaire **Lives in Hazard** qui, en plus d'être un formidable making of, porte un regard inédit sur la communauté hispanique du quartier de Hazard, dans l'aire de Boyle Heights, et sur son gang « Il Grande Hazard », l'une des cliques les plus vieilles du comté de Los Angeles. Un complément riche en informations, qui nous aide à mieux comprendre, sans jamais justifier, l'importance des gangs et son influence dans le train de vie de la population angeleno. Ce DVD demeure, plus que jamais, une acquisition indispensable.

Fathi BEDDIAR

Coffret Seijun Suzuki

Réalisateur iconoclaste et responsable de moult traumatismes visuels inégalés, Seijun Suzuki s'est vite imposé comme l'artiste avant-gardiste du cinéma japonais, un esthète expérimental qui tente à chaque reprise de faire sauter les limites d'un genre en optant pour une forme criarde et débridée. Les films présents dans le premier coffret édité par HK vidéo (**La Jeunesse de la Bête**, **La Barrière de chair** et **La Marque du tueur**) en sont un exemple flagrant. S'étant essayé à tout ce que le cinéma japonais comprenait comme genres, Suzuki cherchait impérativement à différencier ses films des productions courantes, en optant pour des partis pris visuels et narratifs qui défiaient les lois de la dramaturgie classique. Que ce soit la quête vengeresse d'un homme dominé par ses bas instincts (**La Jeunesse de la Bête**), la descente aux enfers d'une jeune fille dans la prostitution (**La Barrière de chair**) ou la confrontation d'un groupe de tueurs perdus dans un univers onirique (**La Marque du tueur**), Suzuki rend sien le genre dans lequel il évolue, en forçant le trait des clichés et codes pré-établis pour aboutir à une caricature formelle où le grotesque tutoie l'élégance. Suzuki aime raconter ses histoires de façon subjective, en calquant son travail sur l'attitude de ses personnages. Son style peut-être « j'en foutre » et brutal, comme le personnage principal de **La Jeunesse de la Bête**, racoleur et bariolé à l'image des prostituées de **La Barrière de chair** ou encore énigmatique et déluré tel l'assassin n°3 de **La Marque du tueur**. Il fallait une édition DVD qui soit à la hauteur de ces trois monuments d'irrévérence kitsch, et c'est le cas avec ce beau coffret qui présente les trois films dans leur format d'origine et dans de très belles copies remasterisées. On regrettera cependant l'absence d'un commentaire audio du réalisateur, qui aurait pu nous détailler davantage la fabrication de tels films qui, aujourd'hui encore, demeurent des énigmes pour les cinéphiles les plus avertis. Outre les bandes-annonces des prochaines sorties HK, le DVD de **La Marque du tueur** comprend un court documentaire, titré **Suzuki : Le Génie de l'image**, où le cinéaste relate en partie sa carrière sous la forme d'un court entretien entrecoupé par des extraits de ses films les plus marquants. Rien de bien neuf de ce côté-ci, mais l'on peut se rassurer en attendant le second coffret qui (on l'espère !) comprendra une interview carrière du cinéaste qui lui rende vraiment grâce. En attendant la sortie de ce dernier, il ne vous reste plus qu'a acquérir ces bras d'honneur cinématographiques à la vivacité outrancière et envoûtante.

Fathi BEDDIAR

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : HK VIDÉO. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 1.0 (VOST UNIQUEMENT). SUPPLÉMENTS : BANDES ANNONCES - FILMOGRAPHIES (SUR TOUS) DOCUMENTAIRE (SUR **LA MARQUE DU TUEUR**).

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : UNIVERSAL. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 2.0 (VO NON ST & VF). SUPPLÉMENT (VO NON ST) : DOCUMENTAIRE LIVES IN HAZARD - BANDE ANNONCE.

Dr Gotham
THE LEGEND COLLECTOR

L'ACTUALITÉ RÉFÉRENCE DES COLLECTIONNEURS

Dr Gotham
» The Magazine

L'actualité collector, gratuitement tous les 2 mois.

Une sélection de + de 300 nouveautés Collectors

Toute l'actualité des sorties de vos fabricants préférés

24 pages, 16 rubriques pour toutes les passions et pour toutes les collections

Recevez Dr Gotham "The Magazine"
en appelant au :
01 41 11 56 20
sur www.DrGotham.com - rubriques catalogues
ou en renvoyant le coupon ci-dessous chez :
Dr Gotham
15, rue des Champs - 92600 Asnières

OUI, J'accepte de recevoir le magazine Dr Gotham chez moi, gratuitement, tous les deux mois.

Nom : Prénom :
Adresse :
Ville :
Code postal : Telephone :
e-mail :
Votre collection :

Intimité violée

(JEEPERS CREEPERS + IRRÉVERSIBLE)

Comment traiter des conséquences d'un viol, sans que le crime en question ne « vole » la vedette au film ? Chacun à leur façon, **Jeepers Creepers** et **Irréversible** répondent à cet épineux problème. Victor Salva, qui fut à la fois victime et coupable de tels sévices, opte pour la voie métaphorique, et se sert du sujet pour nourrir un film de monstre d'une beauté malsaine. Malsaine surtout, parce que l'on sait que les crimes du Creeper engendreront d'autres monstres tout aussi malfaisants que lui. D'ailleurs plusieurs scènes coupées entérinent l'un des motifs majeurs du film : la transmission de la haine entre criminel et victime. Outre un caméo du réalisateur (il est l'un des cadavres décorant l'antre du Creeper, no comment !), on notera une fin alternative spécialement troublante, dans laquelle Justin est carrément devenu le Creeper ! Logiquement, Salva ne se risque pas sur le terrain, on imagine douloureux, de l'auto-analyse dans un making-of et un commentaire audio passionnants. Pas de métaphore chez Noé qui, à l'inverse, aime se rouler dans le caca. Le résultat n'en est que plus miraculeux. Toute la réussite d'**Irréversible** tient en effet à une série d'heureuses coïncidences (la participation du couple Bellucci/Cassel en est une de taille), et à un concept tout simplement brillant. Le scénario d'**Irréversible** est en effet un simple décalquage d'**Un justicier dans la ville** et autres films de vengeance. Mais en inversant sa narration, Noé génère une identification à rebours spécialement retorse. Pas besoin de justifier les actes de son violeur ou de truffer son script d'un pesant discours pour condamner la vendetta de ses personnages. En la plaçant quasiment en ouverture de son film, cette vengeance devient l'exact opposé de ce qu'elle aurait été dans une narration classique, à savoir un acte libératoire. Seul écueil de la roublardise de Noé, un carton final en trop, que le réalisateur regrette à demi-mot dans son formidable commentaire audio. Il convient d'ailleurs de souligner la qualité des bonus de ces deux éditions, mais aussi de signaler que, contrairement à ce qu'avait annoncé l'éditeur, le DVD d'**Irréversible** est privé du commentaire audio de ses trois acteurs principaux. Pourtant enregistré il y a quelques mois, ce bonus très attendu a en effet été supprimé à la demande des comédiens.

Julien DUPUY

DVD ZONE 2 DVD ZONE 2. ÉDITEURS : STUDIO CANAL ET UNIVERSAL. TRANSFERT 1.85 ET 2.35. SON 5.1 (VO & VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - DOCUMENTAIRE - BANDE-ANNONCES (SUR LES DEUX FILMS) SCÈNES COUPÉES - MAKING OF - FILMOGRAPHIES - GALERIE PHOTOS (SUR **JEEPERS CREEPERS**) CLIPS DE PLANS COUPÉS - COURTS MÉTRAGES (SUR **IRRÉVERSIBLE**).

Collection Introuvables

(LILY LA TIGRESSE + UNE JOURNÉE BIEN REMPLIE)

Nouvelle collection DVD sur le marché français, Les Introuvables se proposent de faire (re)découvrir des films méconnus, cultes, petits ou grands, mais possédant tous un attrait certain (notamment la rareté) pour le cinéphile lambda. Cette première livraison nous offre deux films très dissemblables, le mythique **Lily la Tigresse**, « premier film » de Woody Allen, et **Une journée bien remplie**, une autre première, celle de Jean-Louis Trintignant derrière la caméra. Si l'on parle de « premier film » entre guillemets, c'est que **Lily la Tigresse** est en fait un remontage d'un film d'espionnage de la Toho, **Kokusai Himitsu Keisatsu** de Senkichi Taniguchi, redoublé pour l'occasion. Mais redoublé sans faire attention une seule seconde à l'intrigue originale, le film se transformant alors en quête pour retrouver la recette parfaite de la salade aux œufs... Si le concept peut sembler très alléchant, le résultat final est, lui, très loin de l'être. Preuve en est que les sous-titres français se sentent obligés d'en rajouter une couche afin d'essayer de nous dérider. Exemple : une actrice s'écrit à un moment : *« Oh je le hais vraiment, c'est l'une des sept pires personnes au monde ! »*, ce qui est traduit par *« Ce sadique sodomite nécrophile. Et il suce encore son pouce ! »*. C'est cela, oui... Reste les courtes apparitions de Woody Allen, hélas bien insuffisantes pour sauver le film. Beaucoup plus intéressant, **Une journée bien remplie** raconte la folle journée d'un boulanger, accompagné de sa mère, qui part sillonner en side-car les routes de sa région pour dissoudre neufs individus. Mettant en scène dans le rôle principal l'excellent Jacques Dufilho, **Une journée bien remplie** est une comédie très noire et surréaliste, rencontre improbable entre Jodorowski et Le Professeur Choron de l'époque Hara-kiri. En véritable conteur cinématographique, Trintignant ne fait appel qu'à très peu de dialogues pour illuminer le parcours de son boulanger homicide, ce qui permet à Dufilho de jouer principalement sur des expressions faciales qu'il manipule avec style. À noter que Jean-Jacques Beineix officie sur le film en tant qu'assistant réalisateur et que c'est Bruno Nicolaï qui compose la très sympathique musique. Un Introuvable qui mérite indubitablement d'être découvert !

Julien SÉVÉON

DVD ZONE 2 DVD ZONE 2. ÉDITEUR : WILDSIDE. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 1.0 (VO ET VF SUR **LILY LA TIGRESSE**). SUPPLÉMENTS : GALERIE PHOTOS - FILMOGRAPHIES (SUR LES DEUX) BANDE ANNONCE - STUDIO D'ENREGISTREMENT (SUR **LILY LA TIGRESSE**) INTERVIEW (SUR **UNE JOURNÉE BIEN REMPLIE**)

LONG TIME DEAD

DE MARCUS ADAMS

En convalescence depuis un bon moment déjà, malgré quelques bonnes surprises (**28 jours après** et, toutes proportions gardées, **Dog Soldiers**), le cinéma de genre anglais s'est fait récemment remarquer par la sortie en vidéo de **Long Time Dead**. Hélas, le film de Marcus Adams (à ne pas confondre avec Adam Marcus, le jobard responsable de **Jason va en Enfer**) ne risque pas de redonner ses lettres de noblesse à l'horreur britonne.

À la suite d'une séquence de Ouija, une bande de fêtards londoniens se fait méthodiquement décimer par une force invisible. Le coupable ? L'esprit d'un Djinn ayant pris possession du corps de l'un de nos amis trop accros à la défonce. Le piège se met en place, l'ennui aussi. Et oui, il ne suffit pas de repiquer des plans entiers à Argento, de refourguer une BO rétro new-school branchouille (The Clash, Saint-Germain...) et un casting de mecs top cools pour tromper le badaud susceptible de se taper beaucoup mieux dans le genre (**Destination finale**, **Wishmaster**, **Souvenirs mortels** pour les plus récents). De plus, l'ensemble a un peu tendance à se la jouer, comme le DVD d'ailleurs. Les suppléments sont, à ce niveau, révélateurs. Conséquents sur le papier, ils se résument à l'écran à trois featurettes rachitiques où les comédiens essayent désespérément de nous convaincre que ce film est « very scary ». **Long Time Dead** ? Long time asleep ouais !

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT ANGLETERRE. 2001. RÉAL : MARCUS ADAMS. INT.: JOE ABSOLOM, LARA BELMONT, MÉLANIE GUTTERIDGE, JAMES HILLER... TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO & VF). SUPPLÉMENTS : FEATURETTES - BANDES ANNONCES. DIST.: UNIVERSAL.

TERROR TOONS

DE JOE CASTRO

On peut en faire des choses pour 2300 dollars, aujourd'hui. On peut se casser au soleil, payer la tournée du siècle dans un rade ou alors faire un film en trois jours décrivant une invasion de toons meurtriers. Et c'est la troisième option que Joe Castro a choisie. Avec l'aide de son pote Rudy Balli, il fabrique **Terror Toons** le temps d'un week-end, dans la maison même de son producteur. Tout commence dans la Cartoon Dimension, où un mec se fait torturer par le diabolique Docteur Carnage, mixe improbable de Jack l'Éventreur et du Bouffon vert. Et il n'y va pas de main morte, le Doc ! Après avoir éviscéré son cobaye, il lui fait carrément ressortir le crâne par l'estomac. On a pas vu plus gore depuis ***Itchy & Scratchy***. Et la suite est à l'avenant. Seules chez elles, deux frangines, Cindy et Candy, organisent une soirée Strip-Ouija (l'esprit dicte les vêtements à enlever) qui va vite dégénérer en un jeu de massacre avec l'intervention de Doc Carnage et de Max l'assassin, son fidèle macaque, adepte du shotgun et de la paire de ciseaux géante... Joe Castro s'en tire avec plus que les honneurs. Spécialiste des SFX (il est derrière ceux de **Wishmaster 3** et de **Blood Feast 2**), il met à profit tout son talent pour nous en mettre plein la vue, arrivant au final à nous faire croire sans peine que son film a coûté dix fois plus cher. Sacré tour de force. En bref, depuis **Killer Clowns**, rien ne c'est fait de mieux dans le genre que **Terror Toons**.

Alexandre BUSTILLO

DTV INÉDITE USA. 2002. RÉAL : JOE CASTRO. INT.: LIZZIE BORDEN, BEVERLY LYNN, FERNANDO PADILLA, SCOTT BARROWS... SUPPLÉMENTS : MAKING OF, INTERVIEWS, DOCUMENTAIRE SUR LES EFFETS SPÉCIAUX. DIST.: UNCUT MOVIES. DISPONIBLE UNIQUEMENT EN VHS (VENTE).

Dr Gotham
THE LEGEND COLLECTOR
Professionnels contactez-nous 01 41 11 56 ..

Le mois SF Dr Gotham
-20% jusqu'au 31 Mars 2003*

Vous pouvez chercher ailleurs, vous trouverez chez nous !

Dr Gotham
The Magazine
L'actualité collector, gratuitement tous les 2 mois.
Commandez par téléphone au
01 41 11 56 20

Dr Gotham .COM
Le site référence des collectionneurs
• Toute l'actualité collector en temps réel
• D'un clic, vivez votre passion 24/24h
• + de 3000 produits, 100 licences, 50 fabricants
Livraison en 72 h

Commandez au : 01 41 11 56 20
Chez vous en 72 h
Du lundi au vendredi de 9h30 à 19h30
Le samedi de 11h00 à 19h00

Dr Gotham
The Shop
12 bis, avenue de Clichy - 75018 Paris
M° Place de Clichy
Horaires d'ouverture :
Le lundi et le dimanche de 14h00 à 19h30
Du mardi au vendredi de 11h00 à 19h30
Le samedi de 10h00 à 19h00

OUVERT 7/7J

Pour devenir franchisé, contactez-nous 01 41 11 56 ..

* -20% sur toutes les Action Figures Star Trek, Hasbro Star Wars, Twilight Zone, dans la limite des stocks disponibles et non cumulable avec une autre offre promotionnelle Dr Gotham.

Mel Brooks fait l'idiot

(TO BE OR NOT TO BE + LE GRAND FRISSON + LA DERNIÈRE FOLIE DE MEL BROOKS)

Sortie chez FPE de trois Mel Brooks de la grande époque (hélas dans des éditions plutôt minimalistes et techniquement faiblichardes). S'ils ne se hissent pas à la hauteur de **Frankenstein Junior** et **Le Shérif est en prison**, deux sommets dans l'art de la parodie, ces trois titres ne sont pas dépourvus d'intérêt. **La Dernière folie de Mel Brooks** (**Silent Movie** en VO) est surtout manifeste de l'inventivité qui habitait Brooks à cette époque, puisqu'il s'agit d'un film entièrement muet, où les géniaux compères de l'acteur/réalisateur (Marty Feldman et Dom DeLuise) entourent une belle brochette de caméos (Paul Newman, James Caan, Burt Reynolds...), et où, gag ultime, le Mime Marceau viendra prononcer le seul et unique mot de tout le film. Passons sur le médiocre **To Be or Not To Be**, remake du film homonyme d'Ernst Lubitsch et film qui marqua le déclinement progressif du génie comique de Brooks, pour nous attarder sur **Le Grand frisson**. Parodie-compil' des plus grands films de Hitchcock, **Le Grand frisson** permet à Mel Brooks de créer une authentique mise en scène comique, où la caméra fait rire le spectateur tout autant que les grimaces des interprètes : travellings hitchcockiens se terminant littéralement dans le décor, caméra essayant tant bien que mal de filmer les protagonistes en contre-plongée, à travers une table en verre progressivement recouvertes de plats... Bref, de quoi se demander où est passé le grand clown qu'était Mel Brooks...

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 2.0 (VO) ET 1.0 (VF). SUPPLÉMENTS : BANDE ANNONCE.

SAMOURAÏS

DE GIORDANO GEDERLINI

Le petit détail qui tue : sur le making of, on aperçoit le réalisateur Giordano Gederlini s'exprimer sur son film. En dehors du fait qu'aucune de ses intentions ne se retrouve dans son film, on remarquera sa ressemblance frappante avec... Brett Ratner ! Évidemment, difficile d'axer un angle critique sur **Samouraïs** à partir de ce détail saugrenu, mais avouons quand même que les deux réalisateurs se concurrencent durement dans le non-style et dans cette volonté de rendre le film encore plus abruti que ce que laisse suggérer son pitch... Tout film de genre français qu'il soit, **Samouraïs** et sa caillera jar-jaresque, son humour beauf et sa vision étriquée de la culture japonaise est tout simplement indéfendable ! Comme un Brett Ratner quoi...

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 ET DTS. SUPPLÉMENTS : MAKING OF - COURT MÉTRAGE - CLIP VIDÉO - BANDES ANNONCES - GALERIE PHOTO - BANDE ORIGINALE.

LE DERNIER CHÂTEAU

DE ROD LURIE

Après un **Manipulations** de sinistre mémoire, Rod Lurie remonte un peu la pente avec ce **Dernier château** sorti chez nous en catimini l'été dernier pour cause de gauffre mémorable au box office US. Redford, dans un rôle de militaire passé en court martiale, nous refait doucement le coup de **Brubaker** et démonte une prison de l'intérieur, cette fois en appelant les autres détenus à la mutinerie. James Gandolfini, maton en chef du gnouf, ne compte pas le laisser faire, malgré toute l'estime qu'il porte à ses états de services. D'où face à face mastoc et scènes d'actions hautement improbables. Le petit Delelée nous compare ça à du Don Siegel, mais on citera plus volontiers Jerry Bruckheimer, d'autant que le film sent un peu la sueur de slip mal séchée. Du port-nawak qui se laisse voir...

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : UNIVERSAL. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO & VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - SCÈNES INÉDITES COMMENTÉES - FEATURETTE - BANDE ANNONCE.

LE RÈGNE DU FEU

DE ROB BOWMAN

À la vue de l'affiche, du discours des producteurs et du trailer, **Le Règne du feu** a été vendu pour ce qu'il n'était pas. Un actioner à la **Starship Troopers**, où les arachnides seraient supplantées par des dragons. D'où la déception d'une partie du public et son relatif échec au box-office. Or, il est clair qu'en termes d'action, Rob Bowman n'a jamais voulu faire un monument aussi monstrueusement décomplexé que le chef d'œuvre de Verhoeven. Malgré cela, le film tient sa réussite à la vision du réalisateur, qui parvient à rendre crédible l'univers qu'il dépeint en tirant le meilleur parti des superbes décors de Wolf Kroeger (**Le 13ème guerrier**), des SFXs de Kevin Byrne (les dragons les plus fascinants vus au cinéma depuis **Le Dragon du Lac de feu**) et de ses personnages, qui existent vraiment à l'écran : Quint (Christian Bale, impeccable) en chef de clan concerné avant tout par la survie de sa communauté

opposé à Van Zan (Matthew Mac Conaughey, habité), guerrier illuminé que sa croisade contre les dragons a fini par rendre fou... Espérons donc que la sortie du film en DVD permette aux spectateurs de (re)découvrir ce très bon blockbuster un peu passé inaperçu. Côté technique, rien à redire, l'image est très belle et la piste son puissante. À noter : les bonus sont plutôt légers mais intéressants (surtout l'entretien avec Rob Bowman).

David DOUKHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : BUENA VISTA. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO & VF) ET DTS (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : FEATURETTE - MAKING OF - INTERVIEW - BANDES ANNONCES.

LES SENTIERS DE LA PERDITION DE SAM MENDES

Maintenant que la plupart des films qui sortent en nouveautés se créent leur propre mythe en truffant leurs éditions DVD de commentaires audio, scènes coupées et autre making of qui révèlent l'envers du décor, en même temps qu'ils tentent de vanter une haute qualité (présente ou non), il est intéressant de se pencher sur le traitement qu'un film aussi prestigieux que **Les Sentiers de la perdition** (réalisateur oscarisé, critiques dithyrambiques) allait subir sur galette numérique. Hélas, l'édition DVD de ce gros prétendant aux Oscars (d'ailleurs, il n'a pas été nominé...) est à l'image du film : lisse, propre, presque classieuse, mais sans aucun pet de travers, à savoir l'envie de sortir des sentiers battus ou d'exprimer clairement les sentiments exacerbés des personnages. Ce n'est finalement pas étonnant puisque c'est principalement Sam Mendes qui a supervisé tout le contenu de ce transfert sur galette numérique. Les scènes coupées contenteront les fans, même si on aurait aimé quelles nous prouvent que le cinéaste est capable de transmettre une émotion viscérale à travers son medium. Reste que les films de gangsters se font rares de nos jours et que l'on peut éventuellement prendre un certain plaisir à redécouvrir ce genre. Notons que le **Miller's Crossing** des frangins Coen est prévu en édition spéciale chez le même éditeur pour le mois de mai. On espère que le traitement égalera la qualité infiniment supérieure de cet autre film de gangsters quasi-définitif !

Stéphane MOÏSSAKIS

INTERVIEW MARK ROWEN PRODUCTEUR DU DVD DES SENTIERS DE LA PERDITION

Dreamworks a t-elle adopté une nouvelle politique concernant la production de leurs DVD ? À une certaine époque, les disques étaient plus fournis en matière de suppléments...

Vous savez, je ne pense pas que ce soit le cas. Dreamworks traite chacun de ses films d'une manière différente. Tous les studios procèdent ainsi pour l'édition de leurs DVD. **Gladiator**, par exemple, avait un nombre impressionnant de suppléments mais c'était parce que le réalisateur avait des choses à nous donner. Il y a d'autres éditions double DVD qui sont aussi très riches en termes de contenu, comme **Presque célèbre** ou **A.I.**. En ce qui concerne les éditions simples, et bien, on se doit de privilégier l'image et le son avant tout. Offrir le meilleur transfert qui soit au spectateur. Le disque est donc rempli très rapidement et il ne reste pas beaucoup de places pour autre chose. En termes de production, l'image et le son sont toujours prioritaires.

Étant donné que n'importe quel film, bon ou mauvais, possède une édition spéciale en DVD, Les Sentiers de la perdition étant plus prestigieux que certains autres films, comment faites-vous pour produire un DVD qui se différencie des autres ?

On essaie de ne pas prendre seulement des suppléments que les spectateurs aient déjà vu. On essaie de fournir un contenu nouveau et en même temps intéressant. Cela dit, quand vous avez un film dont le casting est composé de Tom Hanks et Paul Newman, vous ne pouvez pas faire tourner des suppléments à des stars de cet acabit, juste pour remplir la galette. Parfois on a beaucoup de suppléments, mais le studio nous impose une édition simple. C'est toujours le studio qui a le dernier mot et nous dit combien de DVD l'édition spéciale contiendra. Dans le cas des **Sentiers de la perdition**, c'est Sam Mendes qui a décidé ce qu'il voulait mettre sur le DVD. Chaque film est unique et l'édition DVD est différente selon les cas. **Les Sentiers de la perdition** est un film de gangsters. Il n'y a plus beaucoup de films de gangsters tournés aux États-Unis en ce moment.

Dreamworks est considéré comme un studio cinéphile. Il aurait été intéressant de faire un documentaire sur les films de gangsters par exemple.

Effectivement, mais ça n'aurait pas eu un rapport direct avec le film. Les suppléments doivent d'abord avoir un rapport « organique » avec le film. C'est pour cette raison qu'un documentaire n'est pas inclus sur le DVD.

Est ce que le producteur possède un final cut de ce qui doit être ou ne pas être sur le DVD ?

Jamais. Le studio possède toujours le final cut. Mais j'ai la chance de pouvoir travailler avec des gens qui me donnent une marge de liberté assez importante. Le studio décide, car le film est leur propriété. En définitive, c'est toujours le cas quand on produit un DVD ou même un film. Peu de réalisateurs obtiennent le final cut de leurs films.

Une question un peu idiote. Vous avez joué dans Jumping Jack Flash ?

Oui, c'est bien moi. En fait, Penny Marshall, la réalisatrice, est une très bonne amie.

C'est quasiment la seule fois qu'on voit votre nom à un générique !

Vous savez, sur les DVD, je ne suis jamais crédité. Je ne mets jamais mon nom. Je pense que le réalisateur doit être crédité mais pas moi.

Propos recueillis par Stéphane MOÏSSAKIS et traduits par David DOUKHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO & VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - SCÈNES COUPÉES ET COMMENTÉES - MAKING OF - GALERIE PHOTOS - FILMOGRAPHIES - NOTES DE PRODUCTION.

Noir et plan-plan

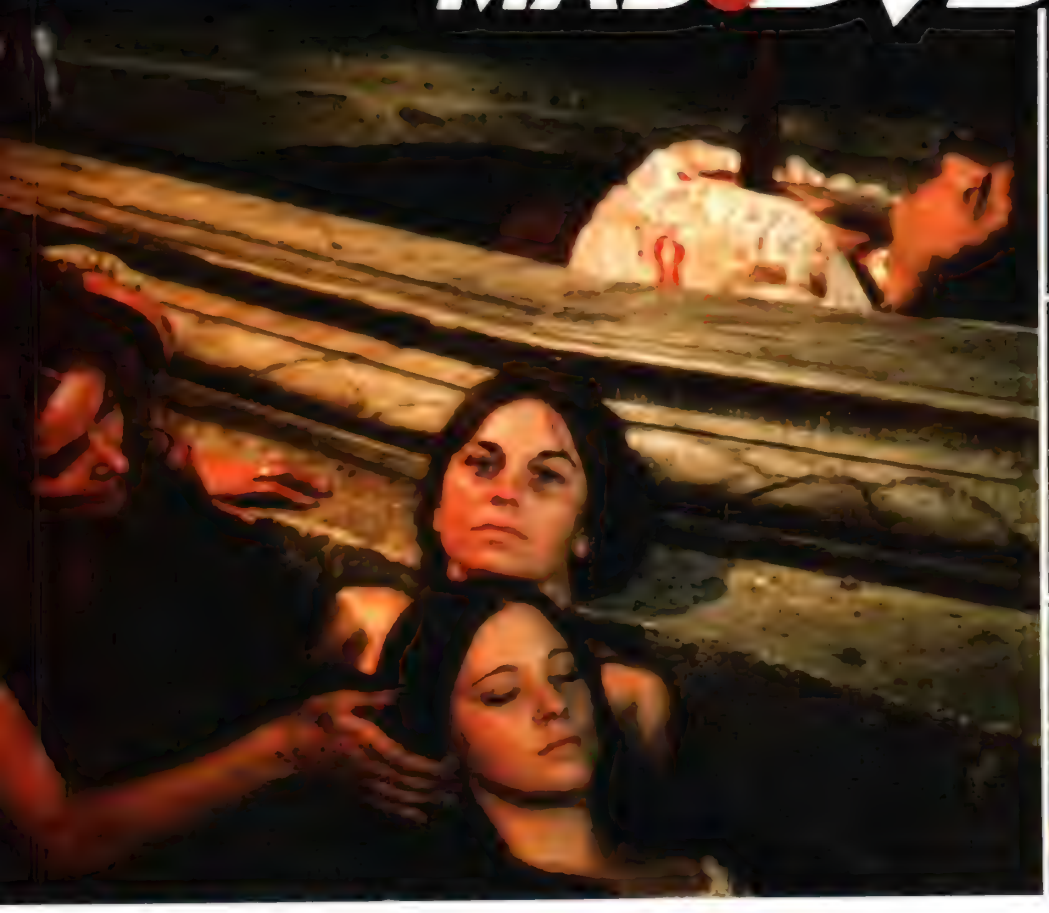
(UNE AFFAIRE PRIVÉE + FEMME FATALE + DEUX JOURS À LOS ANGELES)

Enquêteurs blasés, femmes fatales et intrigues tortueuses sont des constantes du film noir. Le propre d'une constante étant de permettre sa propre réinterprétation à l'infini, voici trois nouveaux films qui prouvent que, pour autant, cet exercice ne souffre pas l'à peu près. On passera rapidement sur le consternant **2 jours à Los Angeles**, polar à personnages multiples qui se présente comme un mixe de **Pulp Fiction** et de **Short Cuts**, mais filmé comme un *Hollywood Night* et écrit par un pauvre moralisateur à deux balles. **Une affaire privée**, avec son détective revenu de tout (étonnant Thierry Lhermitte) enquêtant sur la disparition étrange d'une jeune fille, aurait pu déboucher sur une tentative intéressante de « hard boiled » à la française. Manque de pot, c'est Guillaume **Le Poulpe** Nicloux qui réalise et qui choisit hélas de dériver vers le film d'auteur déboussolé et brouillon. Avec **Femme fatale**, on tape un cran au-dessus puisqu'il s'agit du dernier opus de Brian De Palma. Vulgaire et virtuose certes (donc totalement depalmien) mais aussi redondant, prévisible et quelque peu ennuyeux, **Femme fatale**, s'il déconcerte moins à la deuxième vision (on sait à quoi l'on s'attend et le DVD permet d'accéder directement aux deux ou trois morceaux de bravoure du film), n'en reste pas moins un film mineur dans la filmo du grand Brian.

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : TF1 VIDÉO & GCT. TRANSFERTS 1.85 & 2.35 (16/9). SON 5.1 ET DTS (VO & VF) ET 2.0 (VO & VF DE **2 JOURS À LOS ANGELES**). SUPPLÉMENTS (VOST) : SCÈNES COUPÉES - GALERIE PHOTOS ET AFFICHES - INTERVIEW (SUR **UNE AFFAIRE PRIVÉE** UNIQUEMENT) FEATURETTE - MAKING OF - INTERVIEW (SUR **FEMME FATALE** UNIQUEMENT) FILMOGRAPHIES - BANDE ANNONCES (SUR LES TROIS).

MAD DVD



LE CIRQUE DES VAMPIRES

DE ROBERT YOUNG

UN FILM DE VAMPIRE DE LA HAMMER QUI NE RESSEMBLE PAS AUX AUTRES FILMS DE VAMPIRE DE LA HAMMER. ORIGINALE, DÉCAPANTE ET BAROQUE, UNE ŒUVRE PRODUITE DANS DES CIRCONSTANCES POURTANT PEU PROPICES À UNE RÉELLE RÉUSSITE.

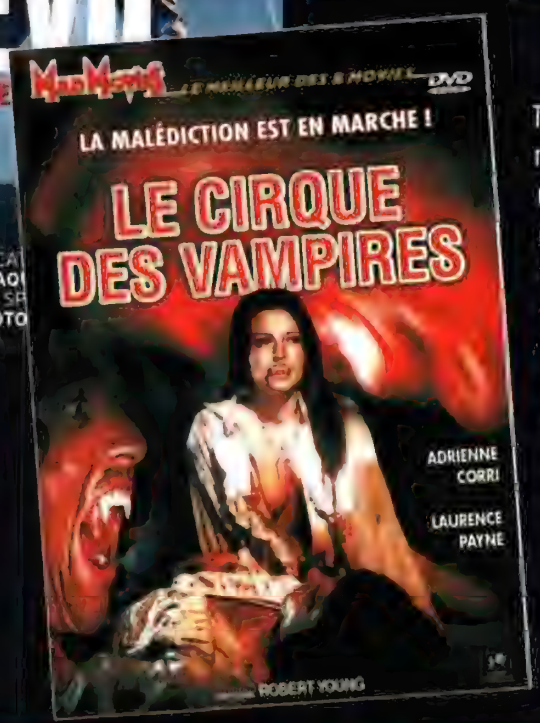
Début des années 70. En Grande-Bretagne, portée pendant une quinzaine d'années par le succès international des **Frankenstein** et **Dracula** généralement signés Terence Fisher, la firme Hammer commence à sentir le vent tourner. En clair, le public montre des signes de lassitude à voir toujours les mêmes grands monstres du répertoire fantastique remonter au créneau avec une pesante régularité. La crise s'amorce. En commerçants avisés, les patrons de Hammer mangent alors à tous les rateliers. S'ils jouent encore les prolongations, pour le meilleur (**Frankenstein et le monstre de l'Enfer**) et le pire ou presque (**Dracula 73, Dracula vit toujours à Londres**), ils développent aussi des projets plus audacieux. **Dr. Jekyll & Sister Hyde, Capitaine Kronos**, l'hybride **Les 7 vampires d'or**... Et **Le Cirque des vampires**, dont Nadja Regin, discrète James Bond girl (**Bons baisers de Russie, Goldfinger**) et désormais lectrice pour Hammer, donne un avis positif sur le scénario. «**Le Cirque des vampires** *introduit de la beauté, de la couleur et de la magie dans une ambiance de folie, de peur et de mort.*» annonce sa fiche de lecture adressée au big boss du studio, Michael Carreras. Enthousiaste, celui-ci confie le projet à un débutant, Robert Young, qu'il avait, quelques semaines plus tôt, dépossédé d'un autre projet, **Neither the Sea Nor the Sand**, dont Hammer avait laissé les droits traîner jusqu'à expiration.

Conscient de la valeur du manuscrit de Judson Kinberg, Robert Young répond affirmatif à l'offre de Michael Young en dépit de délais déjà serrés ; il n'a que six semaines pour préparer le tournage du film. Six semaines durant lesquelles il s'applique à accroître la dimension surréaliste d'un scénario hors des sentiers balisés par les **Dracula** précédents de la Hammer. D'ailleurs, le film ne débute-t-il pas par la destruction du séduisant vampire dans les bras duquel se précipitent les femmes consentantes ? Un préambule qui constitue généralement la conclusion des autres films du genre. **Le Cirque des vampires** ne quitte ensuite pas les ornières de l'originalité en s'attelant à l'illustration de la malédiction ordonnée par le Seigneur des Ténèbres à l'agonie. Un sort maléfique qui, outre une épouvantable épidémie, se présente sous la forme d'un cirque de nuit. À peine son chapiteau s'élève-t-il que les morts violentes se multiplient dans le secteur, que les villageois disparaissent dans son Palais des Mirages (en traversant un miroir)... Des événements que Robert Young filme dans la grande tradition du baroque made in Hammer, mais également avec des plus. Une mise en scène envoûtante, racée, un érotisme subtil, un rejet des conventions et du happy end, un goût marqué pour l'insolite... Novice, le cinéaste affiche un vrai tempérament artistique, un réel talent pictural. Une belle réussite. La seule de la carrière de Robert Young puisque, par la suite, il ne cessera jamais de décevoir, en torchant un peu n'importe quoi. Dont **Créatures féroces**, pathétique fausse suite à **Un poisson nommé Wanda**, où la production le remplace par Fred Schepisi. Un potentiel gâché. Dans **Le Cirque des vampires**, Robert Young donne le meilleur de lui-même en rendant crédible les métamorphoses d'humains en animaux, en jouant de la perversité de rapports incestueux et bestiaux, puis en donnant au grand guignol des dernières séquences une ampleur inédite chez Hammer. Un exploit, si l'on considère les conditions de tournage imposées par la société de Michael Carreras. Le 21 septembre 1971, le cinéaste doit, selon l'agenda prévu, achever les prises de vues du film alors qu'il lui reste encore de nombreuses pages de scénario à mettre en images. Pas d'autre possibilité pour lui que de monter **Le Cirque des vampires** avec les seules séquences en boîte, Hammer n'accordant jamais la plus modeste prolongation. Un sérieux obstacle à l'épanouissement d'une œuvre. Mais, doué et épaulé par un monteur expérimenté, Robert Young fait mieux que sauver les meubles ; il emballe son premier film avec brio, imagination et savoir-faire. Sous sa direction, pas de stars de la Hammer, sinon un second couteau maison dans le rôle du bourgmestre (Thorley Walters) et une égérie du fantastique des sixties, bourgeoise violée d'**Orange mécanique** (Adrienne Corri). Un casting d'inconnus en somme. Ou presque, car un certain Dave Prowse interprète l'Hercule de foire. Dave Prowse ? Créature de Frankenstein dans **Frankenstein et le monstre de l'Enfer** et **Les horreurs de Frankenstein** et surtout Dark Vador de la première **Star Wars**. Une présence discrète dans les combles du générique de fin d'un film épatant.

Cyrille GIRAUD

DVD ORIGINE GRANDE-BRETAGNE. 1972. RÉAL.: ROBERT YOUNG. INT.: LAURENCE PAYNE, ANTHONY CORLAN, ADRIENNE CORRI, THORLEY WALTERS, LYNNE FREDERICK, ROBERT TAYLOR... FORMAT 1.75. COMPATIBLE 16/9. SON : 1.0 (VF ET VO). PROPOSÉ EN PACK AVEC MAD MOVIES

TERMINATOR 3 : L'APOCALYPSE EST POUR DEMAIN !
Mad Movies
DAREDEVIL
BLACK MASK 2
STAR TREK NEMESIS
INTERVIEW CARRIERE SHINYA TSUKAMOTO
M 02016 151 - F 4,30 €



NOUVEAU

LE PACK MAG + DVD

le magazine Mad Movies

+

1 film fantastique en DVD

Collection "Le meilleur des B' Movies"

Tous les mois, retrouvez votre magazine habituel avec un film complet en DVD de la collection **Le meilleur des B' Movies**. Ce mois-ci, le film **"Le cirque des vampires"**, **inédit en DVD**, un film méconnu de la célèbre firme anglaise Hammer, une horrible histoire de vampires teintée d'humour. Ou quand Zavatta rencontre Dracula !

Le pack **Mad Movies 151** + le film en DVD **Le cirque des vampires** est en vente chez votre marchand de journaux.

POUR VOUS ABONNER AU NOUVEAU PACK MAD MOVIES + 1 FILM COMPLET EN DVD

Bulletin à découper ou à photocopier et à renvoyer à DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)
Joindre votre règlement à l'ordre de : **Mad Movies/CPF** ❑ par chèque bancaire (**Eurochèques non acceptés**) ❑ par carte bancaire ❑ par mandat

❑ **Oui,** je m'abonne pour **1 an** (**11 numéros du magazine + 11 DVD de la collection inédite "Le meilleur des B' Movies"**) :
92 € * (participation aux frais de traitement et d'envoi inclus), au lieu de 108,90 €, prix du pack au numéro,
soit **15 %** de réduction par rapport au prix du pack en kiosques)

Je recevrai en cadeau 2 anciens n° au choix de Mad Movies ou d'Impact.
Je choisis le(s) n° de **Mad Movies** et/ou le(s) n° d'**Impact.**

***Offre valable pour la France et l'Union européenne seulement, par voie de surface.**
Tarifs pour les DOM-TOM et l'étranger par avion : 125 € par chèque ou carte bancaire

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

_____ Date d'expiration ____/____
Mois / Année

Date et signature obligatoires

❑ «Conformement à la loi informatique et Libertes du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case.»

The Shield

UN QUARTIER POURRI DE L.A., DES FLICS AUX PRISES AVEC LES PLUS GLAUQUES DES FAITS-DIVERS. ET DES RIPOUX QUI SUIVENT LEURS PROPRES RÈGLES ! THE SHIELD AVAIT TOUT POUR ÊTRE UN CHOC TÉLÉVISUEL. MAIS...

En l'espace d'un an, ***The Shield*** est devenu un phénomène aux États-Unis. Une série plus appréciée que ***24 heures chrono***, même si cette dernière a fait l'effet d'une bombe. Récompensé par un Emmy et deux Golden Globe, ***The Shield*** est, avec ***CSI : Miami Agency***, la série policière qui a su se tailler une belle part d'audience face à des concurrents de taille comme ***Law and Order*** ou ***NYPD Blue*** (on peut même dire qu'en termes concurrentiels, elle aura eu raison de ***Robbery Homicide Division***, la série géniale de Michael Mann, récemment annulée). Vendue comme le show le plus cru et le plus controversé jamais produit, tout en étant sujet à dithyrambes de la part des critiques américains, ***The Shield*** est, dans nos contrées, précédé d'une réputation sulfureuse, tout aussi excitante que sujette à caution. Comment, en effet, les plus grands quotidiens US ont-ils pu porter aux nues une série si tendancieuse quand, au même moment, ils fustigeaient ***RHD***, une série pourtant moins polémique et visuellement plus audacieuse ? En réalité, la réponse est évidente. Sous ses airs de projet provocateur, ***The Shield***, dans la durée, camoufle une bien-pensance rassurante et finalement incohérente par rapport à sa note d'intention.

Créé par Shawn Ryan (scénariste sur ***Nash Bridges*** et ***Angel***), ***The Shield*** s'inscrit dans le cadre des drames policiers façon ***NYPD Blue***. Même concept : le récit s'axe sur différents flics, avec plusieurs enquêtes par épisode et une trame annexe qui perdure tout au long de la saison. Même mise en scène : la majorité d'un épisode se déroule, en gros plans, dans le commissariat, et les extérieurs sont filmés caméra à l'épaule, avec de nombreux mouvements tremblotants. Même thématique : une peinture acerbe de la société urbaine mâtinée d'une réflexion sur le devoir et la justice. En fait, la particularité de ***The Shield*** tient en deux éléments : des personnages réellement complexes, et riches de dilemmes moraux, ainsi qu'un postulat de base audacieux.

Situé dans le quartier de Farmington à L.A., ***The Shield*** se focalise sur neuf personnages, qui évoluent séparément. D'un côté, deux détectives : Dutch, un garçon brillant mais socialement maladroit et frustré, qui travaille avec Claudette, une quinquagénaire aussi posée que mystérieuse. De l'autre, deux flics de base : Danny, une femme bourrue et narcissique, qui fait équipe avec Julian, un rookie ultra-religieux qui n'assume pas ses tendances homosexuelles. En haut de la hiérarchie, un nouveau capitaine latino, manipulateur et arriviste, détesté par ses subalternes. Et au milieu de tout ça, les véritables protagonistes de la série, quatre flics déjantés, réunis dans une unité spéciale appelée Strike Team et dirigée par Vic Mackey (extraordinaire Michael Chiklis), un dur à cuir rasé et physiquement balèze qui, en réalité, contrôle d'une main de fer le quartier.

Dès lors, le pilote pose clairement sa note d'intention. Les détectives, qui considèrent leur boulot comme un sacerdoce, sont confrontés à des faits-divers ultra glauques mêlant pédophilie ou meurtres en série (visuellement explicites) en laissant éclater, parfois, leur veulerie (devant le cadavre d'une femme nue, Dutch n'hésite pas à fantasmer sur sa poitrine !). Et Vic Mackey et sa Strike Team, censés régler brutalement les guerres de gangs, suivent en réalité leurs propres règles. Les dealers les payent pour leur protection, ils organisent eux-mêmes des deals de drogues et brutalisent les témoins de leurs magouilles, le tout avec une férocité rarement atteinte à la télévision. Le pilote se conclue même sur un plan qui annonce la couleur : Mackey bute à bout portant, d'une balle dans la tête, un flic infiltré dans la Strike Team par le nouveau capitaine du commissariat !

Avec un tel postulat de base, qui laissait présupposer une série où les conflits entre flics seraient presque plus sauvages que les enquêtes menées à l'extérieur, autant dire que ***The Shield*** avait tout pour se poser en œuvre courageuse et désenchantée, où la perversité et la violence de nos antihéros ripoux seraient le meilleur antidote au trop plein de bonne conscience qui anime les autres séries policières. Originellement, telle était d'ailleurs la volonté de Shawn Ryan : « ***The Shield*** *est une série hors normes, crue, violente, sans héros, dans laquelle Vic Mackey est le pivot radical autour duquel les conflits se cristallisent. Nous voulions un personnage violent, inquiétant, mais aussi fragile, un personnage auquel le public ne puisse s'identifier mais qui, pourtant, le fascine.* ». Fragile, le mot qui fâche ! Car, s'il est évident que Vic Mackey doit douter de ses agissements pour évoluer de façon intéressante, il ne fallait pas progressivement le transformer en victime du monde qui l'entoure. Or, du pilote au 13ème épisode, nous assistons à une remise en cause totale des intentions originelles. De grande gueule brutale et sans états d'âme, Mackey se transforme progressivement en père de famille attentionné, sous pression, payant le prix (au sens christique) de ses agissements antérieurs. Les créateurs de la série en arrivent même à occulter totalement le crime fondateur de Mackey, qui le présentait davantage comme un assassin que comme un flic. Du coup, toutes les situations violentes et glauques, prétendument réalistes, apparaissent par la suite comme des gimmicks, des passages obligés, pour rappeler maladroitement aux spectateurs qu'ils regardent ***The Shield*** et non ***NYPD Blue***. En revanche, l'ambiguïté des personnages, condition sine qua non de la série, se noie dans une survalorisation de leurs idéaux.

À la fin de la première saison, on se sent donc quelque peu floué, et déconcerté. Certes, ***The Shield*** reste une série captivante, de par son rythme (ultra speed, où la frénésie des dialogues prime sur l'image), de par certaines séquences intenses, et en raison de personnages annexes superbement écrits (Dutch en particulier). Mais le retournement de veste quant à ses intentions thématiques et idéologiques est si flagrant qu'on lui préférera toujours ***RHD***, LA véritable série brut de décoffrage. Mais visiblement, pour qu'un show cartonne sur les networks ricains, il faut qu'il rentre dans le rang. Et ça m'énerve !

Site Internet.
http://www.fxnetworks.com/shows/originals/the_shield/

PS : La première saison de ***The Shield*** vient de sortir dans un coffret DVD zone 1. Actuellement, le network FX diffuse les premiers épisodes (barbares !) de la seconde saison.

→ par Bertrand ROUGIER

X la série

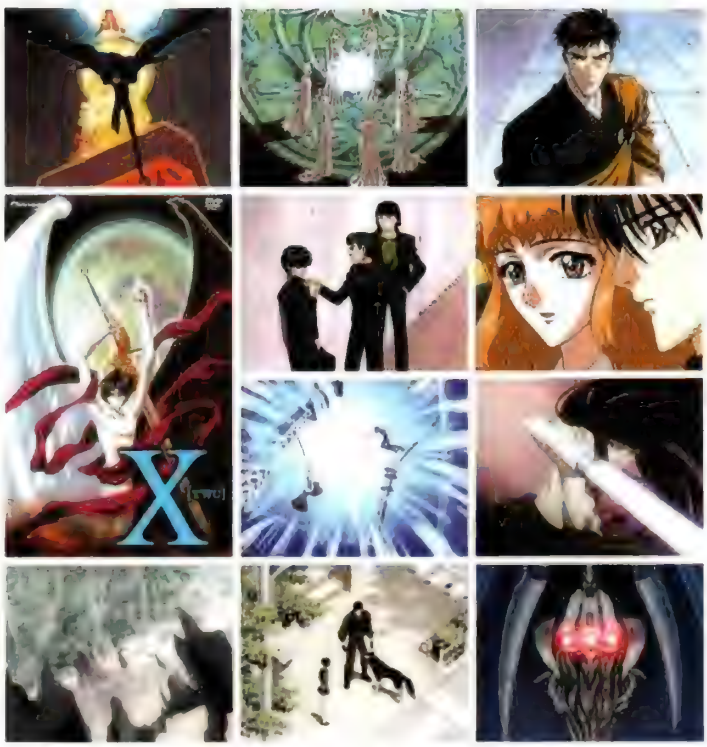
IL Y A QUELQUES MOIS, NOUS DÉDIONS CETTE RUBRIQUE À UN FILM DE RINTARO, X, DONT LA SORTIE EN DVD ZONE 2 ÉTAIT ANNONCÉE IMMINENTE. FINALEMENT, C'EST LA SÉRIE TV ÉPONYME RÉALISÉE PAR SON ACOLYTE, YOSHIAKI KAWAJIRI, QUI VIENT DE GRILLER LA POLITESSE AU LONG-MÉTRAGE EN DÉBOULANT DANS LES BACS DANS UN COFFRET REGROUPANT LES 24 ÉPISODES DU SHOW. EXPLICATIONS...

Au milieu des années 90, la franchise *X* entama, au Japon, une irrésistible ascension vers les sommets de la popularité et de la rentabilité. Pourtant, au départ, le manga fleuve ayant inspiré clips, film, OAV (sans intérêt), série, jeux et quantité massive de produits dérivés n'était rien de plus que le spin-off d'une autre bédé a priori sans grand relief : *Tokyo Babylone* (dont il existe deux adaptations très inégales en OAV).

Pourtant, ce dernier manga est le chef-d'œuvre du studio Clamp (groupe constitué initialement par cinq jeunes femmes ayant exécuté une astucieuse division du travail artistique, de la conception graphique en passant par le scénario et le marketing). En effet, cette bédé en sept volumes posa les bases d'un univers extrêmement riche, presque cohérent, permettant de revisiter la zone urbaine de Tokyo par le biais du Shojo, de l'écologie, de l'ésotérisme et du culte de la personnalité associé aux super-héros.

Dans *Tokyo Babylone*, en dessinant les contours d'un triangle amoureux équivoque (une sœur espiègle, un frère homosexuel, un légendaire assassin au cynisme sans égal), c'est en fait à une surprenante peinture de la capitale nippone que se livra le studio Clamp. Ayant réussi à faire de Tokyo le personnage principal d'une œuvre permettant les digressions les plus psychanalytiques en même temps que les effets les plus fantastiques et graphiquement spectaculaires, les « wonder women » du 9ème art créèrent un matériau extrêmement séduisant, se prêtant à toutes les métamorphoses. Leurs explorations de cette nouvelle Babylone allaient donc emprunter toutes les voies, du chemin des écoliers (*Card Captor Sakura*) à la métaphore apocalyptique. De ce magma émergea *X*, œuvre pas encore tout à fait superficielle, ni formatée aux canons industriels auxquels se soumettent désormais les Clamp (leurs mangas sont presque systématiquement déclinés sous formes TV et vidéos, ce qui les contraint à une sévère autocensure).

X conte la lutte opposant les dragons du Ciel à ceux de la Terre, l'enjeu de cette bataille étant carrément la sauvegarde (ou l'anéantissement) de la planète. Possédant tous d'extraordinaires pouvoirs physiques ou/et psychiques, ces quatorze jeunes gens peuvent être considérés comme des alter ego nippons des X-Men. Comme les élèves du professeur Xavier et de Magneto, ils sont divisés en deux camps dont les objectifs sont nobles, mais pas les moyens mis en œuvre pour les atteindre. Et, outre la présence de deux mentors (ici, des femmes), un autre point commun entre les sagas est le soin apporté par leurs auteurs à la description des personnages et de leurs aventures quotidiennes, prosaïques, autant qu'à la mise en valeur de leurs « super-exploits ». Cependant, ni dans le clip qui avait émoustillé tous les japanimophiles au milieu des années 90, ni dans le long-métrage lui ayant finalement succédé, Rintaro n'avait eu le loisir de s'attarder sur ce dernier aspect du manga, préférant logiquement (quand on connaît la carrière de l'artiste) s'attacher à la description d'un univers apocalyptique.



Or, c'est là que réside la différence principale entre le travail du maître et celui de son élève désigné : Kawajiri, qui a judicieusement choisi de découper sa série en fonction de l'apparition des protagonistes, de manière à brosser d'élégants portraits. Kawajiri, qui a mis en scène plusieurs épisodes de *X* et supervisé la majorité des scénarios, savait pertinemment que le format (budget, sujets...) imposé à sa création l'empêcherait de nourrir ses appétences en exubérance narrative et visuelle (voir **Ninja Scroll**, **Vampire Hunter D Bloodlust** et **Kamui**). Toutefois, il a demandé à Rintaro de réaliser les E-konte d'une petite poignée de scènes clés. Reste que ces pures stases graphiques ont comme fonction de tirer vers le haut la mise en images d'un show un peu trop statique au niveau du mouvement comme de ses ambitions. Heureusement, comme nous le révèle Kawajiri, l'intérêt de ***X***, la série, est ailleurs.

« *Le film faisait l'impasse sur beaucoup de parties essentielles du manga. C'est ce qui m'a poussé à accepter de réaliser la série, pour rendre à* ***X*** *son aspect original de grande fresque. Certes, c'était la première fois que je m'attaquais à un format aussi long. De plus,* ***X*** *étant la première série de Mad House colorisée digitalement, le choix des nuances fut souvent difficile. D'autant plus que mon idée de départ était de compenser les déficiences de l'animation inhérentes aux produits télévisés par des effets de mise en scène et de mise en couleur les plus classes possibles. C'est d'ailleurs pour cette raison que j'ai considérablement limité l'emploi de flashes-back qui, s'ils sont très efficaces car aisément déchiffrables par le public, m'apparaissent éculés. J'ai passé plusieurs nuits blanches afin de trouver des solutions élégantes pour montrer les protagonistes. La structure du récit étant de type un épisode/un personnage, cet aspect de la narration était primordial. Je voulais rester fidèle au manga en m'intéressant à la face lumineuse de* ***X****, c'est à dire à son aspect humain, plutôt que de m'immerger dans son côté sombre, biblique, apocalyptique. Ce challenge m'a permis de prendre beaucoup de plaisir.* » Kawajiri confessant avoir pris du plaisir, ça donne envie, non ?

Bertrand ROUGIER

NEWS

Comme chaque mois, on a une news qui tue. Cette fois, il s'agit de l'annonce officielle de l'implication comme réalisateur de Mamoru Oshii sur le long-métrage **Ghost in the Shell 2 (Innocence : Ghost in the Shell)**, prévu pour une sortie japonaise au printemps 2004. Forcement, les rabat-joie vont être méfiants par rapport à l'aspect séquelle du projet. Les connaisseurs les inviteront gentiment à mater **Patlabor 2**, ce qui devrait définitivement leur fermer le clapet.

MAD MOVIES

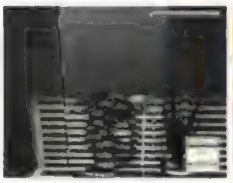
→ par Yannick DAHAN

Splinter Cell

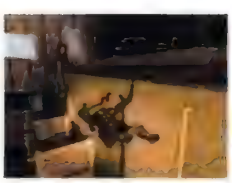
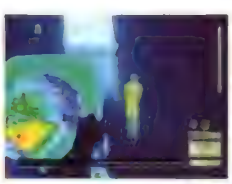
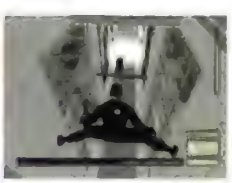
UBI SOFT PC

APRÈS SA SORTIE SUR X-BOX, ACCOMPAGNÉE D'UN CONCERT DE LOUANGES, SPLINTER CELL, LE TACTICAL ESPIONNAGE ACTION PRÉTENDUMENT RÉVOLUTIONNAIRE, DÉBARQUE SUR PC. UNE BONNE OCCASION DE QUESTIONNER LES NOUVEAUX ENJEUX CONCEPTUELS DU MONDE VIDÉO-LUDIQUE...

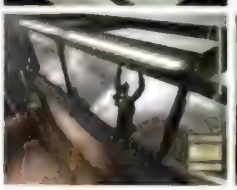
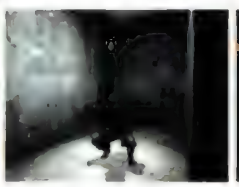
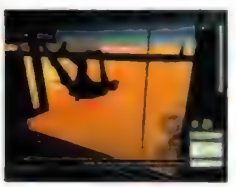
Commençons par ce qui fâche : la réalité de la presse dédiée aux jeux vidéo. Une presse qui, depuis plus d'un an, s'est enflammée sur ce nouveau titre développé par Ubi Soft, qu'elle a pu découvrir en partie lors du dernier salon de l'E3 en mai 2002, et ce sans y avoir réellement joué. Cet engouement hâtif s'est vite transformé en tourbillon médiatique, relayé par quelques trailers alléchants, qui a pris de l'ampleur pendant des mois et qui, au moment du test définitif, ne pouvait être occulté. Or, il faut savoir que les salons de jeu ne permettent pas vraiment de jouer. La sélection, sur des centaines de produits présentés, se fait en général au premier coup d'œil, à l'esbroufe. Et Dieu sait que **Splinter Cell**, à première vue, en met plein les yeux. Difficile, dès lors, une fois que la presse a prévendu avec moult dithyrambes un titre qu'elle n'a qu'effleuré, de retourner sa veste. Au vu des notes maximales accordées à la version X-Box, on est en droit de se poser une question. Les journalistes, conscients de leur surenchère médiatique, ont-ils préféré camoufler leur erreur de jugement pour ne pas avoir à se justifier, ou bien ont-il continué à juger le titre au regard de leurs premières impressions, sans l'avoir réellement testé ? Car, au bout du compte, **Splinter Cell**, malgré une réalisation magnifique, souffre de véritables incohérences, qui ne peuvent être décelées que sur la durée, et qui questionnent, avec force à-propos, l'élément central du devenir des jeux vidéo : l'intelligence artificielle.



Splinter Cell est un Tactical Espionnage Action, terme inventé à l'origine par Hideo Kojima pour qualifier **Metal Gear Solid**. Un terme qui condense un concept : l'infiltration discrète en solo, où l'approche stratégique est légitimée par la notion de niveaux successifs à passer, se suffisant à eux-mêmes. Au fond, un Tactical façon MGS ressemble à un jeu de plates-formes dans lequel chaque passage ardu nécessite réflexion. Mais au lieu d'agripper une liane ou de sauter sur une plate-forme, on doit passer deux gardes ou éviter une caméra de surveillance. Mais il faut avouer que **MGS** (et sa suite métatextuelle) ne sont pas les tenants d'une IA développée, mais plutôt d'un savant mélange entre intelligence et script. En gros, davantage un film interactif relativement linéaire dans sa progression, qu'un véritable jeu à la liberté d'action totale. Voilà sans doute pourquoi les joueurs sur consoles peuvent se satisfaire soudainement d'un titre comme **Splinter Cell**, qui suit la même logique, tout en l'étoffant d'une plus grande liberté d'action. Le personnage de Sam Fisher dispose de plus de mouvements et de gadgets que Solid Snake et le jeu offre de nouvelles possibilités tactiques, en particulier un brillant travail sur les jeux de lumières qui, pour une fois, n'est pas là pour faire joli, mais s'avère consubstantiel à la mise en scène (Sam doit se fondre dans les ombres et les utiliser à son avantage). Le hic reste que, si les consoles n'ont eu droit jusqu'ici qu'au génial **MGS**, le PC s'est depuis accaparé le genre, en multiplayer bien sûr (**Counter-Strike** et consorts) mais aussi en solo avec, par exemple, l'hallucinant **Hitman 2**. Du coup, entre **MGS** et **Splinter**, d'autres développeurs ont réfléchi aux équations mathématiques gérant l'IA, oblitérant de facto l'aura « révolutionnaire » du titre d'Ubi Soft.

Si l'on considère que le cinéma est question de mise en scène, le jeu vidéo est affaire d'interactivité, donc d'IA, puisque l'enjeu fondamental réside dans le rapport entre notre avatar et le monde qui l'entoure. Un rapport émotionnel (comme l'a déjà expliqué Rafik), qui, finalement, est assez proche de celui inhérent au cinéma, puisque, pour les créateurs de jeux, se dégagent trois possibilités : refuser au joueur toute forme d'identification, et questionner son rapport à la fiction (ce fut le cas unique de **MGS 2**), tenter de jouer à fond la carte de l'identification et de l'implication émotionnelle (une idée chère à Miyamoto) ou bien considérer que c'est au joueur de construire le sens du jeu. Dans un Tactical, cela se traduit bien sûr par l'IA, à savoir la capacité qu'ont les PNJ (personnages non joueurs) à réagir à vos choix, fussent-ils absurdes ou imprévus, mais aussi par la notion de script (des séquences prédéterminées qui s'enclenchent soit aléatoirement, soit à des moments précis, afin de faire progresser le scénario). Or, la différence fondamentale entre **Splinter Cell** et un **Hitman 2** par exemple réside justement dans l'implication du joueur au regard des événements scriptés. Ce qui, en termes filmiques, peut être comparé à une mise en scène clé en main d'un côté, et une mise en scène symbolique de l'autre, que le spectateur se doit de décoder. Un exemple sera plus clair. Dans **Hitman 2**, chaque niveau représente une mission globale (comme infiltrer un palais pour tuer un général), durant laquelle on peut résoudre quelques quêtes annexes. C'est à vous de choisir la meilleure tactique pour arriver à vos fins (donc de construire vous-même votre propre script et votre propre mise en scène). Peu importe les moyens, peu importe la manière dont vous vous infiltrerez (plusieurs choix sont possibles), le jeu vous récompense si vous achevez la mission globale. Totale liberté d'action donc (et d'implication émotionnelle : hargne, malignité ou couardise) que l'on ne retrouve à aucun moment dans **Splinter Cell**. Car, dans ce dernier, l'accomplissement de la mission globale ne peut se faire sans la résolution, dans l'ordre chronologique, des quêtes intermédiaires. Du coup, si vous infiltrez un bâtiment pour libérer un otage, et si vous trouvez rapidement ce dernier sans avoir fouillé tous les recoins du lieu, il ne se passe rien ! Pourquoi ? Parce que vous n'êtes pas allé dans certaines pièces, où votre présence est censée déclencher des séquences scriptées et des sous-quêtes indispensables à la réussite de la mission globale !! Parfois, après avoir tué tous les ennemis d'un bâtiment, vous êtes obligé de revenir en arrière et de trouver les lieux déclenchant les quêtes intermédiaires (censées faire progresser l'histoire !) pour que votre réussite soit validée. Ridicule ! Et l'implication émotionnelle que le jeu impose par ces séquences précalculées, que vous déclenchez donc, sans le vouloir, a posteriori, se retrouve réduite à néant.

Comme quoi, l'avenir du jeu vidéo est, à l'instar du cinéma, tributaire de véritables questionnements conceptuels sur sa nature et son rapport au spectateur/acteur. Un questionnement que certains créateurs de jeu se posent, et d'autres non. Et un rapport d'autant plus complexe dans le jeu vidéo que la notion d'IA en est encore à ses balbutiements. Dans tous les cas, il faut cesser désormais de jauger le jeu vidéo sur ses apparats graphiques et la richesse de ses possibilités, pour analyser plutôt la façon dont il prend en compte et gère notre implication, donc notre libre-arbitre. Un libre-arbitre que les développeurs de **Splinter Cell**, à contrario de ceux d'**Hitman 2**, ont préféré ignorer. Mais visiblement, ça ne semble choquer personne.

➜ par Numa RODA-GIL

Dead Dolls are Back !

LA QUATRIÈME SÉRIE DES LIVING DEAD DOLLS EST SORTIE IL Y A MOINS DE SIX MOIS ET VOICI DÉJÀ L'ANNONCE DE LA NOUVELLE GAMME... POUR FAIRE PLAISIR À NOTRE RÉDAC' CHEF, NUMA EN REMET UNE COUCHE SUR CES EFFROYABLES PETITES POUPÉES.

Couronnée de succès, la série 4 est aujourd'hui presque totalement épuisée. Sybil et Lulu la rollergirl ont complètement disparu des boutiques spécialisées et s'arrachent déjà à prix d'or sur certains sites. L'annonce prématurée de la nouvelle gamme, prévue pour le mois de mars (si ce n'est pas avril, connaissant les problèmes de retard liés à ces jouets), va permettre aux collectionneurs de se préparer pour ne pas rater les modèles qui eux aussi deviendront à coup sûr des pièces rares.

Avant de disséquer cette nouvelle série, il est important de noter que la marque s'est vu interdire la vente de ses produits sur le marché grec... Considérées comme trop morbides, les poupées ont été interdites d'importation en Grèce, pour préserver la santé mentale des enfants. On croit rêver, mais c'est pourtant vrai. Il semble fort peu probable que nous retrouvions les mêmes problèmes en France mais ce genre d'aléas ne peut que faire diminuer encore la production et, s'ils se reproduisent, finir par compliquer encore la tâche des amateurs voulant toutes les avoir.

Ceci étant dit, passons maintenant à la série 5 elle-même. L'axe choisi cette fois-ci par les créateurs est le glamour très années 40 de l'âge d'or d'Hollywood. Satin mauve, lingerie, plumes... Les accessoires et coloris propres aux vamps et autres divas sont utilisés sur tous les modèles.

Les poupées portent des noms évocateurs comme Dahlia, Jezebel ou Siren, rappelant la grande époque de l'Hollywood mythique où les actrices n'etaient pas encore des pin-up mais de véritables reines du « Silver Screen ». Revenues d'entre les morts, elles nous rappellent aussi que la fin de cette période faste fut truffée de scandales, suicides, banqueroutes et autres disparitions suspectes.

La vedette de la série sera sans aucun doute Hollywood. Vêtue d'une robe de soirée en boa, coiffée comme une star et arborant un magnifique impact de balle sur le front, Hollywood résume à elle seule le parti pris de la nouvelle collection : le destin tragique des superstars de l'époque. Elle sera immanquablement introuvable très vite après sa sortie. Jezebel, quant à elle, porte un ensemble asiatique en satin rouge très à la mode dans ces années-là. Zombie glamour, c'est le modèle le plus classique de la série, reprenant la pose de poupon macabre propre aux Living Dead Dolls. Siren est la deuxième vamp : cape, robe de soirée et elle aussi, maquillage et coiffure élaborés. Elle est prête pour une grande soirée de gala, que l'on imagine se terminer très mal... De son côté, Dahlia ajoute une dimension sexy aux poupées, avec son ensemble nuisette plus peignoir, que l'on a vu porté mille fois par les starlettes de l'époque. L'esprit prohibition apparaît. Dalhia pourrait nous faire penser à une Jodie Foster dans **Bugsie Malone** qui aurait croisé Dario Argento. Pour les accompagner, le petit garçon se nomme cette-fois ci Vincent. Il pourrait être le serviteur dévoué de ces dames dans leur villa en ruines... La force des Living Dead Dolls est à chaque nouvelle livraison de nous faire sourire, grâce aux références cinématographiques utilisées par leurs créateurs. Avec leur nouvelle gamme, ils montent la barre d'un cran, en utilisant un univers propre à enflammer notre imagination. En voyant ces jouets, on pense à Bette Davis, à Greta Garbo, à des piscines vides couvertes de feuilles mortes et au lierre envahissant qui recouvre doucement les murs des palais rococos abandonnés d'Hollywood.

D'habitude, les Living Dead Dolls sont livrées par cinq. Dans la prochaine gamme, il y aura une sixième poupée : la « Mystery Doll ». Cette poupée est pour l'instant encore tenue secrète. La seule information que nous ayons pour le moment étant qu'elle sera en noir et blanc. On pourrait espérer une réédition d'un modèle des premières gammes, que l'on ne peut plus du tout trouver, mais comme les distributeurs avaient déjà annoncé qu'il n'y aurait pas de deuxième fabrication pour les poupées épuisées, le mystère reste entier.

Après la sortie de la cinquième série, une nouvelle gamme de mini-Living Dead Dolls complètera les news. Pour satisfaire leurs fans, qui voulaient pouvoir garder avec eux leurs poupées en permanence, les créateurs ont sorti à la fin de l'année dernière une gamme de poupées au format réduit apte à être transportées dans un sac à main ou accrochées sur un sac à dos. Pour la première série, ils avaient simplement reproduit des grands modèles déjà existants. Cette fois, la mini gamme est composée de modèles originaux reprenant des anciennes poupées mais dans des costumes différents. Les cinq modèles proposés sont : Lou Sophie, Kitty, Deadbra Ann, Lizzy Borden et Bed Time Saddie. Vedette incontestée de la première série, Saddie, déja présente en version mini dans la première livraison revient avec un pyjama et un bonnet de nuit imprimé de têtes de morts véritablement exquis.

Épiphénomène à leur sortie, les Living Dead Dolls prennent aujourd'hui une véritable dimension, qui va faire bisquer tous ceux qui n'y auront pas cru au début. On vous aura prévenus, quand vous les verrez, ne les ratez pas. Comme des fantômes, les Living Dead Dolls disparaissent très vite.

Ces jouets sont disponibles
à la Librairie Arkham,
15 rue Soufflot, 75005 Paris.
Tél. : 01 40 51 82 55.

→ par Cédric DELELÉE

Star Trek Nemesis

JERRY GOLDSMITH - VARÈSE SARABANDE

L'un des rares bons points de Goldsmith, si souvent l'une des plus belles musiques écrites pour la saga **Star Trek** – rappelons Bob Townsend, fan de Varèse. Il y a quelques années. Des années après dans le bouleversant CD, il se met encore à rêver aux côtés de la série, explique que Goldsmith a eu du mal à travailler avec le réalisateur Stuart Baird sur **La Malédiction** (où Baird était monteur). L'âme décision et US Marshals (deux films brillants mais deux séries successives), et qu'en outre, le compositeur ne s'est jamais plaint pour tout ce qui concerne **Star Trek** (l'original est un classique absolu, **Insurrection** est une merveille, le thème de **Voyager** est juste génial...). Jamais plaint ? Eh bien si, **Nemesis**, justement. En effet, si l'on a pas de chance, ce n'est pas en regardant des pans entiers de **La Momie** de **Lauréat** ou **Le premier** et de **Milan** (que des choses) pour l'on arrive à l'écouter un seul entier. Et, alors, impossible chez Goldsmith, c'est ici le cas : pas de thème, ou alors une vague mélodie ultra-plate dénuée de tout intérêt, dans le sens où elle n'est ni vue ni entendue pour le pour du tout. Les fans connaissent cela du quatrième film entre tous ceux des épisodes précédents, mais Goldsmith est ici en plongée intégrale, de plus en plus mou au fil des morceaux d'un album sans saveur ni couleur. C'est calamiteux aujourd'hui à la nouvelle ère de certains sujets structurants de son talent, mais il faut bien se rendre à l'évidence : **Nemesis** ne mérite pas plus de crédit, et n'en pas à considérer comme ce qu'il a été de mieux depuis pour traiter la série. Les derniers problèmes de santé n'y sont sans doute pas pour rien (sans parler de ceux du film lui-même !). Rassurons-nous, on ne nous empêche pas d'entendre **Timeline** avec une impatience qui bat la mesure.

Saint Sinner

CHRISTOPHER LENNERTZ - LA-LA LAND RECORDS

Chris Young (**Hellraiser**), Danny Elfman (**Cabal**), Simon Boswell (**Le Maître des illusions**), Philip Glass (**Candyman**), Carter Burwell (**Gods & Monsters**)... Clive Barker a toujours fait preuve d'un goût certain en matière de compositeurs. **Saint Sinner**, qu'il a écrit et produit pour Sci-Fi Channel, révèle un jeune musicien élève de Young et de Poledouris. Dans le genre gothique, difficile de faire plus convaincant : grand orchestre avec chœurs enregistrés à Budapest, thème inspiré (même si très proche du break aux cuivres du love theme de **Star Wars Épisode 2**), agressivité cinglante à l'atonalité bestiale et liturgie emphatique, la musique s'inscrit à 100 % dans le style Barker, aussi balisé que purent l'être les scores de la Hammer en leur temps. Au croisement de pas mal de classiques du genre (**Hellraiser**, **La Malédiction**, **L'Associé du Diable**, **L'Élue**), la partition n'a donc rien de révolutionnaire (quand va-t-on enfin se décider à sortir **The 18th Angel** de David Williams ?) mais clame haut et fort le talent de son auteur. Attention, il n'existe que 3000 copies, à commander sur http://www.lalalandrecords.com

Buffy the Vampire Slayer : Once More, With Feeling

JOSS WHEDON & CHRISTOPHER BECK - DECCA

Phénomène agaçant, les scores de séries télé sont rarement édités : on attend toujours un album correct de ***X-Files*** et un album tout court de ***Millennium***. Il aura fallu que Joss Whedon écrive un épisode de ***Buffy*** sous forme de musical (diffusé chez nous sous le titre ***Que le spectacle commence***, avec des chansons doublées en français !), pour que soit enfin produit un CD. Le résultat est assez étonnant : à mi-chemin entre pop-rock californien à la Bon Jovi, jazz et envolées orchestrales, les chansons sont toutes très réussies, même aux oreilles de quelqu'un détestant la comédie musicale et ne suivant pas la série. Composées par Whedon, joliment arrangées par le compositeur-maison Christopher Beck et interprétées par l'ensemble du casting, elles ne manquent ni d'humour ni d'allant, sans oublier la touche indispensable de romantisme gothique. L'occasion était trop belle d'inclure des extraits des scores de Beck, récemment co-auteur avec John Debney du **Smoking**. Tirés des épisodes ***Restless***, ***Hush*** et ***The Gift***, ils donnent une bonne idée du talent du bonhomme, qui parvient à créer des ambiances ténébreuses et aériennes à l'aide d'une petite section de cordes agrémentée de synthés, de voix et de percussions, riches en motifs mélodiques, habilement rythmées et sonnant très symphonique, un peu à la manière de Richard Band (qui a d'ailleurs travaillé sur quelques épisodes), de James Newton Howard ou de Danny Elfman. Quinze minutes excitantes donc, qui réclament l'édition d'un score album digne de ce nom.

The Recruit

KLAUS BADELT - VARÈSE SARABANDE

Après deux réussites assez ébouriffantes (**La Machine à explorer le temps** et **K-19**), le nouvel espoir de Media Ventures s'attaque à un genre qui, musicalement, ne présente en général pas grand intérêt : l'espionnage. L'excitant **Spy Game**, signé par un autre poulain de l'écurie Zimmer, pouvait cela dit laisser présager du meilleur. La différence, c'est que si Gregson-Williams était chapeauté par Tony Scott, Badelt, lui, l'est par Roger Donaldson, lui-même en permanence chapeauté par ses producteurs, notamment au niveau musical. Ce qui a pu donner au cours des années passées des atrocités (**Le Bounty**, **Sens unique**), du fonctionnel (**Le Pic de Dante**) ou de l'honorable (**Treize jours**, et ce uniquement grâce à un Costner comme toujours très concerné par la musique de ses films). Produit par Spyglass, **The Recruit** s'inscrit logiquement dans leur recherche acharnée de ramener la musique à une fonction purement fonctionnelle, donc texturale et pas forcément évidente d'accès (cf. **Sixième sens** et **Le Règne du feu**). Nous assistons donc ici à un mélange synthétorchestral anti-thématique au possible, avec pléthore de samples de violons, nappant sans trop y croire d'inévitables accords de pianos enrobés de percussions et d'effets sonores programmés en boucle. L'album, à la limite de l'acceptable, rappelle **Turbulences 2** de Don Davis : on perçoit la qualité de l'écriture, mais comme elle n'est pas mise en valeur par des orchestrations adéquates, le résultat est sans intérêt. On en voudra pas trop à Badelt, qu'on espère vite retrouver sur le **Basic** de McTiernan.

SANG D'ENCRE

→ par Arnaud BORDAS

Parlez-vous le Jean-Claude ?

DOMINIQUE DUFOREST - ÉDITIONS HORS COLLECTION - 98 PAGES - 4,90 E

On en connaît qui citent du Nietzsche ou du Platon à longueur de repas (Damien Granger, pour ne pas le nommer). Foin de toutes ces billevesées et autres pédanteries de bas étage, désormais, tout un chacun pourra briller en société grâce à ce petit recueil d'aphorismes consacré à l'un des penseurs majeurs de notre époque : le sémillant Jean-Claude Van Damme. « *J'adore les cacahuètes. Tu bois une bière et tu en as marre du goût. Alors tu manges des cacahuètes. Les cacahuètes, c'est doux et salé, fort et tendre, comme une femme. Manger des cacahuètes, it's a really strong feeling. Et après tu as de nouveau envie de boire une bière. Les cacahuètes, c'est le mouvement perpétuel à la portée de l'homme.* » Voilà. Voltaire enterré ! En une citation, tout est dit et le monde se fait soudain plus lisible. Compilation de tous les « vandammismes » les plus fameux, ce livre est d'ailleurs un tel concentré de sagesse qu'il convertira les plus rétifs à la pensée lumineuse de notre Belge bondissant. D'ailleurs, Damien, qui s'est acheté le bouquin pour le lire dans l'avion entre Paris et Los Angeles, est arrivé transformé chez les ricains (selon Didier Allouch, il passe son temps à draguer les Californiennes en leur citant du JCVD et en gueulant à tue-tête « *I'm aware !* »). C'est ça, Van Damme !

Banquise

SYLVAIN RICARD & CHRISTOPHE GAULTIER
ÉDITIONS SOLEIL - 80 PAGES - 19,50 E

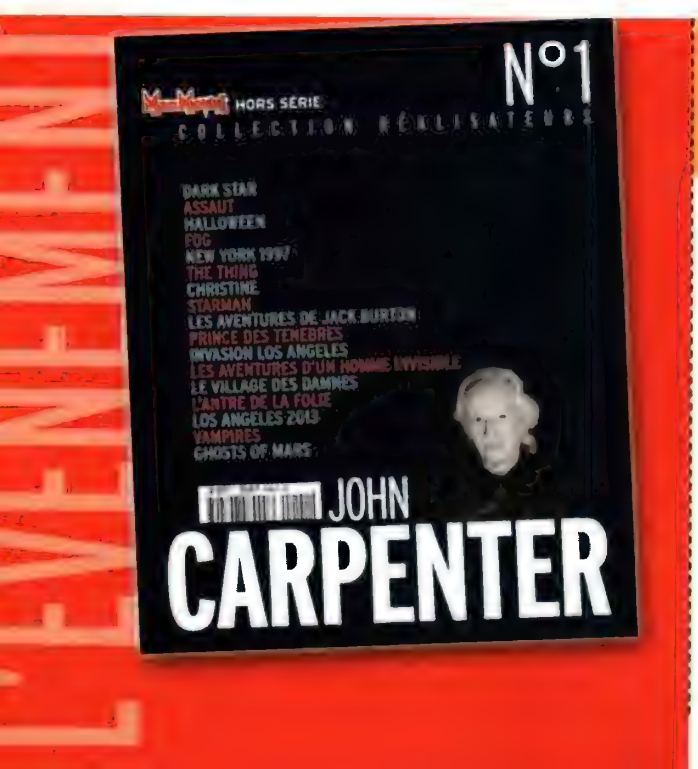
Bande dessinée créée par deux jeunes auteurs débutants, *Banquise* est une vraie révélation. En effet, il n'est pas courant de voir surgir de telles œuvres, où le style très marqué du dessin évite soigneusement l'instrumentalisation de l'histoire. Sylvain Ricard, issu de la recherche sur la génétique (comme quoi, ça mène à tout), signe en effet un scénario brillant qui, au passage, pourrait donner un sacré film d'aventures, tendance **Les 12 salopards** rencontre **Chasse à mort** : au tout début du XXe siècle, dans un comptoir délabré, quelque part au nord du cercle polaire, un tavernier raconte à un trappeur une histoire qui se déroula quelques années auparavant. Un brise-glace débarqua six ordures de la pire espèce, une bande de chasseurs d'origines diverses (Russes, Polonais, Mongols), des marginaux sanguinaires, compagnons d'infortune prêts à démastiquer le moindre gugusse se dressant sur leur chemin, quitte à s'entretuer les uns les autres pour parvenir à leurs fins. Lancée dans une chasse à l'ours sans pitié, la petite troupe va devoir affronter l'ire du chaman, l'esprit qui protège la banquise et ses habitants des humains mal intentionnés.

Le trait expressionniste et fébrile de Christophe Gaultier, dans la mouvance stylistique d'un Nicolas De Crécy, en déroutera certains au premier abord (il est vrai qu'une telle histoire appelle a priori un traitement plus comic book) mais finalement, dès les premières cases, il s'impose comme une composante essentielle de l'ambiance mystérieuse et hallucinatoire distillée par cette histoire surprenante. À mettre également au crédit de ce jeune dessinateur talentueux : une efficacité dans l'allusion qui épouse parfaitement un sens du détail assez jouissif (regardez bien les yeux du tavernier à la fin de l'histoire…). Bref, une grande bédé, à savourer un soir d'hiver au coin du feu. Et au passage, je remercie mon pote Benoît, qui a eu l'heureuse idée de me mettre l'objet entre les mains (salut Ben ! on s'appelle, on se fait une bouffe, ok ?). On attend maintenant avec impatience le projet suivant de Ricard et Gaultier, annoncé comme une histoire prenant pour cadre les agissements du Ku Klux Klan. Allez, magnez-vous, les gars !

Films des années 80

JÜRGEN MÜLLER - TASCHEN - 864 PAGES - 29,99 E

Après leur recueil consacré aux années 90 (paru l'an dernier), et avant les années 70, les éditions Taschen continuent leur anthologie du cinéma au XXe siècle, supervisée par l'historien Jürgen Müller. **Blow Out**, **E.T.**, **Evil Dead**, **Il était une fois en Amérique**, **Blue Velvet**, **Piège de cristal**, **Les Affranchis**… Tous les grands films marquants de cette décennie (1981 – 1990) sont présents, avec toutefois une large prédominance du cinéma américain. Dans cet ouvrage, qui fait avant tout la part belle à l'iconographie, chaque film est présenté avec sa fiche technique, son synopsis ainsi que des informations diverses (box-office, budget, récompenses…). À l'arrivée, un gros pavé au format pratique, que l'on pourra consulter à l'occasion d'un trou de mémoire ou d'un ***Questions pour un champion*** endiablé, comme il s'en déroule souvent le mercredi soir chez Alexandre Bustillo.



LE HORS-SÉRIE JOHN CARPENTER

L'interview exclusive du réalisateur sur sa carrière.
Tous ses films décryptés et bien plus encore. 148 pages.

Oui, je commande____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE N°1 JOHN CARPENTER**

Prix unitaire pour l'Europe : 7 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 9 € (frais de port compris)*

Total : _____ €

Règlement joint par chèque à l'ordre de CPF - Mad Movies

Pour commander : découpez (ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le, avec votre règlement, à l'adresse suivante :

D.I.P., MAD MOVIES HORS SÉRIE - 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris cedex 19

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code Postal _____ Ville _____ Pays _____

* Offre valable dans la limite des stocks disponibles.

☐ «Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher cette case.»

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION MAD MOVIES

29 Avoriaz 1984 / **Brainstorm / X-Tro /** «Les Demeures du Fantastique» / int. Joe Dante, Paul Naschy...

32 **La Compagnie des Loups / Dune / Greystoke / Rocky Horror Picture Show /** David Lynch / «Les Films après la bombe» / les séries de Gerry Anderson...

33 **Gremlins / Phenomena / 2001 : L'Odyssée de l'Espace /** «Le Psycho-Killer» / int. Dario Argento, Joe Dante, H.G. Lewis...

34 Avoriaz 1985 / **Les Griffes de la Nuit / Dune / 1984 / Brazil /** int. Wes Craven...

36 **Re-Animator / Le Jour des Morts-vivants / Lifeforce / Planète Interdite /** «Le Péplum Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

37 **Mad Max 3 / Legend /** dossier «Sang pour sang gore» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggero Deodato...

38 **Retour vers le Futur / La Chair et le Sang / Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? /** «Le fantastique australien» / int. Rick Baker...

39 Avoriaz 1986 / **Re-Animator / La Revanche de Freddy /** Roman Polanski / Richard Fleischer / «Le fantastique indonésien» / int. Stuart Gordon, Jack Sholder, Rick Baker, Michael Powell...

40 **Highlander / Re-Animator / Link / *Chapeau Melon et Bottes de Cuir* /** «Hitchcock» / int. Christophe Lambert...

41 **House /** «Hitchcock» (suite) / int. Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

51 Avoriaz 1988 / **RoboCop / Opéra / Hellraiser / Hidden /** int. Paul Verhoeven...

52 **Running Man / Hellraiser / Hidden / Prince des Ténèbres /** «Les films de Carpenter» / int. Donald Pleasence...

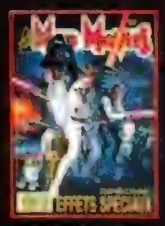
53 «Zombies Story» / **Elmer / Aux Frontières de l'Aube /** int. Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter...

54 **Bad Taste /** Le Marché du Film 1988 / «Les héros du Fantastique» / «vendredi 13 l'hécatombe» / int. Peter Jackson...

58 **Chinese Ghost Story / Le Blob / Roger Rabbit / Bad Taste /** «Freddy, le mythe» / «Empire : grandeur et décadence»...

56 **Freddy 4 / Beetlejuice / Willow / Aux Frontières de l'Aube / Elvira /** les FX d'**Evil Dead 2**...

57 Avoriaz 1989 / **Le Blob / Invasion Los Angeles / Hellraiser 2 / Faux-semblants...**



62 «ILM : La grande Illusion» / **Batman / Re-Animator 2 / RoboForce...**

63 Avoriaz 1990 / **Simetierre / Leviathan / Society / Re-Animator 2 / Halloween 4...**

64 «Dossier Frankenstein» / **Cabal / *Freddy* TV / Basket Case 2 / Frankenhooker...**

65 **Total Recall / Akira / Tremors / Halloween 4 /** Lamberto Bava...

66 **RoboCop 2 / Freddy 5 / Highlander 2 / Maniac Cop 2 / Star Trek 5...**

67 **Total Recall / RoboCop 2 / Dick Tracy / Sailor et Lula /** int. Verhoeven, Irvin Kershner...

68 «Georges Lucas : la télé dans les étoiles» / **Les Tortues Ninja / Darkman /** int. Sam Raimi, Jeffrey Combs...

69 Avoriaz 1991 / **Cabal / Henry / Highlander 2 /** Les Feebles / int. Clive Barker, Frank Henenlotter...

70 **Predator 2 / Edward aux Mains d'Argent / Massacre à la Tronçonneuse 3 / Akira / *Twin Peaks*** (série)...

71 **Terminator 2 / Akira / Hardware / Ça / La Nuit des Morts-Vivants...**

72 **Les Feebles / RoboCop 3 / Freddy 6 /** dossier «**La Malédiction**» / int. Peter Jackson...

73 Spécial **Terminator 2 / Rabid Grannies / Fisher King /** int. Terry Gilliam...

74 **Evil Dead 3 / Rocketeer / Freddy 6 / Hellraiser 3 / T2...**

78 Avoriaz 1992 / **Tetsuo 1 & 2 / Freddy 6 / Le Sous-sol de la Peur...**

76 **Le Festin Nu / Hook / Brain Dead / La Famille Addams /** int. Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld...

77 **Alien 3 / Batman le Défi / Universal Soldier / *Indiana Jones* TV / Twin Peaks / Le Cobaye...**

78 Dossiers **Batman le Défi & Alien 3 / Les Aventures d'un Homme Invisible / Star Trek 6...**

79 Dossier «Vampires» / les FX de **Brain Dead** et **Evil Dead 3...**

80 Spécial «Stephen King» / int. carrière de Roger Corman et Rick Baker...

81 Avoriaz 1993 / **Dracula / Brain Dead / Candyman / Hellraiser 3 / Evil Dead 3...**

82 **Fortress / Trauma / *Les Contes de la Crypte* /** int. carrière de Joe Dante

83 **Last Action Hero / Necronomicon / Body Snatchers / Phantasm 3...**

84 **Jurassic Park /** int. carrière de George Romero et Dick Smith / ***Wild Palms*...**

85 Spécial Dinosaures du **Monde Perdu à Jurassic Park /** int. Harryhausen, Phil Tippett...

86 **Demolition Man / Mask / L'Etrange Noël de Mr Jack / Accion Mutante...**

87 Gérardmer 1994 / **Evil Dead 3 / L'Antre de la Folie /** Brian Yuzna...

88 Dossier «Loup-Garous» / **Wolf /** tous les **Hurlements / Body Melt...**

89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman... / **Body Bags / The Crow /** la saga des **Baby Cart...**

90 **The Crow /** les séries ***X-Files, Highlander*** et ***Batman*** / **Eraserhead...**

91 Dossier «Manga» / **Wolf / Tetsuo / Mask / Ed Wood...**

92 **L'Etrange Noël de Mr Jack / Entretien avec un Vampire / Freddy 7 /** Inoshiro Honda...

93 Gérardmer 1995 / **Stargate / L'Antre de la Folie / Freddy 7 / Highlander 3...**

94 **Dellamore Dellamorte /** int. carrière de Tobe Hooper et John Carpenter...

95 **Ed Wood / Batman Forever / Freddy 7 / Porco Rosso /** int. carrière de Fred Olen Ray...

96 **Judge Dredd / Tank Girl / Congo / Le Village des Damnés / The Kingdom...**

97 ***X-Files* / Waterworld / La Mutante /** les films d'Ed Wood / int. Chris Carter...

98 Dossier ***X-Files* / Johnny Mnemonic / Une Nuit en Enfer /** ***Hercule*** **TV...**

99 Gérardmer 1996 / **Seven / The Crow 2 / L'Armée des 12 Singes...**

100 SPECIAL N°100 LES 100 MEILLEURS FILMS FANTASTIQUES DE MAD MOVIES. ***X-Files* / Toy Story.**

101 **Independence Day / Une Nuit en Enfer / Heavenly Creatures...**

102 N° SPECIAL ***X-Files* / Dangereuse Alliance / Planète Hurlante / Crash / Jiang-Hu...100 pages**

103 **Independence Day / Multiplicity / Starship Troopers /** Tsui Hark...

104 ***X-Files* / *Millennium* / L.A. 2013 / Disjoncté /** int. Carpenter, Martin Landau...

105 Gérardmer 1997 / **Mars Attacks ! / Fantômes contre Fantômes / Ghost in the Shell / Lost Highway...**

106 **Star Wars édition spéciale / Le Maître des Illusions /** int. George Lucas, Clive Barker...

107 **Le 5ème Elément / Alien la Résurrection / Hellraiser 4 / Anaconda / Shining TV...**

108 **Men in Black / Scream / Batman & Robin /** rétro **Godzilla /** int. Wes Craven...

109 **Volte/Face / Le Monde Perdu / Contact / Mimic / Vampires / *Millennium*...**

110 **Alien la Résurrection / Starship Troopers / X-Files le Film / Spawn...**

111 Gérardmer 1998 / **Starship Troopers / Postman / Souviens-toi... l'Eté Dernier...**

112 **Vampires / Gattaca / Le Loup-garou de Paris / Dark City / Halloween 6...**

113 **Godzilla / Dark City / Un Cri dans l'Océan / Wishmaster / Blade...**

114 **Scream 2 / Armageddon / *X-Files* / *Millennium* / Las Vegas Parano / La Mutante 2...**

115 **Godzilla / X-Files le film / Truman Show / Small Soldiers /** «Rétro gore»...

116 **Blade / Halloween : 20 ans après / *Buffy*** / dossier «Séries TV»...

117 Gérardmer 1999 / **Star Wars Episode 1 / Psycho / Virus / 1001 Pattes.**

118 **Matrix / La Fiancée de Chucky / Cube / eXistenZ / Urban Legend /** dossier «Slasher»...

119 **Matrix / Wild Wild West / The Faculty / Mon Ami Joe /** «La série Z à la française»...

120 La Momie / Wild Wild West / Le 13ème Guerrier / Blair Witch / Vorace...

121 Star Wars Episode I / Hantise / Jin-Roh / Perfect Blue / Princesse Mononoke...

Mars / dossier «Killers Superstars» / rétro Blair Witch...

126 X-Men / Le Pacte des Loups / Pitch Black / Destination Finale...

127 L'Homme sans Ombre / dossier...

130 Le Seigneur des Anneaux / Le Couvent / Intuitions / dossier «Trash»...

131 Le Retour de la Momie / Ghosts of Mars / Legend of Zu / dossier Momies / Pearl Harbor

135 A.I. / From Hell / The One / Dossier FX / les Robots au cinéma / Vin Diesel...

136 Dossier Ghosts of Mars / Battle Royale / Le Voyage de Chihiro / Harry Potter / Chevalier

140 Dossier Avalon / Rollerball / Monstres & Cie / int. Dario Argento, Takashi Miike / «30 chefs-d'œuvre oubliés»...

141 Dossier Resident Evil /

143 SPÉCIAL SUPER-HÉROS 2 COUVERTURES AU CHOIX : SPIDERMAN OU BLADE 2. Dossier Spiderman / Dossier Blade 2 / Minority Report / Darkness / Metropolis / «L'esprit comic-book en 30 films»...

146 Dossier Signes / Halloween resurrection / xXx / Terminator 3 / Kill Bill / Jeepers Creepers 2 / The Ring / Seijun Suzuki / int. carrière Jack Hill

147 Dossier Meurs un autre jour / Daredevil /

149 Dossier Gérardmer 2003 / The Matrix Reloaded / Brocéliande / Le Cercle / Gangs of New York / Le Château dans le ciel / int. carrière José Mojica Marins...

150 Dossier Dark Water / X-Men 2 /

122 Sixième Sens / La Fin des Temps / «Les 25 meilleurs films de trouille»...

123 Gérardmer 2000 / Sleepy Hollow / Peur Bleue / Princesse Mononoke...

124 Scream 3 / Mission to Mars / Faust / Hypnose / *Resident Evil 3*...

125 Le Seigneur des Anneaux / Mission to

«L'homme invisible» / The Cell / Scary Movie / Gemini / rétro Hellraiser

128 Blair Witch 2 / Donjons et Dragons / Planète Rouge / *San Ku Kai* / «Hommage à la Hammer»...

129 Spiderman / Le Pacte des Loups / Rollerball / Tomb Raider / dossier «Troma»...

132 Le Seigneur des Anneaux / Tomb Raider / Les bombes sexuelles du fantastique / dossier Jet Li

133 Final Fantasy / Jurassic Park 3 / La Planète des Singes / A.I. / poster Final Fantasy

134 La Planète des Singes / Vidocq / Avalon / Samourais / dossier Terry Gilliam

137 Rollerball / Monstres et Cie / The One / Peter Jackson : de Z à A

138 Dossier Le Seigneur des Anneaux / Les Autres / 13 Fantômes / Gérardmer 2002

139 Dossier From Hell / Spiderman / Versus / Donnie Darko / «Les différents visages de Jack l'Éventreur» / «Tokyo Undergrounds»

Le Voyage de Chihiro / Spiderman / Panic Room / «30 scènes inoubliables»...

142 SPÉCIAL 30e ANNIVERSAIRE : 1972-2002, 30 ANS DE CINEMA FANTASTIQUE Star Wars Episode II / int. Tobey Maguire, Kirsten Dunst / L'Échine du diable / Femme Fatale...

144 Men in Black 2 / Le Règne de feu / Brocéliande / Jeepers Creepers / Jason X / Arac Attack / Requiem / Mes chers voisins / «Nos 30 nanars assumés»...

145 Dossier Minority Report / Windtalkers / StmOne / Signes / Blood Feast 2 / int. carrière Ray Harryhausen

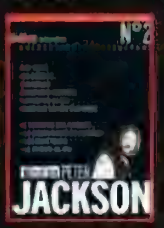
X-Men 2 / Hulk / Harry Potter et la chambre des secrets / Spider / Osamu Tezuka / int. carrière Herschell Gordon Lewis

148 Dossier Les Deux tours / Re-Animator 3 / Spy Kids 2 / Cradle of Fear / Resurrection of the Little Match Girl / Les Larmes du tigre noir / Le cinéma Thaïlandais / int. carrière Sergio Sollima

Hulk / The League of Extraordinary Gentlemen / Solaris / Cabin Fever / Leeches / Speed Demon / Darkness Falls / Scarecrow / Les fantômes japonais / int. carrière Larry Cohen

Hors-série n°1 John Carpenter

Hors-série n°2 Peter Jackson



BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante : **D.I.P. - Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19** (Ligne spéciale abonnements et anciens numéros Tél. : 01 44 84 85 29)

Chaque exemplaire : 4,80 € (3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi). Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad Movies* n°1 à 28, 30, 31, 35, 43, 48 et 64 : épuisés). Pour l'étranger : **5,00 €** par exemplaire. Attention, nous n'acceptons que le paiement direct par carte bancaire ou par mandat international. **Hors-série n°1 Carpenter et n°2 Jackson.** France : **7,00 €** par exemplaire (participation aux frais de port inclus). Dom-Tom et étranger : **9,00 €** par exemplaire (participation aux frais de port inclus).

Oui, je désire recevoir les numéros de **Mad Movies** entourés dans le tableau ci-contre (cerclez les numéros commandés).

Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM ..... PRÉNOM .....

ADRESSE .....

CODE POSTAL ..... VILLE .....

PAYS .....

Date d'expiration ..... Mois/Année

Date et signature obligatoires

VOIR LE SOMMAIRE DE CHAQUE NUMÉRO SUR www.mad-movies.com, RUBRIQUE ANCIENS NUMÉROS.

MAD MOVIES										
29	32	33	34	36	37	38	39	40	41	42
43	44	45	46	47	49	50	51	52	53	54
55	56	57	58	59	60	61	62	63	65	66
67	68	69	70	71	72	73	74	75	76	77
78	79	80	81	82	83	84	85	86	87	88
89	90	91	92	93	94	95	96	97	98	99
100	101	102	103	104	105	106	107	108	109	110
111	112	113	114	115	116	117	118	119	120	121
122	123	124	125	126	127	128	129	130	131	132
133	134	135	136	137	138	139	140	141	142	143
COUVERTURE SPIDERMAN	143	COUVERTURE BLADE II	144	145	146	147	148	149	150	

☐ Hors série n°1 John Carpenter

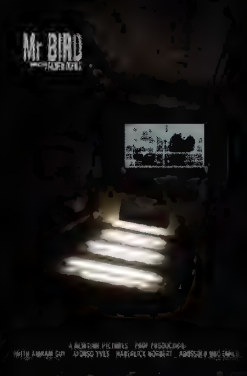
☐ Hors série n°2 Peter Jackson

par Arnaud BORDAS

CE MOIS-CI, DU SCOPE, DE LA DV ET DE LA STOP MOTION. COMME QUOI, LE PANEL DES TALENTS À VENIR EST PLUS LARGE QU'ON NE LE DIT ET SURTOUT, ÇA FAIT DU BIEN DE VOIR QUE CERTAINS N'ONT PAS FROID AUX YEUX ET N'HÉSITENT PAS À SE FROTTER À DES TECHNIQUES COMPLEXES OU DITES OBSOLÈTES.

MR BIRD

Deux hommes dans un monte-charge. Un flic armé et un détenu menotté. Suite à une panne de courant, les deux hommes se retrouvent bloqués dans ce lieu clos. Le premier reste silencieux tandis que le second n'arrête pas de parler, pénétrant peu à peu l'esprit du flic, pour mieux le déstabiliser.



Le moins que l'on puisse dire, c'est que Fabien Dufils, le réalisateur/scénariste de **Mr Bird**, s'est donné les moyens de ses ambitions. Cinémascope, effets spéciaux convaincants, éclairages chiadés, steadycam, comédiens chevronnés : **Mr Bird** a tout du court-métrage pro. Un exercice de style réussi, qui démontre à beaucoup de réalisateurs français confirmés qu'il est tout à fait possible de réaliser un huis clos sans pour autant négliger la grammaire cinématographique, et ce pour peu que l'on pense son film en termes de découpage, de cadrages et de mouvements de caméra pertinents. Les acteurs Guy Amram (vu dans **La Vérité, si je mens**) et Yves Afonso (une « gueule », que l'on a vue dans plein de seconds rôles, et notamment chez Yves Boisset), respectivement dans les rôles du taulard et du flic, composent des personnages à double-fond, dont le rapport de force initial s'inversera in fine. À ce propos, on conseillera juste à Fabien de travailler un peu plus le fond, c'est-à-dire le scénario (quelque peu expéditif, mais bon, le film dure 16 mn aussi…) et surtout, les dialogues, qui ont une légère tendance à sonner faux. Pour le reste, c'est du tout bon : de ce plan en images de synthèse (une cage d'ascenseur d'un réalisme bluffant) au travelling final sur le visage du détenu, **Mr Bird** a le grand mérite d'afficher une ambition formelle de tous les instants. Il va falloir suivre ce Fabien Dufils et guetter d'un œil attentif son prochain projet (on s'est laissé dire que le bonhomme cherchait à mettre sur pied un long-métrage de science-fiction…).

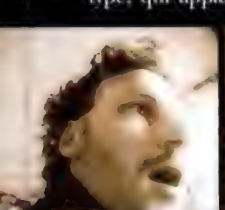
Contact : Fabien Dufils, 76 rue Aristide Briand, 92300 Levallois-Perret.

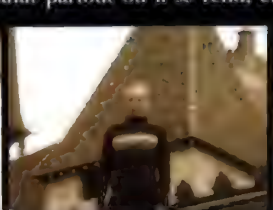
POUPÉE RUSSE

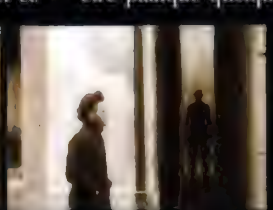
Voici un court en provenance directe de chez nos amis Suisses. Tourné en deux jours par quelques potes équipés d'une caméra DV et mis en musique, au piano, par un musicien qui découvrait le film en jouant (comme à la grande époque du muet !), **Poupée russe** est l'exemple-type du court-métrage système D, fait avec des bouts de ficelle et une grosse boîte à idées. Variation autour de la mise en abyme d'un cauchemar récurrent, ce film (au titre pour le moins explicite) suit les pas d'un jeune homme hanté par la silhouette étrange d'un drôle de type, qui apparaît partout où il se rend, et ce dans les endroits les plus sangrenus. Parfois présent dans le champ de manière évidente, le perso en question apparaît dans d'autres séquences de manière beaucoup plus discrète (par exemple, perché sur le toit d'un immeuble en face de la fenêtre où se trouve le héros, ou encore, caché dans l'angle d'un escalier). Cette idée, somme toute assez simple, confère très vite au film un intérêt accru, par la manière dont elle est exploitée à l'écran. Une fois le gimmick repéré, on se surprend à chercher le mystérieux bonhomme à chaque image, certain qu'il doit être planqué quelque part dans le plan. Bref, voilà un court ludique et singulier, qui ne se prend pas trop au sérieux et qui sait parfaitement exploiter son concept de base. Pour finir, on posera juste une question aux auteurs, Vincent Forclaz et Marc-André Schneider : pourquoi pas une suite, les gars ?

Court-métrage visible sur le site : http://www.lesprata.com (puis ouvrir la page Arkaös)

Contact : Vincent Forclaz, Avenue France 25, 3960 Suisse (Mr.Book@caramail.com).



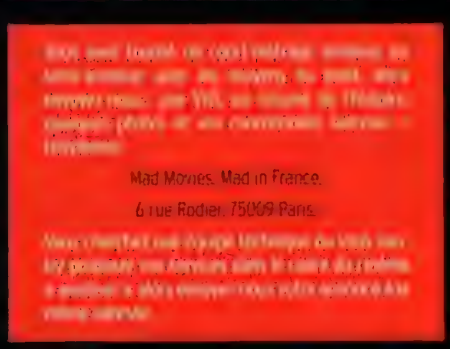




DARWIN : THE UNEXPECTED SPECIES

Court-métrage en stop motion sur les mésaventures d'un petit personnage en pâte à modeler, **Darwin** se divise en trois parties, trois historiettes où, systématiquement, le petit Darwin en prend plein la gueule dans la conclusion (sauf dans l'épilogue, où il prend sa revanche en mettant une branlée au Mario de Nintendo). L'auteur, Hugues Barbier, prétend, dans un accès de fièvre mégalomaniaque, avoir voulu rendre hommage à Hitchcock, Phil Tippett ou Peter Jackson, et on lui rétorquera que certes, c'est vrai, mais qu'il oublie un nom de taille dans sa liste : celui de notre McTiernan adoré, puisqu'il lui rend hommage au travers d'une séquence à la **Predator**, où le monstre qui va bouffer Darwin visualise sa proie en images solarisées. Bref, tout cela est marrant, plein d'autodérision et sans un pet de prétention.

Contact : Hugues Barbier, 6 rue Kleber, 33800 Bordeaux, tél : 06 88 96 29 77.

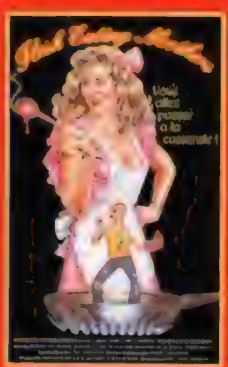


UNCUT MOVIES présente LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE !

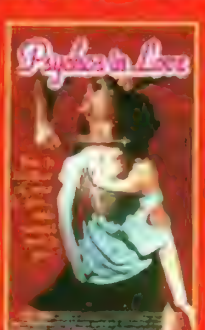
Attention film choc ! Profondement derangeant, incroyablement violent et completement deroutant, le nouveau film d'Eric Stanze SCRAPBOOK ne pourra pas vous laisser indifferent. Peut-on vraiment tout montrer au cinema ? I PISS ON YOUR GRAVE vous apportera certainement des elements de reponse...

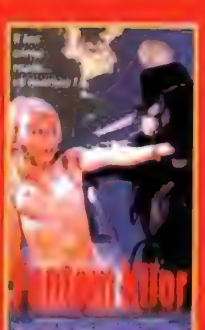
En raison de scenes de violences physiques et sexuelles extremes, ce film est deconseille aux moins de 18 ans et aux personnes sensibles

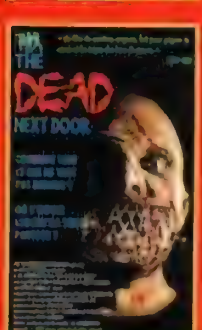
TERROR TOONS compte parmi les films les plus barges jamais réalisés à ce jour ! Joe Castro, responsable des effets spéciaux de BLOOD FEAST 2, signe ici une œuvre démentielle destinée indiscutablement au statut de film culte ! TERROR TOONS est présenté dans une édition collector comprenant plus de 30 minutes de bonus !

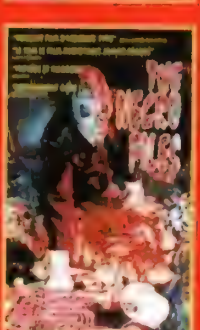


SITE INTERNET http://pageperso.aol.fr/UNCUTMOVIES









Bon de commande à retourner à : UNCUT MOVIES - 53, rue du faubourg Madeleine 45000 ORLÉANS
Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - e-mail UNCUTMOVIES@aol.com

OFFRE SPÉCIALE : 22,50 € la cassette - FRAIS DE PORT : 1 à 3 K7 - 5 € ; 4 K7 et plus - PORT GRATUIT !

- ❑ PSYCHO SISTERS
- ❑ DECAMPITATED
- ❑ ANGEL OF DEATH*
- ❑ SKINNED ALIVE
- ❑ I PISS ON YOUR GRAVE**
- ❑ THE DEAD NEXT DOOR
- ❑ BACK FROM THE DEAD
- ❑ BLACK PAST
- ❑ FANTOM KILER 2*
- ❑ TERROR TOONS
- ❑ THE NECRO FILES*
- ❑ THE BURNING MOON
- ❑ PSYCHOS IN LOVE
- ❑ FLESH EATING MOTHERS
- ❑ PREMUTOS
- ❑ REDNECK ZOMBIES
- ❑ FANTOM KILER*
- ❑ THE DARKNESS BEYOND
- ❑ INFANTRY OF DOOM
- ❑ SCRAPBOOK*
- ❑ PARTS OF THE FAMILY
- ❑ DEMONIUM

*Découvrille : *aux moins de 16 ans - **aux moins de 18 ans. Contient des scenes érotiques explicites.*

Je désire recevoir les cassettes cochées (VHS/SECAM) et ci-joint mon règlement de ..... € par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Code Postal : ..... Ville : .....

Pour l'étranger, mandat international uniquement. Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale, en VOSTF et reservés a un public averti. Livraison sous 10 jours environ en colissimo suivi.

LE RÉALISATEUR DE LA TRILOGIE ÉVÉNEMENT LE SEIGNEUR DES ANNEAUX

Mad Movies HORS-SÉRIE N°2

COLLECTION RÉALISATEURS

BAD TASTE
LES FEEBLES
BRAINDEAD
CREATURES CELESTES
FORGOTTEN SILVER
FANTOMES CONTRE FANTOMES

LE SEIGNEUR DES ANNEAUX
> LA COMMUNAUTE DE L'ANNEAU
> LES DEUX TOURS
> LE RETOUR DU ROI

M 04347 - 2 H - F: 6,95 € - RD

PETER JACKSON

LE HORS-SÉRIE PETER JACKSON

L'interview exclusive du réalisateur sur sa carrière. Tous ses films décryptés et bien plus encore.

Oui, je commande ____ exemplaire(s) de
MAD MOVIES HORS-SÉRIE N°2 PETER JACKSON

Prix unitaire : 8 € (frais de traitement et frais de port inclus)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 10 € (frais de traitement et frais de port inclus)*

Total : _____ €

Règlement joint par chèque à l'ordre de CPF - Mad Movies

Pour commander : découpez (ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le en lettres capitales et envoyez-le, avec votre règlement à l'ordre de CPF/Mad Movies, à :

D.I.P., MAD MOVIES - 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris cedex 19

Nom _____ Prénom _____
Adresse _____
Code Postal _____ Ville _____ Pays _____

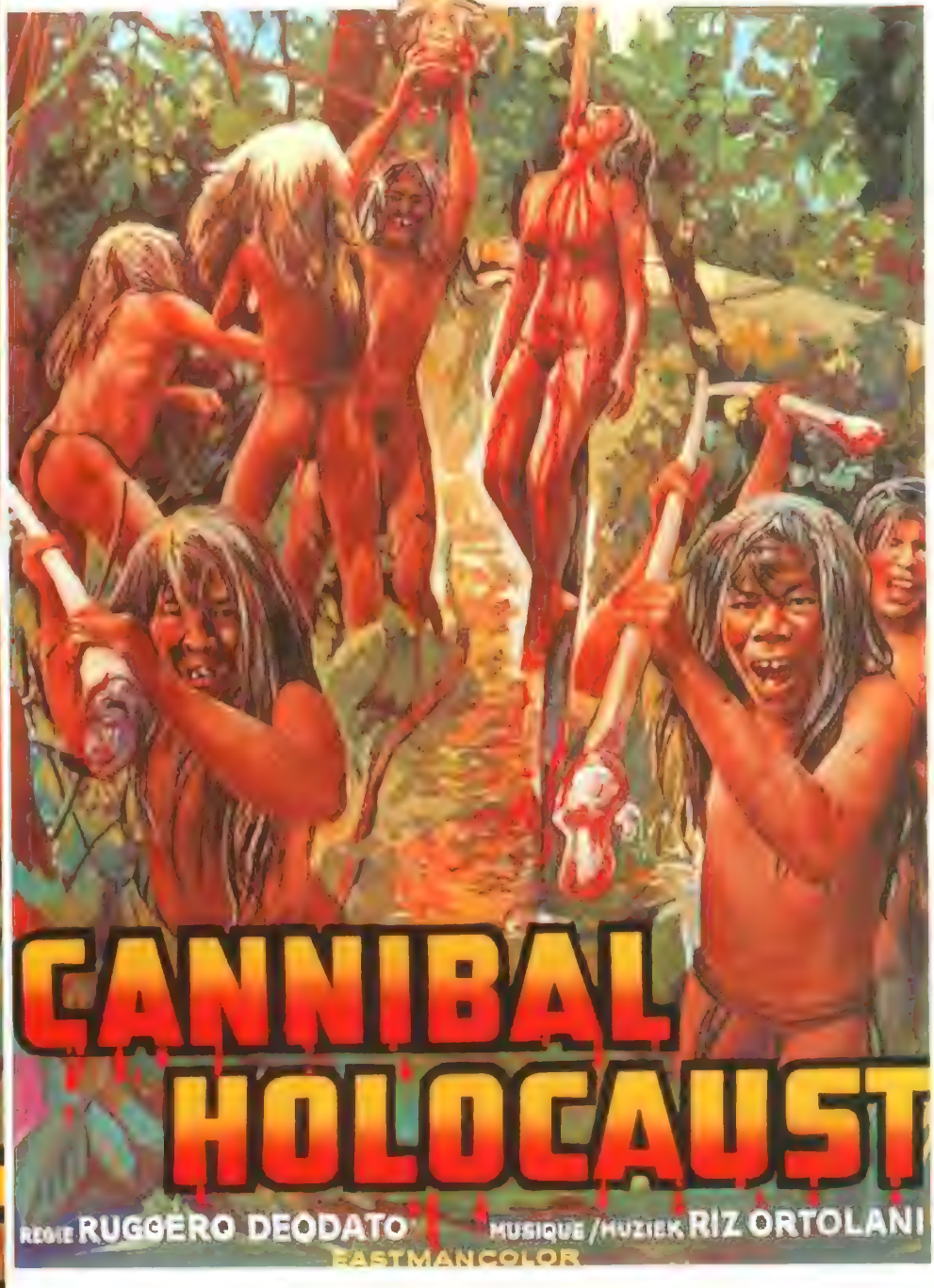
* Offre valable dans la limite des stocks disponibles.

☐ «Conformement à la loi Informatique et Libertés du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case.»

Fantastic guide

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

CHAPITRE 38



MODE D'EMPLOI

Les films sortis en France figurent toujours sous leur titre français (suivis du titre original en caractères gras). À l'inverse, les titres inédits en salles mais parus à la vidéo conservent leur titre original.

En règle générale, nous n'avons pas retenu les films d'animation, sauf à de rares exceptions. De même, nous avons souvent omis les séries TV, sauf dans le cas d'une exploitation commerciale où le distributeur a concentré ou bien regroupé divers épisodes de façon à en faire un long-métrage. Pour ce qui concerne les serials, nous tâcherons de traiter les plus représentatifs du genre sans chercher là encore la parfaite exhaustivité.

Par ailleurs, nous indiquons le plus souvent les titres vidéo des films, mais seulement quand ceux-ci diffèrent de leur titre d'exploitation sur nos écrans, ou dans le cas d'une production inédite en salles. Enfin, un titre fourni entre parenthèses ne correspond pas à une sortie précise, mais représente la traduction d'un titre étranger, parfois peu compréhensible pour le lecteur, par exemple dans le cas de films turcs, indonésiens, japonais, argentins, etc. Une traduction anglaise le plus souvent, dans la mesure où l'œuvre est parfois connue ainsi, après son passage dans des festivals ou par diverses mentions dans les revues spécialisées. Et, à propos de magazines spécialisés, nous avons le plus souvent signalé la référence pour chaque film déjà chroniqué dans Mad Movies.

LOS CANALLAS

1966. RÉAL.: FEDERICO CURIEL. SCÉN.: RAMON OBON JR., D'APRÈS UNE HISTOIRE DE ADOLFO TORRES PORTILLO. INT.: MIL MASCARAS, REGINA TORNE, CLAUDIA MARTEL, DAVID SILVA, FERNANDO OSES, ATLIA MICHEL. PROD.: LUIS ENRIQUE VERGARA, FILMICA VERGARA. MEXIQUE.

En 1966, le producteur Luis Enrique Vergara se brouille avec le célèbre Santo pour une banale histoire de cachet et lance la même année le lutteur Mil Mascaras (Mille Masques) dans un film au titre homonyme. Il imagine de lui conférer une origine mystique en nous montrant ce quasi super héros choisi dès l'enfance pour ses capacités intellectuelles et physiques, afin que plus tard puisse régner l'ordre et la justice. Si c'est pas beau, tout ça ! **Los Canallas** représente sa deuxième aventure (il y en aura dix-sept au total, presque toutes fantastiques...), dans laquelle le justicier masqué affronte une bande d'Hells Angels adorateurs du Diable, dirigée par la belle Karena (Regina Torne, bien carénée), se proclamant la réincarnation d'une grande prêtresse aztèque. De son vrai nom Aaron Rodriguez, Mil Mascaras se distingue des autres catcheurs par l'éclat de ses costumes et la diversité de ses masques, d'où bien sûr ce nom de guerre assez significatif.

LE CANARD ATOMIQUE

MR. DRAKE'S DUCK. 1951. RÉA.. ET SCÉN.: VAL GUEST, D'APRÈS IAN MESSITER. INT.: DOUGLAS FAIRBANKS JR., REGINALD BECKWITH, YOLANDE DONLAN, WILFRID HYDE-WHITE, HOWARD MARION CRAWFORD, JON PERTWEE. PROD.: DOUGLAS FAIRBANKS JR. PRODUCTIONS. GB.

Comédie satirique basée sur une idée de départ surréaliste à souhait. Un jeune couple s'installe dans une ferme du Sussex où une cane pond des œufs radioactifs aux propriétés explosives. Une foule de politiques et de militaires investissent aussitôt les lieux pour identifier la coupable, mais finissent par se tromper de volaille. En pleine Guerre Froide, le sujet ne manque pas d'humour, surtout quand les personnages se demandent si les œufs sont américains, comme son propriétaire, ou plutôt britanniques, puisque pondus sur le terriroire anglais. Sans compter qu'il s'agit de savoir si l'affaire relève de l'Air Force ou bien de la Navy, le canard étant à la fois pourvu d'ailes et amphibie, comme chacun sait. Val Guest se fera très vite connaître des amateurs en signant de nombreux films anglais fantastiques et de science-fiction : **Le Monstre, La Marque, Le Redoutable homme des neiges, Le Jour où la terre prit feu, Quand les dinosaures dominaient le Monde...**

CANDLE FOR THE DEVIL

UNA VELA PARA EL DIABLO, OU **NIGHTMARE HOTEL**. 1973. RÉAL.: EUGENIO MARTIN. SCÉN.: EUGENIO MARTIN, ANTONIO FOS. NT.: VIC WINNER (VICTOR ALCAZAR), FERNANDO HILBECK, JUDY GEESON, LONE FLEMING, AURORA BAUTISTA, BLANCA ESTRADA. PROD.: JOSÉ MARIA RAMOS, VARGA FILMS/MERCOFILMS/VEZA FILMS. ESPAGNE.

L'auteur du mieux connu **Terreur dans le Shanghaï Express** livre l'année suivante ce thriller inspiré à la fois de **Psychose** et du giallo italien. Le sujet va pourtant plus loin, qui décrit la névrose obsessionnelle de deux sœurs révoltées par le libéralisme des jolies touristes fréquentant leur hôtel. Sous l'effet d'une frustration née d'un puritanisme religieux exacerbé, elles n'hésitent pas à juger, condamner, puis exécuter celles qui dérogent ainsi aux règles de la morale. Eugenio Martin confronte là deux univers inconciliables dans une Espagne où la dictature franquiste et le pouvoir de l'église interdisaient tout espoir de modernisme, du moins jusqu'au prochain changement de régime politique. Le cinéma fantastique espagnol devait prendre une large part à cette révolte sociale avec des œuvres comme **La Résidence**, **Cannibal Man**, ou un peu plus tard l'extraordinaire **Les Révoltés de l'an 2000**, quand les enfants, sans concertation préalable, ignorent les règles et éliminent les adultes.

CANDY

1968. RÉAL.: CHRISTIAN MARQUAND. SCÉN.: BUCK HENRY, D'APRÈS TERRY SOUTHERN ET MASON HOFFENBERG. INT.: EWA AULIN, MARLON BRANDO, JOHN HUSTON, JAMES COBURN, MARILU TOLO, ELSA MARTINELLI. PROD.: ROBERT HAGGIAG, SELMUR PRODUCTIONS, DEAR FILM, CORONA. DISTR.: C.F.D.C. USA/ITALIE/FRANCE.

Conte psychédélique et libertin adapté du *Candy* de Terry Southern et Mason Hoffenberg, lui-même vaguement inspiré du *Candide* de Voltaire. Ewa Aulin incarne la naïve héroïne passant entre les mains de caractériels notoires lui faisant, à son corps défendant, son éducation sentimentale, pour ne pas dire sexuelle, allant d'un excès à l'autre jusqu'à l'inceste final. Le script, volontiers discursif, accumule les ambiguïtés (Candy viendrait-elle d'une autre planète ?) et favorise le cabotinage d'acteurs pour le moins dissemblables, puisque, outre les noms cités, figurent Charles Aznavour (dans le rôle d'un bossu pervers), Walter Matthau, Florida Bolkan, Richard Burton, Ringo Starr et le boxeur Ray Sugar Robinson. Impressionnant casting !

Ringo Starr et le joli petit sucre Candy.

CANDY SNATCHERS

1973. RÉAL.: GUERDON TRUEBLOOD. SCÉN.: BRYAN GINDORFF. INT.: JOHN BILL, BEN PIAZZA, JAMES WHITWORTH, SUSAN BENNET, TIFFANY BOLLING, BONNIE BOLAND. PROD.: BRYAN GINDORFF, MARMOT PRODUCTIONS. USA.

Impressionné sans doute par Wes Craven et sa **Dernière maison sur la gauche**, Guerdon Trueblood (un scénariste polyvalent) explore le trash urbain et va très loin dans le genre. Trois minables délinquants enlèvent la pauvre Candy, une écolière de seize ans, et la séquestre sous terre, ne lui accordant qu'un mince filet d'oxygène pour sa survie, ceci en attendant le versement d'une rançon réclamée auprès du père bijoutier. Mais rien ne se passe comme prévu, d'autant que tous les protagonistes, y compris le père indigne, rivalisent dans le craspec et l'ignominie, jusqu'au final d'une rare cruauté. Un must sordide resté inédit chez nous, aussi bien en salles qu'à la vidéo.

CANDYMAN

1992. RÉAL. ET SCÉN.: BERNARD ROSE, D'APRÈS LA NOUVELLE DE CLIVE BARKER. INT.: TONY TODD, VIRGINIA MADSEN, VANESSA WILLIAMS, XANDER BERKELEY, DEJUAN GUY, TED RAIMI. PROD.: STEVE GOLIN, CLIVE BARKER, ALAN POUL, SIGURJON SIGHTVATSSON, PROPAGANDA FILMS. DISTR.: CTV INTERNATIONAL. USA.

Avec **Candyman**, le croquemitaine ordinaire s'identifie à Dieu, ou bien au Diable, dans la mesure où ses victimes doivent croire en lui pour le faire apparaître. Son parcours de martyr avant sa mort présumée lui confère justement une sérieuse aura christique, d'autant que l'horreur de ses crimes n'empêche pas un besoin d'amour, inhabituel chez les tueurs de son espèce. Tout aussi pathétique nous apparaît l'héroïne (vibrante Virginia Madsen, récompensée par un prix d'interprétation au Festival d'Avoriaz, en 1993), dont le sacrifice va permettre la survivance de la légende urbaine, véritable sujet du film. Outre ses deux suites, **Candyman** inspirera d'autres histoires de tueurs au crochet (**Lovers Road, Campfire Tales**...), à la poursuite d'habituels teenagers, pour une fois absents de cette histoire. (M81P.25, M125P.34).

Candyman 2 : Kelly Rowan très accrochée !

CANDYMAN 2

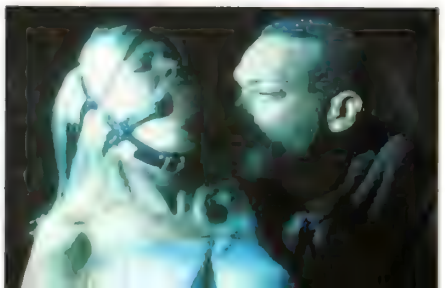
CANDYMAN, FAREWELL TO THE FLESH. 1994. RÉAL.: BILL CONDON. SCÉN.: RAN RAVICH, MARK KRUGER, D'APRÈS CLIVE BARKER. INT.: TONY TODD, KELLY ROWAN, WILLIAM O'LEARY, BILL NUNN, VERONICA CARTWRIGHT. PROD.: CLIVE BARKER, SIGURJON SIGHTVATSSON ET CREGG D. FIENBERG, PROPAGANDA, GRAMERCY PICTURES, POLYGRAM ENTERTAINMENT. DISTR.: PAN EUROPÉENNE. USA.

Tentative d'exploiter l'épisode précédent et d'élargir le thème en expliquant mieux l'origine du personnage et le mobile de ses crimes. D'une part la vengeance à l'encontre de toute une société, de l'autre le désir d'attirer dans l'au-delà sa descendance pour démarrer une nouvelle vie, car il est beaucoup question dans le script d'une existence certaine après la mort. Honnête travail d'artisan, même si les auteurs multiplient un peu trop les faux effets et les scènes d'attente pour meubler les temps morts et faire oublier l'aspect répétitif des meurtres.

CANDYMAN 3

CANDYMAN : DAY OF THE DEAD. 1999. RÉAL.: TURI MEYER. SCÉN.: TURI MEYER ET AL STEPHEN. INT.: TONY TODD, DONNA D'ERRICO, ROBERT O'REILLY, WADE ANDREW WILLIAMS, NICOLE CONTRERAS. PROD.: WILLIAM STUART, ANDREW GOLOV ET AL SEPTIEN. DISTR.: CTV INTERNATIONAL. USA.

Candyman 3 et Donna d'Errico : le public ne s'intéresse plus qu'à son talent...



Candyman revient faire quelques victimes et en profite au passage pour harceler sa lointaine descendante, il est vrai assez gironde. Au terme du temps imparti, et à la façon du *Portrait de Dorian Gray*, celle-ci lacère l'effigie du croquemitaine, qui disparaît comme d'habitude... peut-être pour toujours (oh oui, oh oui !). Si **Candyman 2** ne s'imposait pas forcément, le troisième épisode apparaît encore plus inutile (Candyman prétendrait-il vivre à nos crochets ?), se contentant de reprendre en gros l'argument des deux précédents, sans y apporter la moindre touche originale, exception faite de la présence d'une plantureuse Donna d'Errico. Hélas, la sirène d'***Alerte à Malibu***, qui posait jadis pour *Playboy*, refuse aujourd'hui les scènes déshabillées sous le fallacieux prétexte que le public s'intéresse désormais davantage à son talent qu'à son corps, ce qui semble très exagéré. (M121P9).

CANNIBAL CAMPOUT

RÉAL.: JON MCBRIDE, TOM FISHER. SCÉN.: JOHN RAYL. INT.: JON MCBRIDE, AMY CHLUDZINSKI, CARRIE LINDELL, NANCY SCIARRA, RICHARD MARCUS, GENE ROBBINS. PROD.: TOM FISHER, JON MCBRIDE, DONNA MICHELE PRODS. USA.

Petit budget tourné en vidéo, dont l'auteur s'étonne encore aujourd'hui de sa diffusion internationale. Un groupe de teenagers partis camper dans les bois tombe sur une famille type **Massacre à la tronçonneuse**, avec un Leatherface remplacé par un gugusse muet, défiguré et porteur d'un casque de pilote. Tout le monde connaît ses classiques et récite le répertoire : hache en pleine tête, égorgement à la machette, arrachage de tripes, et même consommation de fœtus à la **Anthropophagous**. Seul émerge l'humour placide du dialogue :

Cannibal Campout. Au centre, le réalisateur Jon McBride s'éclate comme une bête !

« Maman disait qu'il y avait trop de conservateurs dans les hamburgers. » larmichette un cannibale, tandis que les étudiants devisent gentiment : *« Ce lac me semble parfait pour que vous fassiez la vaisselle, les filles. »*. Boosté par ce succès inattendu, McBride poursuivra sa carrière bisseuse, en solo (**Woodchipper Massacre**), ou avec les frères John et Mark Polonia : **Blood Red Planet**, **NightThirst**, **Feeders 1** et **2**, et le très orienté **Gorilla Warfare : Battle of the Apes**.

CANNIBAL FEROX

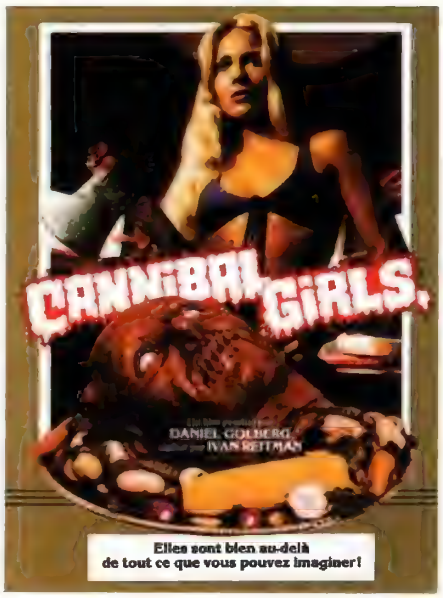
1981. RÉAL. ET SCÉN.: UMBERTO LENZI. INT.: JOHN MORGHEN (GIOVANNI LOMBARDO RADICE), ROBERT KERMAN, LORRAINE DE SELLE, BRIAN REDFORD, WALTER LLOYD, VENANTINO VENANTINI. PROD.: DANIA FILMS/MEDUSA DISTRIBUZIONE. DISTR.: COMMODORE FILMS. ITALIE.

Sensibilisés par le succès aux relents de scandale créé par **Cannibal Holocaust** l'année précédente, les Italiens se lancent à partir de 1980 dans une série de titres provocateurs où zombies et cannibales (parfois les deux en même temps) célèbrent le mauvais goût et le gore en toute liberté : **L'Avion de l'Apocalypse**, **Le Manoir de la terreur**, **Le Dernier monde cannibale**, **Mangiati vivi dai cannibali**, **La Terreur des zombies**, ou encore **Schiave Bianche**, hâtivement appelé dans certains pays **Cannibal Holocaust 2**. Umberto Lenzi, pas forcément le plus génial d'entre eux, reprend l'alibi ethnologique de son modèle pour étaler diverses atrocités réelles (les mutiples tueries d'animaux) ou bien simulées : castrations (deux !), amputations, étripage, trépanation à la machette, sans oublier la fameuse scène de suspension par les seins à des crochets, invraisemblable mais si cruellement cinématographique. La naïveté du script et les nombreuses invraisemblances relativisent néanmoins la complaisance, le racisme et la démagogie foncière d'un pareil film pour le moins opportuniste.

CANNIBAL GIRLS

1971. RÉAL.: IVAN REITMAN. SCÉN.: IVAN REITMAN, DANIEL GOLDBERG, ROBERT SANDLER. INT.: EUGÈNE LEVY, ANDREA MARTIN, BONNIE NELSON, RONALD ULRICH, ALLAN GORDON, ALLAN PRICE. PROD.: IVAN REITMAN, ROBERT GOLDBERG, SCARY PICTURES INTERNATIONAL. CANADA.

Un tel titre dirigé par le rigolard patenté Ivan Reitman ne peut qu'intriguer l'amateur de curiosités qui, en effet, ne sort pas déçu. Dans un village planté en pleine forêt canadienne, le pasteur hypnotise ses ouailles bientôt converties aux délices du cannibalisme de groupe. Un couple égaré va en faire la triste expérience, quand l'épouse initiée finit par dévorer son « tendre » mari. Le budget reste mince, l'histoire invraisemblable - sur le plateau personne n'a l'air d'y croire - et aucune scène d'horreur ne vient briser le ton humoristique, mis à part les trois « Cannibal Girls » du titre, se régalant de morceaux de bœuf censés représenter la chair des victimes. Pince-sans-rire, Reitman précède pourtant d'un signal sonore les séquences jugées les plus effrayantes... qui, donc, n'ef-

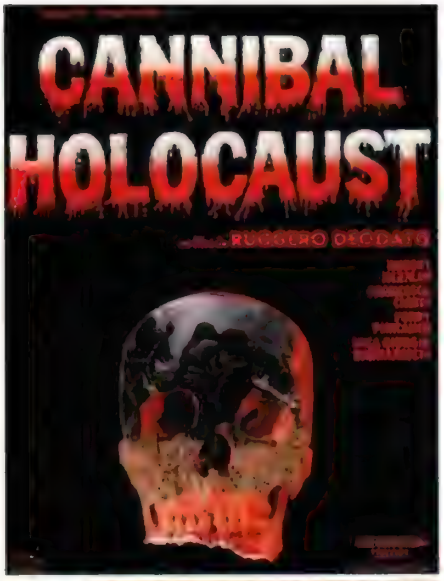


fraient jamais personne. Un gimmick d'ailleurs repris de **La Chambre des horreurs** tourné cinq ans plus tôt où, déjà, pas un frisson ne parcourait l'assistance incrédule.

CANNIBAL HOLOCAUST

1980. RÉAL.: RUGGERO DEODATO. SCÉN.: GIANFRANCO CLERICI. INT.: ROBERT KERMAN, PAOLO PAOLINI, PERRY PIRKAMEN, FRANCESCA CIARDI, LUIGINA ROCCHI. PROD.: FRANCO PALOGI, FRANCO DI NUNZIO, F.D. CINEMATOGRAFICA. DISTR.: EUROGROUP FILMS. ITALIE.

Trois ans après son **Dernier monde cannibale**, le provocateur Deodato reprend l'alibi ethnologique pour assouvir son goût de l'image choc. Une expédition se porte à la recherche de quatre reporters partis dans la forêt amazonienne filmer quelques scoops sanglants, au nom du droit à la vérité revendiqué par un public de plus en plus avide d'émotions fortes. Leur caméra retrouvée révèle l'horreur absolue, jusqu'au massacre des quatre journalistes. Devra-t-on diffuser un tel film ? Avec cette belle leçon de déontologie, les auteurs jouent sur les deux tableaux, montrant l'innommable (massacre d'animaux, castration, viol, décapitation, tortures, éviscération, anthropophagie…), avant de s'interroger sur la nécessité de nous le montrer… tout en nous le montrant quand même. **Cannibal Holocaust** garde au moins le mérite de décrire la sauvagerie des hommes civilisés, qui provoque à l'évidence celle des indigènes dès lors livrés à leurs instincts primitifs. Un symbole demeure : celui du narrateur détaillant les turpitudes de la jungle surnommée « l'enfert vert », tandis que défile à l'écran l'entassement d'affreux buildings et la multitude anonyme de piétons humains arpentant la moderne cité. L'enfer gris ou bien l'enfer vert ? Choisis ton camp, camarade !



Vite à table, c'est servi !

CANNIBAL HOOKERS

1987. RÉAL. ET SCÉN.: DONALD FARMER. INT.: HILARY LIPTON, GARY LEVINSON, AMY WADDELL, DIANA CRUZ, ERIC CAIDIN, MARY FANARO. PROD.: DONALD FARMER, GARY LEVINSON, HOLLYWOOD NTERNATIONAL. USA.

Une militante de la secte Aljha Gamma (très !) Beta.

Les militantes de la micro-secte Gamma Alpha Beta (surtout bêta, en fait) se travestissent sans trop d'efforts en prostituées pour attirer des hommes à leur quartier général et les dévorer entre elles. L'argument tient sur un ticket de métro (même pas : sur un ticket on en met trop…), les acteurs jouent comme des pelles, et comme les mâles victimes paraissent aussi nigauds que leurs agresseusses super-gourdasses, pas une émotion ne traverse l'écran au cours des 65 petites minutes de métrage. C'est dommage, il manquait juste un peu d'humour, de gore, d'érotisme, de script, ou tout simplement de cinéma, peut-être.

CANNIBAL MAN

LA SEMANA DEL ASESINO. 1973. RÉAL.: ELOY DE LA IGLESIA. SCÉN.: ANTONIO FOS, ELOY DE LA IGLESIA. INT.: VICENTE PARRA, EMMA COHEN, EUSEBIO PONCELLO, FERNANDO SANCHEZ, LOLA HERRERA. PROD.: TRUCHADO FILMS. ESPAGNE.

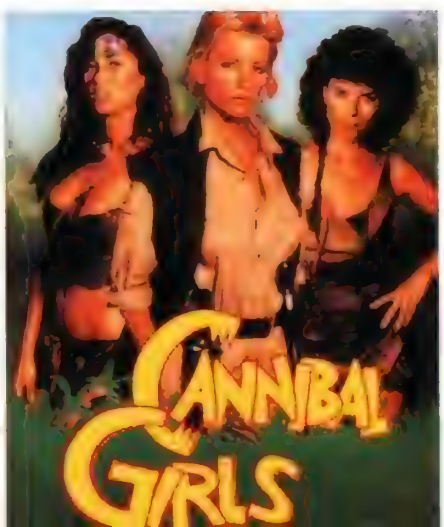
Ce titre provocateur pourrait bien tromper le cinéphile risquant de manquer là une œuvre majeure du Fantastique espagnol, à l'époque souvent limité aux histoires de vampires et de loup-garou. Le script relate de manière implacable le quotidien d'un malheureux réduit à tuer les personnes de son entourage pour préserver sa sécurité, après un premier meurtre involontaire. Simple pion dans l'échelle sociale, il tremble devant l'autorité, redoute l'inévitable châtiment, se heurte à l'intolérance de ses proches, connaît la suspicion de son chef au

abattoirs où il travaille, et tue toujours dans une absurde fuite devant la réalité des faits. Une chronique désespérée de la solitude, du rigorisme religieux, de l'incompréhension mutuelle, de la faiblesse morale et aussi de la marginalité, car le seul qui le comprenne est un homosexuel, depuis le début témoin des meurtres. Entre le constat sordide et la critique sociale, **Cannibal Man** dérange au plus haut point.

CANNIBAL WOMEN IN AVOCADO JUNGLE OF DEATH

VID.: **CANNIBAL GIRLS**. 1988. RÉAL. ET SCÉN.: J.D. ATHENS (J.F. LAWTON). INT.: SHANNON TWEED, ADRIENNE BARBEAU, BARRY PRIMUS, BILL MAHER, KAREN MISTAL, BRETT STIMELY. PROD.: GARY W. GOLSTEIN, PARA/GUACAMOLE. USA.

Une tribu d'amazones mangeuses d'hommes se dissimulerait dans la jungle du sud de la Californie, une région où vient de disparaître une escouade de militaires dont on n'a retrouvé que les plaques d'identité. La belle Shannon Tweed, anthropologue féministe, une de ses étudiantes (Karen Mistal, bien évaporée) et un baroudeur machiste (Bill Maher) décident de partir enquêter sur place. Le genre de guignolade dont personne n'attend rien, mais qui au final surprend son monde. Le peu de moyens, la pauvreté des décors, l'insouciance des acteurs et l'invraisemblance de l'intrigue ne fai-



sant que favoriser cet humour non-sensique proche d'**Attack of the Killer Tomatoes**, enrichi aux clins d'œil d'usage, d'**Indiana Jones** à **2001, l'Odyssée de l'espace** (le don symbolique de la canette de bière aux membres de la tribu primitive). Le plus troublant c'est que, sans se prendre une seconde au sérieux, l'auteur en dit long sur la symbiotique homme/femme, de l'aube de l'humanité à notre actuelle civilisation.

CANNIBAL ROLLERBABES

1997. KALMAN SZEGVARY. SCÉN.: JASON WOLTHUIZEN. INT.: JOHN SORBERA, JOHN LEGGETT, PAUL GRIFFIN, LISA HEUGHEN, SHELLY ZANE. PROD.: KALMAN SZEGVARY, WILDF RE MOTION PICTURE COMPANY. CANADA.

Un tueur masqué à lunettes chasse la bimbo dans les bois, tandis qu'un scientifique poursuit de ludiques expériences sur des nymphettes afin de les transformer en dociles créatures soumises aux désirs des hommes. Un doigt de gore, quelques zombies en vadrouille, un zeste d'érotisme, avec notamment Lisa Heughan, modèle dans *Playboy* (orthographiée « Lisa Heughen » sur le matériel publicitaire), et surtout beaucoup de folie au son du groupe Cadillac Bill and the Creeping Bent. Pour ceux qui aiment le rock fort, évidemment…

CANNIBAL : THE MUSICAL

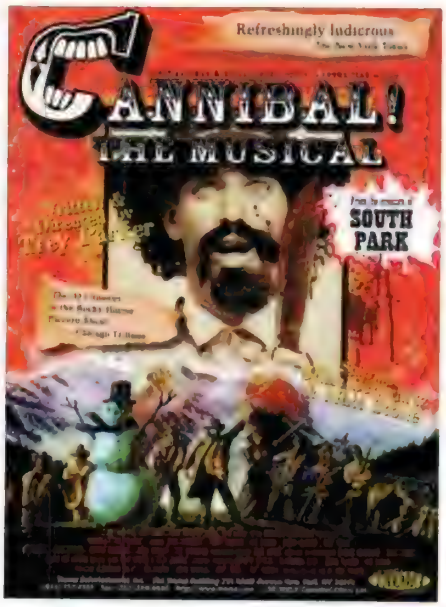
1996. RÉAL. ET SCÉN.: TREY PARKER. INT.: TREY PARKER, JUAN SCHWARTZ, TODDY WALTERS, IAN HARDIN, DAN BACHAR, JASON MCHUGH, MATT STONE. PROD.: ALEXANDRA KELLY, IAN HARDIN, JASON MCHUGH, MATT STONE, TREY PARKER, AVENGING CONSCIENCE. USA.

Trey Parker bricole dans le bizarre, ça on le savait. L'auteur de chansons comme *I am Chewbacca*, ou *Fuck that guy from Bush*, le co-géniteur de ***South Park***, sans oublier un satirique **Capitaine Orgazmo**, ne pouvait pas décevoir pour son premier film dirigé, écrit, produit, joué, et même chanté par lui sur une musique également composée par ses soins. Prétendre traiter un cas authentique de cannibalisme sur fond de western musical où se glisseraient les influence de Mel Brooks et des Monty Python semblait impossible et c'est pourquoi il le tente dans une étourdissante confusion des genres propre à ravir tous les surréalistes. Des indiens japonais dans leur village de tipees, le malheureux assommé de coups avec son propre bras fraîchement arraché, des gros plans à la Sergio Leone sur les yeux de deux adversaires, interrompus brusquement par le regard du cheval cadré de la même façon, autant de séquences réjouissantes qui méritent de rester dans l'histoire du cinéma… quand tous les **Titanic** du monde auront sombré corps et bien.

LES CANNIBALES

I CANNIBALI. 1970. RÉAL.: LILIANA CAVANI. SCÉN.: LILIANA CAVANI, ITALO MOSCATI ET FABRIZIO ONOFRI, D'APRÈS SOPHOCLE. INT.: TOMAS MILIAN, BRITT EKLAND, PIERRE CLÉMENTI, FRANCESCO LEONETTI, FRANCESO ARMINIO. PROD.: ENZO DORIA, BINO CIGOGNA, SAN MARCO FILM. DISTR.: PLANFILM. ITALIE.

La future réalisatrice du controversé **Portier de nuit** brosse un avenir désespérant où la bureaucratie et les forces de l'ordre répriment dans le sang toute contestation du pouvoir. Le film ouvre sur une vue saisissante de monceaux de cadavres après une tentative de révolte, laissés là à pourrir dans les rues pour servir d'exemple. Un étranger brave l'autorité avec une belle inconscience et trouve dans son amour pour une jeune révolutionnaire le symbole de la liberté à reconquérir. Une liberté d'ailleurs illusoire puisque les deux amants seront abattus en place publique, laissant les autres citoyens à leur résignation. Une politique-fiction d'autant plus



sombre qu'elle s'inspire de l'*Antigone* de Sophocle, où l'héroïne, bravant l'ordre de Créon, accorde une sépulture décente au cadavre de son frère Polynice, abandonné aux animaux errants.

LES CANNIBALES

OS CANIBAIS. 1987. RÉAL ET SCÉN.: MANOEL DE OLIVEIRA, D'APRÈS ALVARO DE CARVAHAL. INT.: LUIS MIGUEL CINTRA, DIOGO DORIA, OLIVEIRA LOPES, LEONOR SILVEIRA, GLORIA DE MATOS. PROD.: PAOLO BRANCO, FILMARGEM/LIGHT NIGHT/GEMINI FILMS/LA SEPT. DISTR.: PLAIN CHANT DISTRIBUTION. PORTUGAL/FRANCE

Adaptation tragi-comique du conte fantastique d'Alvaro de Carvahal, sous la forme d'un opéra original. Une jeune fille épouse un séduisant aristocrate pour s'apercevoir le soir de ses noces qu'il s'agit d'un être mi-homme, mi-machine, à la manière de la poupée Olympia dans *Les Contes d'Hoffmann*. Terrifiée, la belle se défenestre, tandis que l'époux déçu brûle sa partie charnelle dans la cheminée. Des morceaux de choix pour la belle famille, qui les déguste sans se douter de la provenance d'une viande aussi succulente. Réalisant plus tard l'horreur de cet acte, les cannibales involontaires se consolent assez vite en accaparant la fortune du curieux personnage. La présence d'un narrateur jouant les chœurs antiques accentue le lyrisme de l'œuvre, tout en soulignant l'aspect satirique de cette épouvantable histoire.

THE CANTERVILLE GHOST

1986. RÉAL.: PAUL BOGART. TV. SCÉN.: GEORGE ZATESLO, D'APRÈS LA NOUVELLE D'OSCAR WILDE. INT.: JOHN GIELGULD, ALYSSA MILANO, JEFF HARDING, ANDREA MARCOVIVI, TED WASS, LILA KAYE. PROD.: PETER GRAHAM SCOTT, INTER-HEMISPHERE/RCA COLUMBIA. USA.

L'adaptation d'une nouvelle d'Oscar Wilde parue dans le recueil *Lord Arthur Saville's Crime and Other Stories*. Le fantôme en question s'est vu condamné à hanter son manoir de Canterville mais, contre toute attente, devient la victime de ses nouveaux occupants, avant qu'une jeune fille ait pitié de lui et ne l'aide à trouver le repos éternel. Jules Dassin en tournait déjà une première version en 1944 (**Le Fantôme de Canterville**), avec l'étourdissant Charles Laughton dans le rôle du spectre, repris dans cette adaptation télévisée par John Gieguld, face à une Alyssa Milano, qui devra s'aventurer au final dans l'autre monde afin de plaider la cause du fantôme et le libérer de son fardeau.

THE CANTERVILLE GHOST

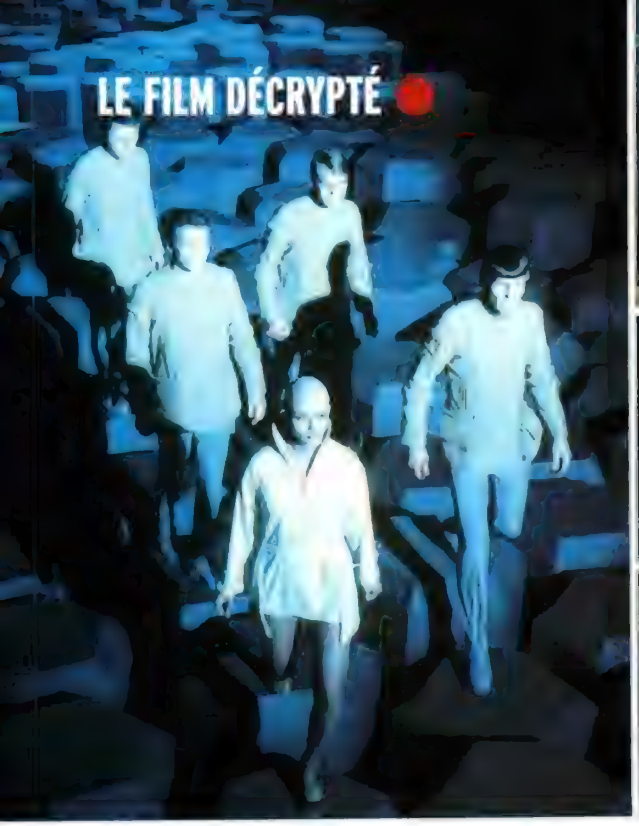
1996. RÉAL.: SYD MACARTNEY. TV. SCÉN.: ROBERT BENEDETTI, D'APRÈS OSCAR WILDE. INT.: PATRICK STEWART, NEVE CAMPBELL, EDWARD WILEY, DONALD SINDEN, JOAN SIMS, CHERIE LUNGHI. PROD.: ROBERT BENEDETTI, PATRICK STEWART, HALLMARK ENTERTAINMENT/ANASAZI PRODUCTIONS/SIGNBOARD HILL PRODUCTIONS. USA.

Neve Campbell interprète à son tour la jeune fille capable de communiquer avec le fantôme, prisonnier des lieux pour avoir autrefois provoqué de façon involontaire le suicide de son épouse. Dans le rôle, Patrick Stewart cassait alors son image figée du Capitaine Picard dans les **Star Trek**, et il jouera bientôt le Scrooge du conte de Charles Dickens dans **A Christmas Carol** (chez nous : **La Nuit des fantômes**). D'autres acteurs devaient endosser le costume du Fantôme de Canterville dans autant de versions, le plus souvent télévisées. En Angleterre : Bruce Forsyth (1966), Ian Richardson (1997), aux USA : David Niven (1974), Richard Kiley (1985), et l'on trouve même une adaptation française au temps de la télé en noir et blanc (1962) avec Claude Rich et Maria Pacôme.

EL CANTO DE LA SIRENA

1948. RÉAL.: NORMAN FOSTER. SCÉN.: NORMAN FOSTER, EDMUNDO BAEZ, ALVARO CUSTODIO. INT.: ROSITA DIAZ, RODOLFO ACOSTA, JULIAN SOLER, TITO JUNCO, JULIO VILLAREAL, VIRGINIA SERRET. PROD.: JÉSUS BRACHO, CAFISA. MEXIQUE.

Cet **El Canto de la sirena**, autrement dit « Le Chant de la Sirène » s'inspire très fort de l'un des 178 contes du romancier danois Hans Christian Andersen, *La Petite Sirène*, déjà plusieurs fois adapté au cinéma. Ce fameux chant subjugue les hommes et, pour l'amour de l'un d'entre eux, la femme-poisson obtient par sorcellerie une magnifique paire de jambes. Norman Foster, ici dans sa période mexicaine, se fit connaître avec sa série des **Charlie Chan** et des **Mr. Moto**, avant de se reconvertir chez *Walt Disney* dans les **Davy Crockett** et la série télévisée des ***Zorro*** avec Guy Williams.



Star Trek : le film

RÉSUMÉ :
Deux ans après la fin de leur mission, l'équipe de l'Enterprise a été séparée. Kirk est devenu amiral, Spock est reparti sur Vulcain et McCoy cuve sa retraite. Au même moment, le capitaine Decker se voit confier un nouvel Enterprise à bord duquel travaillent Sulu, Uhura et Chekov. C'est alors que trois vaisseaux Klingons sont détruits par un mystérieux nuage d'énergie qui file droit sur la Terre. Kirk reprend donc le commandement du nouvel Enterprise, reléguant Decker au poste de sous-officier.
Une fois Spock et le lieutenant Illia arrivés à bord, l'Enterprise se dirige vers la force mystérieuse et réalise qu'il s'agit d'un gigantesque vaisseau, à la fois métallique et organique, mais surtout doué d'intelligence.
Pour se protéger, ce dernier s'empare de l'enveloppe charnelle d'Illia, qui communique alors avec les membres de l'Enterprise sous le nom de V'ger.
Commence une longue enquête durant laquelle Kirk et ses sbires seront confrontés à la plus puissante force qu'ils aient jamais rencontrée, et à un secret enfoui depuis des siècles, qui risque de remettre en cause toute leur philosophie...

PARCE QU'IL VAUT SOUVENT MIEUX IMPRIMER LA LÉGENDE, LES DÉBOIRES QU'A CONNUS LA NAISSANCE DE STAR TREK SE PARENT DÉSORMAIS DE CRYPTO VÉRITÉS, IMPOSANT LE PREMIER FILM COMME LE PILIER FONDATEUR SUR LEQUEL REPOSE LE SUCCÈS DE LA SAGA. EN RÉALITÉ, LE FILM DE ROBERT WISE ÉTAIT À L'ÉPOQUE UN OVNI QUI A BIEN FAILLI NE JAMAIS VOIR LE JOUR, ET QUI FUT LE PION CRÉDULE D'ENJEUX ÉCONOMIQUES PLUS IMPORTANTS...

« À l'époque, Gene voulait s'adresser à des gens intelligents. Et il a trouvé le public. Jamais les pontes des studios n'auraient pourtant imaginé que le public puisse être intelligent. » Cette assertion de Majel-Barrett Roddenberry, la femme du créateur de la série, a beau sonner comme de l'auto-promo tardive, elle résume bien, avec un brin d'amertume, le parcours du combattant qu'a pu représenter **Star Trek** pour son géniteur. Car, comme chacun sait, entre la série originale diffusée sur NBC à partir du 8 septembre 1966 et la sortie du premier film le 6 décembre 1979, de l'eau a coulé sous les ponts, l'avenir de la saga **Star Trek** se jouant secrètement dans l'ombre. Mais pour bien comprendre dans quelles conditions le premier film a pu voir le jour, il faut remonter longtemps en arrière, plus précisément en février 1969, date à laquelle NBC annonce l'annulation de la série. Un arrêt brutal prétexté par des chutes d'audience, alors qu'il était impossible, à l'époque, de par le système de sondage utilisé, de réellement mesurer le succès de la chose. La vérité est que Roddenberry embarrassait les pontes de la NBC parce qu'il développait des scénarios socialement contestataires. La rupture s'effectua en réalité suite à l'épisode ***Plato's Stepchildren***, diffusé en septembre 1968, dans lequel figurait le premier baiser interracial de l'histoire de la télévision. Une audace trop grande pour la NBC qui, par la suite, changea régulièrement les horaires de diffusion afin de justifier son arrêt.

UNE MANNE INSOUPÇONNÉE

La légende voudrait pourtant que la série fut d'emblée un succès et que, suite à son annulation, des hordes de fans aient submergé la Paramount de missives vindicatives, et se soient organisés si promptement en conventions qu'ils firent fléchir les pontes du studio. La vérité est, là encore, toute autre. Car, malgré l'enthousiasme effectif des fans, les premières conventions n'eurent lieu qu'en janvier 1972, et la pression réelle des fans ne se fit sentir que par la suite. Que s'est-il donc passé entre 1969 et 1972, qui fit soudainement de ***Star Trek*** une série sur laquelle le studio voulait miser ? En un mot : « syndication », terme qui signifie que NBC ne réservait plus la série à ses networks affiliés mais l'offrait en package à qui voulait l'acheter. Désormais visible sur de nombreuses chaînes indépendantes, ***Star Trek*** réussit à attirer, en 3 ans, un vaste public. Cela dit, NBC n'était pas vraiment en mesure de le savoir. Pourquoi ? Parce qu'aucun sondage n'avait été réalisé jusque-là.
En fait, alors qu'elle était encore diffusée, ***Star Trek*** fut la dernière série télé à être jaugée selon l'antique mode du sondage par chiffres. Peu après son arrêt, un nouveau système fit son apparition, prenant en compte la démographie. Du coup, seulement en 1972, et grâce à l'apparition de fanzines et de conventions ***Star Trek***, NBC se dit qu'effectuer un petit sondage ne serait pas vain. Le résultat fut un choc. Alors que NBC cherchait depuis toujours à toucher le public des 18-24 ans, elle réalisait que ***Star Trek*** en était le

Ci-contre, de gauche à droite et de haut en bas : L'équipage de l'Enterprise arrive au centre du vaisseau V'ger.

V'ger scanne et attaque l'Enterprise.

L'Enterprise, un magnifique faucon d'acier qui sillone l'espace infinie en quête de paix, d'amour et de remise sur les pyjamas.

Les Klingons, premières victimes de la furie de V'ger.

V'ger se sert de l'enveloppe corporelle d'Illia pour communiquer avec l'équipage.

fer de lance. Ravi de découvrir qu'il détenait une manne financière insoupçonnée, le studio Paramount devait, logiquement, entamer les négociations pour une nouvelle série. Mais là encore, le rêve de Roddenberry allait se heurter aux contraintes financières du studio.

LA TÉLÉ ET LES SONDAGES

Très vite, celui-ci réalisa que reconstruire les décors de la série allait coûter trop cher et le projet fut abandonné. Entre 1972 et 1979, ***Star Trek*** sembla s'évanouir dans les limbes du paysage télévisuel américain. Hormis une excellente série animée, conçue avec trois fois rien en 1973 et annulée après 22 épisodes parce que trop adulte, les fans ne voyaient rien venir. En réalité, le futur de la série se jouait dans les coulisses…

En 1975, face au surcoût que présupposait la création d'une nouvelle série, mais surtout au regard du manque flagrant de perspicacité de la part de Paramount, **Star Trek** devint un projet de film à petit budget (3 millions de dollars). « *Malgré le succès de la série, malgré l'événement qu'avait pu représenter* **2001**, *les pontes de la Paramount ne croyaient pas à une science-fiction adulte et intelligente.* » dixit Gene Roddenberry, qui, pourtant, se lança dans l'écriture d'un script intitulé **The God Thing**, dans lequel un ordinateur altéré se prenait pour Dieu. Trop complexe, trop cher, ce projet fut une nouvelle fois annulé. Des dizaines de scénaristes succédèrent alors à Roddenberry, bien entendu sans suite. Le hic, c'est que la Paramount avait des intentions paradoxales : relancer en film une série de SF ambitieuse sans lui donner les moyens de concrétiser un univers futuriste. En même temps, le succès de ***Star Trek*** en « syndication » se faisait chaque jour plus éclatant. C'est alors que la Paramount décida de créer sérieusement une toute nouvelle série. Mais a contrario de ce que les trekkies pensent, ce n'est pas leur pression épistolaire et le succès en syndication qui engendra un premier feu vert. La réalité est plus mercantile puisqu'à l'époque se jouait le devenir de la télévision américaine. Nous étions aux prémices de la multiplication des réseaux et les studios, pour beaucoup détenteurs de chaînes télé, rivalisaient à l'aune de leur implantation cathodique. Pour asseoir sa domination sur les réseaux hertziens et damer le pion à ses concurrents, Paramount décida, à la même époque, de créer un quatrième network. Objectivement, face aux réalités des nouveaux sondages effectués sur les networks indépendants, une nouvelle série ***Star Trek*** pouvait, comme par hasard, devenir le fer de lance du nouveau réseau. C'est ainsi qu'allait naître ***Star Trek : Phase 2***, une série télé qui posait les germes du futur film.

LE CAS KATZENBERG

Gene Roddenberry est celui qui s'est vu décerné moult lauriers suite au succès de Star Trek : le film (180 millions de dollars de recettes mondiales pour un budget de 44 millions). Pourtant, si l'on ne devait dégager qu'un leader du tournage marathon que représentait le film, ce serait sans conteste Jeffrey Katzenberg, futur associé de Spielberg qui, à l'époque, était peu ou prou connu. C'est lui qui, en effet, insista auprès de Bob Goodwin pour quitter Paramount Television et participer à la post-production de ce qui sera son premier projet cinématographique. Mais très, vite, par amour pour la série, et de par son énergie débordante, il s'impliquera dans tous les stades de la production, passant ses journées à courir d'un studio à l'autre pour motiver une équipe qui travaillait déjà dans l'urgence, et ce pour le plaisir de Goodwin et Roddenberry qui, de facto, pouvaient se concentrer sur le script. Un script qui ne faillit jamais être terminé, même pendant le tournage, les acteurs du film (surtout Shatner et Nimoy) ralentissant la production en exigeant de perpétuelles modifications. Encore une fois, c'est grâce à la diplomatie de Katzenberg que des conflits entre un Robert Wise excédé par les caprices de ses stars, et des acteurs mégalos, ont pu être évités. Enfin, c'est lui qui fit tout pour convaincre Jerry Goldsmith de ne pas quitter le navire alors que Wise venait de refuser sa première partition (vitale puisque les courts délais de post-prod' n'avaient pas permis d'intégrer tous les bruitages voulus). On comprend mieux désormais comment, en sauvant du naufrage un tournage chaotique, Katzenberg a vu sa carrière décoller de façon fulgurante…

STAR WARS CHANGE LA DONNE

Pour s'assurer un succès immédiat, Paramount voulait reprendre la formule de la première série et ne pas la changer d'un iota : même équipe, mêmes acteurs, même concept. Le hic, c'est que Leonard Nimoy, floué sur les royalties dues à la syndication, refusa de reprendre le rôle de Spock. Dans l'urgence, Roddenberry le remplaça par David Gautreaux, qui allait jouer un pur Vulcain dénommé Xon, et le projet devint soudainement concret. Dès 1976, le studio prépare les décors. Les acteurs sont engagés, les costumes créés, les premiers tests tournés. Roddenberry, pour le pilote, accepte de développer un pitch imaginé par Alan Dean Foster, intitulé **In Thy Image**. Mais Foster s'absente. À cinq semaines de la deadline, le co-producteur Harold Livingston, incapable de trouver un scénariste, se voit contraint de s'enfermer chez lui et de rédiger à la va-vite le script qui, plus tard, deviendra celui du film. Malgré des contraintes budgétaires et un temps limité, ***Star Trek Phase 2*** semble être sur la bonne voie, et la Paramount se félicite d'avoir réussi son coup de maître : lancer un nouveau network avec une série qui ne lui coûte presque rien et qui a déjà une audience acquise. C'était sans compter le 3 août 1977, c'est-à-dire deux mois après l'annonce officielle du lancement du network.

4 août 1977. Dans le bureau du big boss de la Paramount, Michael Eisner, sont réunis Roddenberry, le producteur Bob Goodwin et l'équipe de ***Phase 2***. La raison de ce meeting tient en deux mots : **Star Wars**. Incapable de contenir son énervement, Eisner fait mine d'avoir été grillé au poteau, affirmant que, depuis 5 ans, il attendait de **Star Trek** un script digne d'un grand film de SF. Pas dupes de son soudain intérêt pour la franchise, Goodwin lui raconte le pitch de **In Thy Image**. Comme par enchantement, Eisner décide alors de transformer ce qui représentait pour lui une petite série pour ados en grand film de SF ! Bref, **Star Trek** n'aurait sans doute jamais vu le jour sur grand écran si **Star Wars** n'était devenu le succès que l'on sait.

Immédiatement, c'est le branle-bas de combat. L'équipe de ***Phase 2*** se lance alors dans la production du film, avant même qu'un réalisateur ne soit engagé. Les prises de vue commencent même avant que le troisième acte du film ne soit rédigé, entraînant un tournage chaotique, tant en termes logistique qu'au niveau technologique puisque, en embauchant John Dykstra et Douglas Trumbull aux SPFX, la production voulait offrir des effets novateurs forcément contraignants. Malgré ses dires, Robert Wise ne fut embauché que parce que les réals de la « Top Ten list » (Spielberg, Lucas, Coppola, Friedkin, etc.), effectuée par le scénariste John Povill, avaient refusé. Mais le plus gros souci vint une nouvelle fois du retrait de Leonard Nimoy. Il faudra toute l'éloquence de Jeffrey Katzenberg (voir encadré), ainsi qu'un gros chèque, pour finalement le convaincre.

SF MÉTAPHYSIQUE

Au final, et sans doute parce que l'urgence du tournage ne permit aucun « screen test », **Star Trek** devint ce magnifique OVNI intellectuel et contemplatif, totalement hors normes, en termes de montage, au regard des nouveaux diktats visuels générés par **Star Wars**. Un film davantage héritier de **2001** que de la série télé et qui, de facto, donnera, non pas aux autres films, mais aux futures séries, cette dimension métaphysique si particulière. Du chaos naît souvent le génie. Dont acte !

Yannick DAHAN

STAR TREK : THE MOTION PICTURE. USA. 1979. RÉAL.: ROBERT WISE. SCÉN.: HAROLD LIVINGSTON, ALAN DEAN FOSTER ET GENE RODDENBERRY. DIR. PHOT.: THANE BARTI ET RICHARD H. KLINE. MUS.: JERRY GOLDSMITH. PROD.: GENE RODDENBERRY, JEFFREY KATZENBERG POUR PARAMOUNT PICTURES ET CENTURY ASSOCIATES. INT.: WILLIAM SHATNER, LEONARD NIMOY, DEFOREST KELLEY, JAMES DOOHAN, GEORGE TAKEI, WALTER KOENIG… DUR.: 2H12. SORTI AUX ÉTATS-UNIS LE 6 DÉCEMBRE 1979.

PETITES ANNONCES

■ Scénario édité rech. dessinateur de BD confirmé pour histoire réaliste, contemporaine avec une pointe de Fantastique. Pas sérieux s'abstenir. Envoyer svp planches de BD sur hydra@vtx.ch. Réponse assurée. Merci d'avance et bonne chance *(eh, tu te prends pour Leslie Nielsen dans* **Y-a-t'il un pilote dans l'avion ?***...)*.

■ Achète tout sur l'acteur-rappeur Will Smith, promotions de films, photos, magazines internationaux et français, posters, CDs, avant-premières, reportages... Gabriel Verza, 18 rue d'Hargeville 78580 Jumeauville.

LE TITRE MYSTÉRIEUX

Le Cyclope des X-Men, il a trop la classe quand on le voit ravager le décor avec ses puissants rayons oculaires. Ce qu'on sait moins, c'est ce qu'il inflige à sa bourgeoise quand il rentre chez lui, après le boulot : « Chérie, j'suis claqué ! J'ai eu une journée pas possible, viens me masser les yeux s'te plaît... ». La pauv' femme...

Les cinq premiers à trouver le titre du film où apparaît ce pauvre diable recevront gratuitement le prochain numéro de Mad Movies.

Dans le n°150, il fallait reconnaître **She Creature** (USA - 2001) de Sebastian Gutierrez, avec Rufus Sewell et Carla Gugino.
Les gagnants : Jean-Baptiste Pujol, Thomas Vanpoucke, Sammy Mezaguer et Madame Lamy (dont on ne connaît pas le prénom).

■ Vds VHS nbreuses séries TV complètes de S-F (***Au-delà du réel***, ***Au cœur du temps***, ***Les Envahisseurs***, ***Star Trek classic***, ***Star Strek DS9***, etc.). Liste détaillée contre une enveloppe timbrée à : Finotto Jean-Luc, Parc Amélie, 42330 St Galmier.

■ Vds nbreux DVD import horreur : **Suspiria** (3 DVD), **Evil Dead** (éd. limitée), **I Spit on Your Grave**, **Zombie** (Fulci), **Sleepaway Camp**, **Nightmare City** et d'autres titres rares. Liste au 02 40 51 24 77 (soir). Demander Stéphane.

■ Propose plus de 900 titres à prix intéressants, tous genres confondus (horreur, fantastique, SF, slasher 80's, manga, giallos, bis italien dont certains rares, etc.). Liste sur demande contre un timbre à Francis Perrin, 30 av. du Pré de foire, 73600 Moutiers.

■ Vds affiches ciné (anciennes et nouvelles) 120 x 160 ; ainsi que très beau kakémono (introuvable dans le commerce). Pour renseignement, me contacter. Mr Hobby : 06 70 27 65 87.

■ Jeune femme de 26 ans, cherche correspondant(e)s à partir de 25 ans, pour partager le bonheur de lire Mad Movies et fans de Carpenter, Romero, et surtout des films de vampires. Florence Ollagnier, 249 rue de Bâle, 68100 Mulhouse.

■ Vds **Robowar-Raiders of the Living Dead**, **Sex Warriors**, **La Vipère du karaté**, **Alien from L.A**, **House of Blood**, **Future Zone**, etc. ainsi que 1000 autres K7 rares (prix bas). Jean-Pierre Duhayon, 10 Square du Pont de Sèvres, 92100 Boulogne.

■ Vds DVD **Les Créatures de Dracula** à 20 €, **Furie** (15 €), **Mondwest** (15 €) etc. Liste des DVDs à la vente contre 1 timbre poste à Olivier Galanti, 1 rue Jules Dru 69270 Couzon au Mont d'Or. Tel : 04 78 22 56 34.

■ Vds DVD import très rare v.s Japon/Italie genre SF/Gore/Fantastique/Bis/Giallos/Erotique/Porno. Liste sur demande à Joël au 01 60 16 49 18.

■ Cherche Soldat des glaces (et pas dégueulasse *(ouais, propre le soldat hein... avec son savon et son PQ si possible,...)*). Saga Star Wars Micro Machine avec ou sans blister. Possibilité d'échange même marque ou recherche particulière. Contacter le 06 15 85 84 37 par sms ou message audio. Michel vous répondra.

■ Collectionneur propose K7 SF, Fantastique, horreur, craignos monsters (**Shark Attack 1** et **2**, **Python 1** et **2**, **Octopus**, **Revenge of Dracula**, **Blood Diner**, **La Plage sanglante**, etc.). Vaste choix, tarif très bas, liste contre 1,50 € à Yann Israel, allée Gérard De Nerval, Résidence Bellevue, Bat D esc.21, apt 36, 60000 Beauvais.

■ Collectionneur propose nbx films rares de SF/Fantastique (+ de 700) : **Épouvante sur New York**, **L'Aventure de Mme Muir**, **Solaris**, **Silent Running**, **Atlantis Terre engloutie**, **Le Capitaine Némo et la ville sous-marine**, **Ataragon**, **Le 7ème voyage de Sindbad**, **Centre Terre 7ème continent**, **La Vallée de Gwangi**, **Le Monde perdu** (1960), etc. Importante liste contre 4 timbres à D. Vanleene, 315 rue Taffin, 62730 Les Attaques.

■ Vds **Fantom Killer 1** et **2**, **Skinned Alive**. Rech VHS **Ring 1**, **Hiruko the Goblin**, **Redneck Zombies**, **Black Past** et **Angel of Death**. Monteau Patrick, Orlut, 16370 Cherves Richemont.

■ Jeune homme de 27 ans, fan de cinéma fantastique cherche correspondantes chinoises ou japonaises pour échange d'idées *(mouais... si tu veux un conseil, le bon vieux « t'as de beaux yeux, tu sais », ou encore l'élégant « c'est à vous, tout ça ? », c'est toujours beaucoup plus efficace que « Crois-tu qu'il soit possible d'intégrer la Turquie à l'Union Européenne ? »)*. Marc Torrisi, Résidence Bernadette 18, avenue Jean Giono, 13090 Aix en Provence.

■ Vds Ecran Fantastique n° 2, 3 et 4 ainsi que des raretés en VHS. David Perez, 22 rue de la Palmeraie 34200 Sete.

■ Recherche un clapet de cinéma. Pour me joindre, appelez Nicolas au 06 18 11 92 63 ou écrivez-moi à l'adresse suivante : Nicolas Aubert, 7 rue de la poste 78720 Cernay la Ville.

■ Rech. Lucasfilm Magazine n°1 à 36 + HS 2, SFX et Mad Movies sur **Star Wars**, statuettes Attakus **Star Wars**, DVD **Blade Runner**, **American Graffiti**, ***Les Sopranos***... Frédéric Poudou, 18 rue Marcel Paulet, 30250 Sommières. Tel : 06 83 22 16 20.

■ Solde à faible prix romans SF, heroïc fantasy, fantastique et policiers. Environ 200 titres textes collections. Liste contre 1 timbre. Emmanuel Brouillet, 8 rue des Arts, 92100 Boulogne.

■ Urgent : recherche K7 vidéo du film **Les Égoûts du Paradis** avec Francis Huster (neuf ou occasion). Jean-Luc Godfroy, 83 rue Picardie, Bât. 27, appt. 210, 88140 Contrexéville. 06 70 50 23 76.

Mad Movies,
Petites Annonces
6 rue Rodier,
75009 Paris.
Tél. : 01 44 635 635
Fax : 01 44 635 634

EXHUMÉ DE LA CRYPTE MAD MOVIES, LE NUMÉRO COLLECTOR 27

13 € L'EXEMPLAIRE, FRAIS DE PORT COMPRIS

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, cochez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante :

D.I.P. - Mad Movies
18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19

Oui, je désire recevoir le numéro 27 de **Mad Movies** ☐
Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM ☐☐☐☐☐☐☐☐ PRÉNOM ☐☐☐☐☐☐☐☐
ADRESSE ☐☐☐☐☐☐☐☐
☐☐☐☐☐☐☐☐
CODE POSTAL ☐☐☐☐☐ VILLE ☐☐☐☐☐☐☐☐
PAYS ☐☐☐☐☐☐☐☐

☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐
Date d'expiration : ☐☐☐☐ Mois/Année

Date/Signature obligatoire

ATTENTION, LE DOGG EST LÂCHÉ !

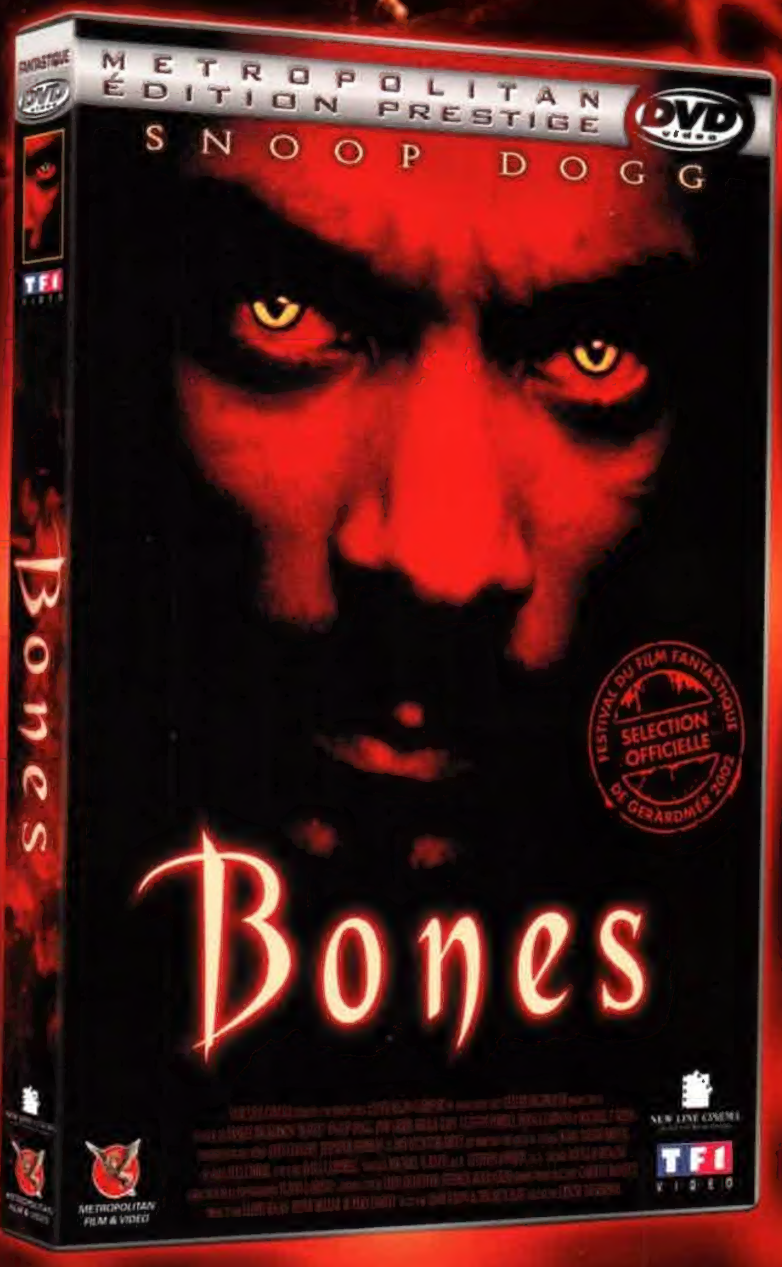
en VHS et DVD

CONTENU DU DVD

- LE FILM en VF et VO 5.1 Dolby Digital
- LES SOUS-TITRES français et anglais
- LES CHAPITRES

LES SUPPLÉMENTS

- LE COMMENTAIRE AUDIO de Snoop Dogg, du réalisateur, du scénariste (vo)
- BONES LE FOSSOYEUR : un documentaire sur les effets spéciaux du film (23' / vost)
- LES INFLUENCES GOTHIQUES DE BONES : une exploration du cinéma gothique italien auquel les créateurs de "Bones" rendent hommage (19' / vost)
- 14 SCÈNES COUPÉES avec ou sans commentaire audio du réalisateur (25' / vost)
- LES FILMOGRAPHIES des acteurs et du réalisateur
- LES VIDÉO-CLIPS : les deux versions de "Dogg Named Snoop" interprété par le nouveau maître du gangsta rap (7' / vo)
- LES BANDES-ANNONCES (vf / vost)



SORTIE LE 6 FÉVRIER 2003

METROPOLITAN FILM & VIDEO

NEW LINE CINEMA

mcm

TF1 VIDEO

WESLEY SNIPES

UN COFFRET COLLECTOR EXCEPTIONNEL !

2 DVD
+ DE 7 HEURES DE BONUS
MENUS ANIMÉS ET SONORISÉS
1400 ECRANS

BLADE II

- LE FILM en VF 5.1 Dolby Digital EX / 5.1 DTS et en VO 5.1 Dolby Digital EX • LES SOUS-TITRES français et anglais • LES CHAPITRES
- LE COMMENTAIRE AUDIO du réalisateur, du producteur, du scénariste et de Wesley Snipes (vost) • LE FILM AVEC LA PISTE MUSICALE ISOLÉE
- UN DOCUMENTAIRE INTERACTIF sur les coulisses du tournage (83 mn / vost) • 16 SCÈNES COUPÉES COMMENTÉES par le réalisateur (vost)
- LES EFFETS VISUELS : les secrets de fabrication des effets spéciaux (60 mn / vost) • ARRÊT SUR IMAGE : suivez la conception de 6 scènes du film, étape par étape (vost) • LA CRÉATION GRAPHIQUE : plus de 350 croquis en 6 diaporamas sur l'approche graphique des scènes d'action, du look des personnages, des armes, des décors... • LE GUIDE DE SURVIE de BLADE II, le jeu vidéo • LE VIDÉO-CLIP "Child of the Wild West" de Cypress Hill et Roni Size • LE DOSSIER DÉTAILLÉ DU FILM : les filmographies, les notes de production, la BA, le teaser • LES BONUS CACHÉS

ÉGALEMENT DISPONIBLE EN VIDEOCASSETTE

METROPOLITAN FILM & VIDEO

NEW LINE CINEMA
An AOL Time Warner Company

LE 6 MARS

mcm

TF1 VIDÉO

DTS et le logo DTS Digital Sound sont des marques de Digital Theater Systems, Inc. Dolby et □ sont des marques déposées de Dolby Laboratories Licensing Corporation.

MALPASSO